

Les livres
de
l'air

MARC BARBOU & C^{ie}
LIMOGES

LES TYRANS DE L'AIR

GRAND IN-8° 2^{me} SÉRIE

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



LA HARPIE FÉROCE

LES
TYRANS DE L'AIR

PAR

A. DUBOIS

LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

De la Société pour l'Instruction élémentaire

DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'APICULTURE ET D'INSECTOLOGIE

DE LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION ET D'ÉDUCATION POPULAIRES, ETC., ETC.



LIMOGES

Marc BARBOU & C^{ie}, Imprimeurs-Libraires

RUE PUY-VIEILLE-MONNAIE

1883

LES
TYRANS DE L'AIR

I

L'AIGLE ROYAL

Malgré l'épithète d'*ignoble*, empruntée au langage de la fauconnerie, et appliquée à la classe des *rapaces*, à laquelle l'aigle appartient, cet oiseau est une magnifique et noble créature.

Si les anciens, frappés de ses qualités physiques, de sa beauté majestueuse, de son vol puissant et hardi, de la fierté de son attitude, de l'énergie de son regard, en ont fait le messager des dieux, le porteur des foudres célestes, le symbole de la puissance et de la force, il ne faudrait pas tomber dans un excès contraire et

ne considérer l'aigle que comme un destructeur sauvage, féroce, traître et sanguinaire, que la moindre résistance déconcerte, qui ne s'escrime que contre les faibles et les timides, et que l'attaque résolue des petits oiseaux met en fuite.

Entre la description splendide que Buffon a faite de « l'oiseau de Jupiter » et les lignes non moins brillantes que Michelet lui a consacrées, il reste de la place pour la vérité. L'un s'est laissé captiver par l'aspect imposant et vraiment superbe du « roi des oiseaux » ; il a voulu ajouter son tribut d'hommages aux fictions allégoriques des poètes de l'antiquité ; l'autre, dominé par la passion de toute sa vie, a voulu flétrir les instincts pillards du brigand ailé, l'intervention brutale « du bourreau de la vie », la supériorité stupide de la force matérielle.

« L'aigle, dit Buffon, a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : La force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes. La magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même. La tempérance : Il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme

le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne que deux familles de lions dans la même partie de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant ; nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également féroces, également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. »

« S'il fallait, écrit Michelct, choisir entre les rapaces, le dirai-je ? Autant que l'aigle, j'aimerais certainement le vautour. Je n'ai vu, entre les oiseaux, rien de si grand, si imposant que nos cinq vautours d'Algérie (au Jardin des Plantes), perchés ensemble, comme autant de pachas turcs, fourrés de superbes cravates du plus délicat duvet blanc, drapés d'un noble manteau gris. Grave divan d'exilés qui semblent rouler en eux les vicissitudes des choses et les événements politiques qui les mirent hors de leur pays.

» Quelle différence réelle entre l'aigle et le vautour ? L'aigle aime fort le sang et préfère la chair vivante, mais mange fort bien la morte. Le vautour tue rarement, sert directement la vie, remettant à son service et dans le grand courant de la circulation vitale les cho-

ses désorganisées qui en associeraient d'autres à leur désorganisation. L'aigle ne vit que de meurtre, et on peut l'appeler le ministre de la mort. Le vautour est, au contraire, le serviteur de la vie.

» La beauté, la force de l'aigle l'ont fait choisir pour symbole par plus d'un peuple guerrier qui vivait, comme lui, de meurtre. Les Perses, les Romains l'adoptèrent. On l'associa aux hautes idées que donnaient ces grands empires. Des gens graves, un Aristote! accueillirent la fable ridicule qu'il regardait le soleil, et, pour éprouver ses petits, le leur faisait regarder. Une fois en si beau chemin, les savants ne s'arrêtèrent plus. Buffon a été plus loin. Il loue l'aigle sur sa *tempérance!* Il ne mange pas tout, dit-il. Ce qui est vrai, c'est que, pour peu que la proie soit grosse, il se rassasie sur place et rapporte peu à sa famille. Ce roi des airs, dit-il encore, *dédaigne les petits animaux*. Mais l'observation indique précisément le contraire. L'aigle ordinaire s'attaque surtout au plus timide des êtres, au lièvre; l'aigle tacheté, aux canards. Le jean-le-blanc mange de préférence les mulots et les souris, et si avidement qu'il les avale sans même leur donner un coup de bec. L'aigle cul-blanc ou pygargue, est sujet à tuer ses petits; souvent il les chasse avant qu'ils puissent se nourrir eux-mêmes.

» Près du Havre, j'observai ce qu'on peut croire en vérité de la royale noblesse de l'aigle, surtout de sa sobriété. Un aigle qu'on a pris en mer, mais qui est tombé en trop bonnes mains, dans la maison d'un boucher, s'est fait si bien à l'abondance d'une viande ob-

tenue sans combat, qu'il paraît ne rien regretter. Aigle Falstaff, il engraisse et ne se soucie plus guère de la chasse, des plaines du ciel. S'il ne *fixe* plus le soleil, il regarde la cuisine, et se laisse, pour un bon morceau, tirer la queue par les enfants. »

« L'estime traditionnelle qu'on a pour le courage des grands rapaces est bien diminuée quand on voit (dans Wilson) un petit oiseau, un gobe-mouche, le tyran ou le martin-pourpre, chasser le grand aigle noir, le poursuivre, le harceler, le proscrire de son canton, ne pas lui donner de repos. Spectacle vraiment extraordinaire de voir ce petit héros, ajoutant un poids à sa force pour faire plus d'impression, monter et se laisser tomber de la nue sur le dos du gros voleur, le chevaucher sans lâcher prise et le chasser du bec au lieu d'éperon. »

C'est à l'espèce connue sous le nom de *grand aigle*, *aigle doré*, *aigle fauve*, *aigle royal* (*aquila aurea*, ou *aquila chrysaëtos*) que se rapportent la description de Buffon, et la critique que Michelet en a faite. Cet oiseau est le plus remarquable de tous les aigles par sa grandeur et par sa force. La femelle a jusqu'à 1^m 20 de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et près de 2^m 50 d'envergure; elle pèse 8 et même 9 kilogrammes; le mâle, plus petit, ne dépasse guère 1^m de long et 2^m 40 d'envergure.

Tous deux ont le bec très fort, fendu seulement jusque sous l'angle antérieur de l'œil, recourbé dans toute

sa longueur, plus crochu à l'extrémité et assez semblable à de la corne bleuâtre.

Les ongles sont noirs et pointus; le plus grand, celui qui est placé derrière, a quelquefois jusqu'à 13 centimètres de longueur.

Les yeux, très grands, paraissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé. Ils sont pourvus d'une tunique clignotante, d'une espèce de deuxième paupière transparente qui s'abaisse et se relève à volonté, et qui permet à l'oiseau de s'élever à des hauteurs prodigieuses sans être incommodé par les rayons du soleil. L'iris de l'œil est d'un beau jaune clair; il brille d'un feu très vif; le cristallin a l'éclat du diamant.

Son corps robuste et compacte, ses jambes nerveuses, ses ailes fortes, ses os fermes, sa chair dure, ses plumes rudes, son bec crochu, ses ongles formidables, son attitude fière et droite, ses mouvements brusques, son vol rapide, font de l'aigle un brigand redoutable, bien capable de dévaster les lieux qu'il a choisis pour domaine. Cet oiseau est le tyran bien plus que le roi de la contrée qu'il habite. Il faut l'avoir vu en liberté, au milieu de ses rochers et de ses montagnes, pour se faire une idée de sa beauté, de sa force et de sa puissance.

« J'ai eu, dit le docteur J. Franklin, le bonheur de voir de près ces oiseaux dans leurs farouches retraites, et je n'oublierai jamais l'impression que produisit sur moi la fauve et brutale majesté de ces tyrans de l'air. La dernière fois que je rencontrai un aigle, c'était

en Auvergne ; je traversais la France, en revenant de l'Orient, par Marseille.

» Je venais d'escalader les hauteurs de cette volcanique province et je me trouvais au milieu des noirs précipices creusés par les anciennes convulsions de la nature. Une cascade se précipitait avec un bruit de tonnerre.

» Au milieu des rugissements de l'eau, un cri court et perçant, qui semblait sortir des nuages, frappa mon oreille. En regardant dans la direction d'où était parti ce bruit, j'aperçus bientôt un petit point noir qui se mouvait rapidement vers moi. C'était un aigle royal ou aigle doré. L'oiseau venait évidemment des plaines qui s'étendent sur les chaînes de montagnes.

» Il semblait flotter, ou, pour mieux dire, faire voile dans un océan d'air relativement calme. De temps à autre, cependant, il frappait lentement de l'aile comme pour affermir son vol. Voyant qu'il approchait dans une ligne directe, nous nous cachâmes, mon guide et moi, derrière un rocher, et nous observâmes ses mouvements à l'aide d'une longue-vue. Lorsque nous avions commencé à l'apercevoir, il pouvait être à la distance d'un ou deux kilomètres ; mais, en moins d'une minute, il se montra à la portée d'un coup de fusil.

» Après avoir regardé deux ou trois fois autour de lui, il laissa pendre ses serres, trembla légèrement et s'abattit sur un roc. Pendant un moment, il promena encore çà et là ses yeux perçants et brillants, comme pour s'assurer qu'il n'avait rien à craindre ; ensuite, il fourra sa tête sous une de ses ailes éployée et rangea

ses plumes avec le bec. Cela fait, il étendit le cou et regarda fixement le ciel du côté où il était venu, puis il poussa quelques cris rapides.

» Il resta là environ dix minutes, manifestant une grande inquiétude, foulant le granit avec ses serres crochues, toujours impatient, toujours agité, lorsque soudain il sembla voir ou entendre quelque chose.

» Tout à coup, il s'éleva du rocher sur lequel il s'était posé, se lança dans l'air et flotta comme auparavant, en faisant entendre le même cri aigu. Regardant alors autour de nous pour connaître la cause de son émotion, nous vîmes approcher de lui sa femelle. Il vola à sa rencontre, et bientôt les deux oiseaux devinrent invisibles. »

Longtemps les Orientaux se sont servis de l'aigle pour la chasse au vol.

En France, les anciens fauconniers avaient essayé de l'utiliser. Il fallait beaucoup de patience et d'art pour dresser un jeune aigle fauve, et il devenait dangereux, même pour son maître, dès qu'il avait pris de la force et de l'âge. Il était trop lourd pour être, sans grande fatigue, porté sur le poing; et, il n'était jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses moments de colère.

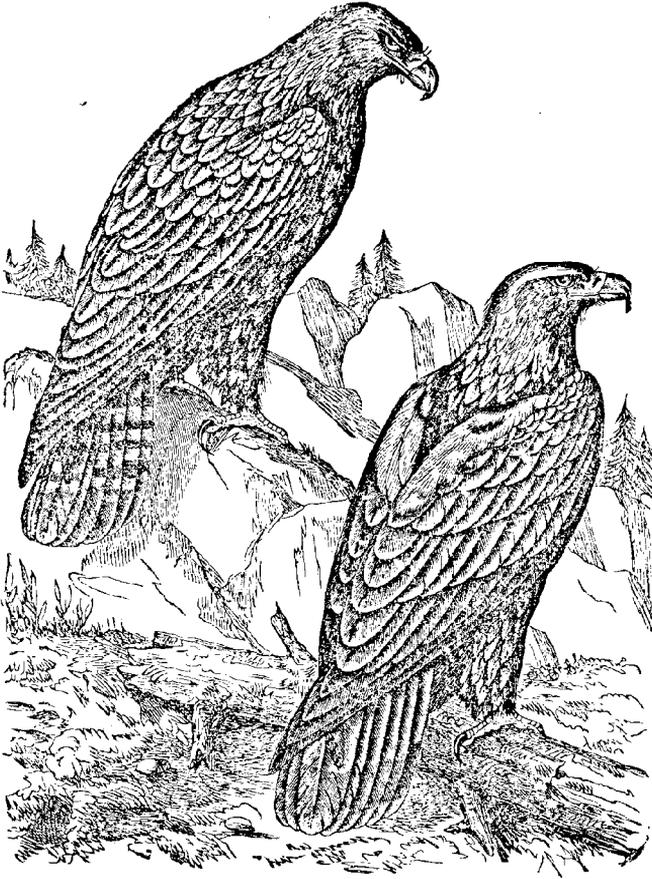
Si l'aigle manque quelquefois de courage quand il éprouve une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, il est hardi à l'excès s'il se croit sûr de vaincre.

Son odorat est faible, mais sa vue est perçante, et lorsqu'en planant au plus haut des airs il a aperçu une proie, il replie ses ailes, se laisse tomber sur elle, les

serres largement ouvertes, et la saisit avec une force qui ne lui permet plus aucun mouvement. Il dévore ordinairement sa victime sans la tuer ; si c'est un oiseau, il le plume vivant.

Brehm a observé, sur un aigle captif, la manière dont cet oiseau saisit et maintient sa victime : « En prenant sa proie, dit-il, l'aigle enfonce ses serres avec une telle violence, que l'on en entend parfaitement le bruit, et que ses doigts paraissent comme crispés convulsivement. Il saisit les chats au cou, les empêche de respirer, et les dévore avant qu'ils soient complètement morts. D'ordinaire, une de ses serres tient la tête de sa victime. A un chat que je lui donnai, il creva l'œil avec un de ses ongles, et les doigts de devant maintenaient la mâchoire inférieure, de façon que le chat ne pouvait entr'ouvrir la gueule. L'autre serre était enfoncée dans la poitrine. Pour conserver son équilibre, l'aigle étendit ses ailes et s'appuya sur la queue. Ses yeux devinrent d'un rouge de sang et parurent plus grands que d'ordinaire ; toutes les plumes étaient rabattues, le bec largement ouvert, la langue pendante. On remarquait chez lui, à ce moment, une rage incroyable ; il déployait toute sa force. Le chat s'épuisait en vains efforts pour échapper à son terrible ennemi ; il se retournait comme un serpent, étendait les pattes, mais ne pouvait faire usage ni de ses griffes ni de ses dents. Il cria, l'aigle le frappa à un autre endroit de la poitrine, une serre lui maintenant toujours la gueule. Le rapace ne se servait pas de son bec. Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heure que le chat ex-

pira. Durant tout ce temps, l'aigle était resté sur lui, les serres contractées, les ailes étendues. Il abandonna alors le cadavre et se dressa sur son perchoir. Cette



Aigles.

longue torture me causa une telle impression que je ne lui donnai plus de chat à tuer. »

Chaque matin, quand le soleil est déjà au-dessus de l'horizon, l'aigle en liberté quitte la retraite où il a passé la nuit ; il s'élève à une grande hauteur et parcourt son domaine, toujours assez étendu pour pourvoir amplement à ses besoins. Il suit les cols des montagnes accompagné de sa femelle, qui chasse avec lui et le soutient en cas de danger. Parfois l'harmonie est troublée au moment du repas, lorsque le couple se dispute les meilleurs morceaux d'une proie appétissante.

Vers midi, surtout quand la chasse a été heureuse, les oiseaux reviennent à leur aire, ou s'ils en sont trop éloignés, ils se reposent dans un endroit tranquille. Là, immobiles, les plumes pendantes, le jabot en avant, ils digèrent en paix, tout en veillant à leur sécurité. Disons tout de suite que l'aigle peut supporter de longs jeûnes ; on en a vu qui ne paraissaient pas avoir souffert après être restés plus de vingt jours sans manger. Cette faculté qu'un grand nombre d'humains envieraient aux aigles, tient à une disposition anatomique particulière. Leur jabot est susceptible d'une dilatation considérable, tandis que le gésier est fort petit et presque complètement membraneux. Les aliments accumulés dans le jabot ne peuvent donc passer que difficilement et par petites parties dans le gésier où s'accomplit la digestion.

Après chaque repas, l'aigle cherche à s'abreuver. On a avancé, à tort, que le sang de sa victime suffisait pour le désaltérer : Il boit beaucoup, éprouve fréquemment le besoin de se plonger dans l'eau ; et, par les

chaudes journées, il est rare qu'il ne se baigne pas au moins une fois par jour.

Sa toilette et ses ablutions terminées, il se remet en chasse, et, dès que le jour fait place au crépuscule, après s'être joué dans les airs, il se retire prudemment et silencieusement dans l'endroit où il veut passer la nuit.

Lorsque l'aigle a saisi une proie, il rabat son vol, comme pour en éprouver le poids; il la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout s'il est chargé. Il emporte aisément une oie, une grue : ces oiseaux ne sont pour lui que de minces fardeaux; il enlève aussi facilement les lièvres, les agneaux et les chevreaux. Lorsqu'il parvient à terrasser un faon ou un veau, il se rassasie de leur sang sur le lieu même; il déchire les chairs et laisse le corps de l'animal à demi palpitant dans l'endroit même où il l'a immolé, après en avoir fait une provision qu'il emporte dans son aire. Provoqué par le besoin, ce tyran de l'air fond sur les brebis, les daims, les chèvres, les cerfs; on en a vu d'assez hardis pour s'attaquer à de jeunes taureaux. Les hommes, et surtout les enfants, ne sont pas toujours à l'abri de leur voracité, ou tout au moins de leurs entreprises. On hésite à croire que ces oiseaux aient une force suffisante pour enlever des moutons et des enfants; mais, les faits qui prouvent le contraire sont attestés par un si grand nombre de témoins dignes de foi qu'il faut bien se rendre à l'évidence :

« J'avoue, dit le docteur Franklin, en parlant des naturalistes qui contestent sur ce point les récits des voyageurs, j'avoue que les aigles de leur collection ne sont jamais venus les trouver au coin du feu, ni les alarmer sur le sort de leurs enfants; mais, si nos sceptiques académiciens avaient vécu dans les pays où ces oiseaux commettent toutes sortes de brigandages, ils modifieraient peut-être leur opinion. »

En Suède, il y a de cela moins de vingt ans, une femme qui travaillait dans un parc à brebis, avait déposé sur le sol, à une petite distance, un charmant bébé. Tout à coup un aigle s'abattit avec la rapidité de l'éclair, et, sous les yeux de la mère épouvantée, enleva l'enfant. Longtemps la malheureuse mère entendit les cris de la pauvre petite victime à laquelle elle n'avait aucun moyen de porter secours. Bientôt l'aigle disparut, les cris cessèrent de se faire entendre, et la mère, devenue folle de douleur, fut conduite dans un asile d'aliénés où elle mourut.

Plus heureuse avait été une jeune mère qui, dans l'île de Syke, en Écosse, avait, pour quelques instants, déposé son enfant sur un tapis moelleux de verdure. Du haut des nues, un aigle avait aperçu le précieux dépôt; il rabattit ses ailes, descendit avec une vitesse inouïe, saisit l'enfant dans ses serres et traversa au vol toute la largeur d'un lac. Heureusement, des paysans qui gardaient leurs troupeaux avaient aperçu le bandit qui déposait son fardeau sur un rocher. Aux cris poussés par l'enfant, ils accoururent sur le lieu de cette scène dramatique, et eurent

la joie de trouver le petit être sans blessures et de le reporter à sa mère.

Le naturaliste Naumann reçut un jour un aigle fauve dont l'histoire est assez singulière : Affamé par un trop long jeûne, cet oiseau, sans souci du danger qu'il pouvait courir, se précipita au milieu d'un village; et, sans plus de cérémonie, tomba sur le dos d'un très gros porc. Les cris peu harmonieux du compagnon de saint Antoine attirèrent les habitants, dont le plus courageux s'avança gravement et chassa l'aigle. Le rapace, abandonnant à regret sa grosse proie, fondit sur un malheureux chat qui n'en pouvait davantage; et, triomphant, l'emporta sur une haie. Le porc, blessé, le chat, tout sanglant, formaient le duo le plus lamentable et le plus discordant.

Le brave paysan, tout fier de son premier exploit, voulut sauver le chat comme il avait sauvé le porc; mais n'osant, une seconde fois affronter sans armes son terrible adversaire, il courut chercher son fusil.

Cette fois, l'oiseau de Jupiter était sur ses gardes, et il voulait dîner à tout prix. Lorsqu'il vit venir le paysan, il lâcha le chat et tomba comme la foudre sur le malheureux qui ne put faire usage de son arme. Alors, ce fut à qui du chasseur, du cochon et du chat crierait le plus fort au secours; chacun, du reste, avait déjà fourni quelques lambeaux de chairs au repas du bandit. Fort heureusement, d'autres paysans accoururent; l'aigle fut pris, non sans avoir opposé la plus vive résistance; on le garrotta solidement et on l'apporta au naturaliste qui le conserva longtemps.

En 1847, dans le canton de Genève, un aigle, furieux de la perte de ses aiglons qui venaient d'être capturés, s'empara d'un enfant de dix ans, l'enleva malgré sa résistance, et l'emporta à plus de six cents mètres de l'endroit où il l'avait saisi. Des bergers, témoins de ce fait, accoururent au secours de la victime et furent assez heureux pour l'arracher aux serres de l'oiseau de proie. L'enfant en fut quitte pour quelques blessures.

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que l'aigle ne manque ni de courage, ni d'audace, qu'il est capable de voler à de grandes distances avec un lourd fardeau, et qu'il est dangereux pour les enfants et même pour les hommes.

Ces oiseaux, qui recherchent et préfèrent les proies vivantes, ne dédaignent cependant pas la chair morte lorsque la faim les presse.

L'aigle place ordinairement son aire entre deux rochers à pics, sur quelque rebord de précipice, dans des cavités inaccessibles où les aiglons pourront grandir à l'abri des attaques de l'homme et des animaux. L'exposition du midi est celle qu'il choisit de préférence pour que la chaleur de l'œuf se conserve plus longtemps quand la mère est obligée de le quitter.

L'aire est construite avec des perches ou des bâtons de 1^m 80 à 2 mètres de longueur, appuyés par les deux bouts et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de joncs, de bruyères et de peaux d'animaux. C'est un plancher solide et large qui n'a d'autre abri que la saillie des rochers. Il est assez ré-

sistant et assez ferme pour supporter le poids, non-seulement du couple d'aigles et des petits, mais encore celui d'une quantité de vivres. On prétend qu'à l'aide de quelques réparations légères, ce nid peut servir de berceau à un grand nombre de générations.

La femelle pond deux ou trois œufs, rarement quatre, de forme ovulaire, avec les bouts aussi obtus l'un que l'autre, et dont la coquille blanche, légèrement bleuâtre dans sa transparence, presque toujours maculée de nombreuses taches brunes ou grises, est forte et de grande dimension; elle les couve pendant trente jours. Parmi ces œufs, il s'en trouve souvent d'inféconds; et, quel que soit leur nombre, il y a rarement plus de deux petits, souvent un seul, ce qui est assez, à cause des difficultés que les parents éprouvent à trouver une nourriture suffisante.

Le père et la mère apportent aux jeunes des lièvres, des agneaux, des poules et des oies, etc., sur lesquels ils exercent leur férocité naturelle et leur appétit carnassier.

Dans certains pays, on tire bon parti d'un nid d'aigles que l'on a découvert et que l'on sait garni d'aiglons; car, quand on peut y parvenir, y grimper, on y trouve chaque jour d'abondantes provisions: faisans et perdrix, canards et chapons, gibier de toutes espèces s'entassent dans le garde-manger des oiseaux gloutons.

Il faut, pour s'en emparer, et éviter les atteintes du père et de la mère, visiter le nid quand on est certain qu'ils sont au loin, occupés à la chasse.

Il en est qui, pour faire durer plus longtemps cet approvisionnement facile et économique, ont attaché les aiglons; d'autres qui leur ont arraché les plumes des ailes pour les empêcher de désertier le nid.

Le docteur Franklin parle d'un gentilhomme écossais, près de la maison duquel était un nid habité pendant chaque été par deux aigles. Pendant tout le temps que les aigles avaient des petits, le maître de la maison et ses gens trouvaient auprès du nid une provision de coqs de bruyère, de perdrix, de lièvres, de lapins, de canards, de bécasses; et, de temps en temps, des chevreaux, des faons, des agneaux. Chaque fois que des visiteurs arrivaient à l'improviste, le gentilhomme envoyait son domestique pour savoir ce que ses voisins emplumés tenaient en réserve, et rarement il revenait les mains vides.

Les aigles naissent couverts d'un duvet blanc; leurs premières plumes sont d'un jaune pâle et deviennent, aux mues suivantes, d'un jaune assez vif. Pris tout jeunes, ils s'apprivoisent assez facilement; et, malgré leur mauvais naturel, on a des exemples de leur soumission, même parmi les adultes.

« Dans mon enfance, écrit un observateur, j'ai eu longtemps un aigle vivant. Au commencement, il volait de temps à autre une de nos poules; mais les coups qu'il reçut pour ces méfaits l'empêchèrent de récidiver. Il finit par courir librement dans nos cours et dans les jardins, sans faire de mal à nos animaux domestiques. Il me connaissait très bien; il arrivait quand je l'appelais *Pluton* (c'était son nom). Il ne pouvait suppor-

ter les étrangers ni les chiens ; il attaquait les premiers, quand ils s'approchaient trop près de lui, et il cherchait toujours à éloigner de lui les chiens. Les coups qu'il donnait aux hommes, sans être dangereux, étaient toujours assez douloureux. Il se servait peu de ses serres, mais il donnait des coups d'ailes assez vigoureux pour produire des ecchymoses. Il périt malheureusement. Il s'était envolé dans le jardin d'un paysan et y commit je ne sais quel méfait, pour lequel il fut fortement châtié. L'aigle revint tout triste à la maison, ne prit plus de nourriture à partir de ce moment, et périt au bout de dix jours. On fit l'ouverture de son corps ; on ne trouva aucune lésion interne qui pût expliquer la mort ; il était mort de chagrin d'avoir été tant maltraité. »

On a conservé longtemps, à la ménagerie du Muséum de Paris, un aigle d'une grande beauté qui avait été pris au milieu de la forêt de Fontainebleau, dans une trappe à renard qui lui avait brisé la patte. Il se prêta complaisamment aux pansements que nécessitait sa blessure, se tint tranquille jusqu'à sa guérison parfaite et finit par s'appriivoiser complètement.

Lorsqu'ils sont bien soignés, les aigles peuvent vivre de longues années en captivité. A Vienne, où l'on tenait des aigles en captivité, suivant une vieille coutume de la Maison de Habsbourg, on a gardé un aigle doré de 1615 à 1719, c'est-à-dire 104 ans !... En 1809, il en mourut un à Schœnbrunn, qui était captif depuis 80 ans.

II

LE PYGARGUE

Les *pygargues* sont de grands rapaces à bec très robuste, fortement recourbé, qui diffèrent à peine des véritables aigles. Leur préférence marquée pour le poisson, leurs habitudes de toutes sortes ont mérité à ces oiseaux le nom d'*aigles de mer*. Ils habitent de préférence l'hémisphère boréal, et ne s'éloignent guère des bords de la mer ou des cours d'eau; ils se réunissent dans les forêts, sur les rochers, passent souvent la nuit sur de petites îles ou sur des arbres élevés. Dès les premières lueurs du jour, ils sont à la côte où ils chassent les oiseaux de mer, les canards, les alcyons, et aussi les phoques et les poissons.

Le *pygargue vulgaire*, grand oiseau de 1 mètre de long et d'environ 2^m 60 d'envergure, habite toute l'Eu-

rope et la plus grande partie de l'Asie. Il est hardi, courageux et tenace. On en a vu un attaquer à plusieurs reprises un renard, bien capable pourtant de se défendre, et en triompher. Le menu bétail est sans cesse exposé aux atteintes de ce brigand ; il ravit les oiseaux dans leurs nids, poursuit les poissons jusque sous l'eau et plonge à leur suite. Quelquefois, l'attaque du pygargue est si furieuse qu'il ne peut plus, qu'avec difficulté, dégager ses serres qui ont pénétré trop profondément dans le corps de la victime.

Un pygargue, raconte Lenz, aperçut un esturgeon sur lequel il se précipita ; mais il avait compté sans le poids trop considérable du poisson qu'il lui fut impossible d'enlever hors de l'eau. D'un autre côté, l'esturgeon n'étant pas assez fort pour entraîner l'oiseau dans l'abîme, fendait l'eau comme une flèche. L'aigle se tenait sur lui, solidement cramponné, les ailes largement ouvertes ; on aurait dit un navire sous voile. Quelques personnes, témoins de ce singulier spectacle, montèrent en canot et prirent à la fois l'esturgeon et le pygargue, dont les serres avaient pénétré si profondément dans la chair de la victime qu'il ne pouvait plus les dégager.

Franklin raconte un fait du même genre : Un pygargue s'était emparé d'un gros poisson qu'il ne pouvait enlever, et qu'il conduisit, non sans peine, jusqu'au rivage. En abordant, il voulut dégager ses serres, mais il ne fut pas assez prompt, et des pêcheurs qui avaient suivi sa manœuvre s'emparèrent à la fois de l'oiseau et du poisson.

Le pygargue est, quant aux qualités physiques, de beaucoup inférieur aux aigles proprement dits : son vol est plus lent et plus lourd ; il unit la cruauté au courage. Ces oiseaux se livrent entre eux les combats les plus terribles à l'époque de la nidification.

« Deux pygargues mâles que j'ai pu observer, dit le comte Wodzicki, étaient continuellement en lutte. Ils se frappaient à coups de bec et de serres, tombaient à terre ensemble, se relevaient pour se battre de nouveau ; des plumes, du sang même couvraient le sol. La femelle assistait au combat, mais sans y prendre part. Les deux mâles étant d'âge différent, il était facile de les distinguer. Ce jeu sanglant dura une quinzaine de jours ; ces oiseaux en étaient excités au point qu'ils négligeaient de manger. La nuit, ils se perchaient sur deux arbres : la femelle et le vainqueur sur l'un, le vaincu sur l'autre. Un mois après, on trouva dans la forêt une aire de pygargue. Quelques semaines plus tard, on dénicha les jeunes, et les parents revinrent sur le théâtre de leurs premiers exploits. Un nouveau mâle apparut, et les combats recommencèrent de nouveau. Un jour, les deux mâles s'attaquèrent dans l'air et tombèrent ensemble sur le sol. L'un renversa son adversaire, lui porta de forts coups de bec, sauta sur lui, le saisit à la gorge avec une de ses serres et de l'autre le prit au ventre. Le vaincu se cramponna à la patte et à l'aile de son ennemi. Un bûcheron les surprit en ce moment, s'approcha, et en assomma un d'un coup de bâton. L'autre, tout sanglant, se dressa sur le cadavre de son rival, et fixa le bûcheron avec

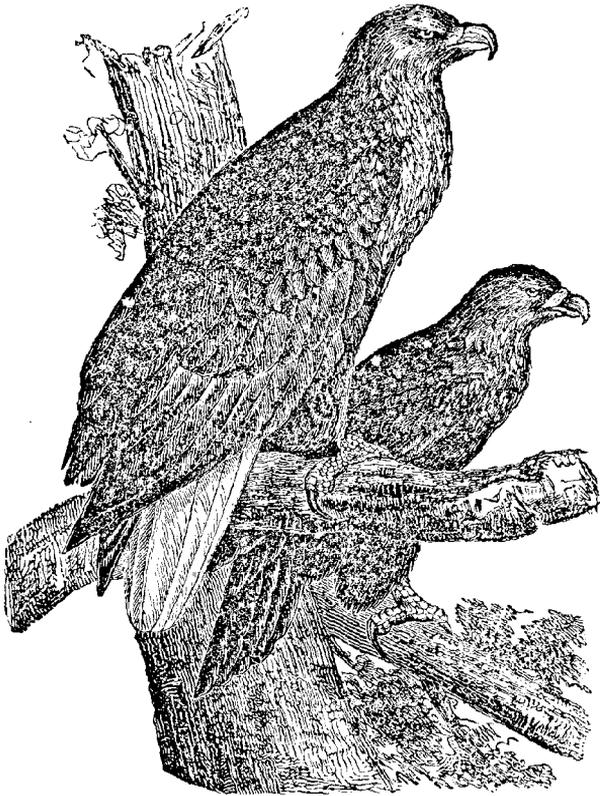
une telle expression de férocité, que celui-ci recula, effrayé. Ce ne fut qu'au bout d'un instant que l'oiseau parut avoir conscience du danger qu'il courait, et qu'il s'envola lentement. Si l'homme n'avait pas eu peur, il aurait sûrement pu assommer les deux pygargues.

» On peut admettre que le troisième pygargue avait passé tout le temps solitaire, nourrissant sa vengeance, et prêt à profiter de la première occasion pour la rendre éclatante. »

Croirait-on que cet aigle si terrible perd quelquefois contenance, et fuit comme un poltron devant de faibles petits oiseaux ?

« J'ai été témoin, dit Levailant, dans la plaine de Genevilliers, aux environs de Paris, d'une lutte bien inégale qui eut lieu entre une dizaine de draines et un aigle pygargue. Ce dernier, complètement étourdi, s'était réfugié dans une remise, où il restait blotti dans un buisson. Attiré par les cris réitérés et l'agitation continuelle de ces grives, dont toute la manœuvre m'annonçait quelque chose d'extraordinaire, je m'avancai, et fus surpris de voir qu'elles avaient affaire à un pygargue. N'ayant point d'armes sur moi, attendu que j'étais sur ce qu'on appelait « *les plaisirs du roi* », et ne pouvant résister à une aussi belle occasion de me procurer un oiseau qui manquait à ma collection, je courus chez moi, ma demeure étant à Asnières, près de l'endroit dont je parle. Là, je me munis d'un pistolet chargé à gros plomb (un fusil m'aurait trop exposé), et, regagnant la plaine, j'arrive dans la remise qui renfermait l'objet de mes désirs : je vois mon

pygargue toujours aux prises avec les drains, qui n'avaient point lâché pied. Alors, bravant l'oreille attentive des gardes et les atroces lois sur la chasse, le cœur palpitant de joie et d'inquiétude, j'approche l'oi-



Pygargues.

seau à dix pas, et, de mon coup bien ajusté, je l'abats sur place. Aussitôt, enterrant mon arme et cachant mon pygargue dans les broussailles, je sors de l'en-

ceinte qui recérait mon trésor. L'œil attentif, je regarde autour de moi; tous les hommes que je vis errants dans la plaine ou sur les chemins me paraissaient croisés de la fatale bandoulière bordée de fleurs de lis... Mais, pour cette fois, la vigilance des gardes fut en défaut. Ne voyant donc rien qui pût me causer quelque inquiétude, je m'empare de ma proie et gagne furtivement ma demeure, où, fier de ma conquête, j'appelle tous mes voisins pour être témoins de mon triomphe. Quoiqu'il y eût loin de cette victoire à celles que je remportai par la suite, notamment lorsque je tuai ma première girafe, je me rappelle pourtant qu'elle ne me causa pas moins de plaisir. C'est ainsi que dans la vie tout est relatif; un pygargue, tué dans les environs de Paris, était un objet tout aussi intéressant pour moi, et peut-être plus extraordinaire qu'une girafe abattue dans les déserts de l'Afrique : l'un était un géant parmi les oiseaux d'Europe, comme la girafe l'est parmi les quadrupèdes de son pays. »

L'aire du pygargue, dont l'emplacement varie suivant les localités, est composé à sa base de morceaux de bois de 1^m 30 à 1^m 60 de longueur et de la grosseur du bras. Cette charpente supporte des branches plus minces, et l'intérieur, légèrement concave, est tapissé de ramilles très fines et de duvet que la femelle s'arrache elle-même. Les œufs, au nombre de deux, trois ou quatre, arrondis également aux deux bouts, ont la coquille épaisse et rugueuse et sont d'un blanc bleuâtre sans aucune tache. Les jeunes, d'abord couverts d'un duvet cotonneux, puis d'un plumage grisâtre, mêlé de

nuances plus brunes, restent fort long-temps dans le nid. Les parents leur apportent chaque jour d'abondantes provisions qui consistent, suivant les pays, en poissons, lapins, écurcuils, agneaux, marcassins, opossums, sarigues, etc.

L'habileté du pygargue à saisir les poissons ne tourne pas toujours à son profit : Quelquefois, au moment où, fier de son succès, il s'élève en emportant sa glissante proie, un aigle, placé en embuscade, s'élançe et lui donne la chasse. Il lâche alors le poisson qui, avant d'avoir touché l'eau, devient la proie du plus fort ; mais, à son tour, il agit de la même façon avec d'autres oiseaux pêcheurs plus faibles que lui.

« Perché sur la plus haute branche de quelque arbre gigantesque, d'où la vue s'étend au loin sur la côte de l'Océan, le pygargue, dit Wilson, a l'air de contempler tranquillement les mouvements de toute la gent emplumée qui poursuit au-dessous de lui le cours de son active existence : C'est la blanche mouette qui se balance mollement dans l'espace ; c'est le bécasseau qui trotte rapidement sur le sable ; c'est une bande de canards qui descend le cours de l'eau ; c'est la grue silencieuse qui, l'œil au guet, se promène sur la grève ; c'est le corbeau criard, et toute cette multitude ailée qui vit par l'infinie bonté de la généreuse nature. Au-dessus d'eux plane un autre oiseau qui attire soudain toute mon attention. A la large courbure de ses ailes, à son immobilité dans l'air, j'ai reconnu un balbuzard qui vient de fixer son choix sur quelque pauvre victime des ondes. Le pygargue l'a aperçu plus tôt que

Tyrans de l'air.

3

moi : il se balance sur sa branche, les ailes entr'ouvertes, attendant le résultat. Rapide comme la flèche, l'objet de son attention se précipite et disparaît sous l'eau, qui rejaillit. A ce moment, le pygargue allonge le cou et manifeste son impatience. Le balbuzard réparaît en se débattant avec sa proie, et monte dans les airs en poussant un cri de triomphe ; c'est le signal du départ du pygargue ; il s'élance et donne la chasse au pêcheur, qui cherche à fuir, mais sur lequel il gagne bien vite. Chacun fait force d'ailes : Ce sont des évolutions aériennes d'une sublime élégance. Le pygargue, dont rien n'embarrasse le vol, avance rapidement, il va toucher son adversaire, quand ce dernier jette un cri perçant, cri de désespoir, sans doute, et n'a d'autre parti à prendre que de se débarrasser de son fardeau. Le pygargue change alors subitement de direction, saisit le poisson dans ses serres, avant qu'il ait eu le temps d'arriver à l'eau, et regagne tranquillement sa demeure. »

Chez les tyrans de l'air, comme partout, c'est la loi du plus fort qui règne en maîtresse souveraine ; et il est vraiment curieux de voir des bandits dévaliser par d'autres brigands.

Si nous voulons avoir une peinture saisissante des habitudes et des mœurs de ce rapace paresseux, qui dédaigne quelquefois de chasser lui-même et compte, pour assouvir sa faim, sur le bien d'autrui, mais à qui sa force et son obstination procurent toujours le nécessaire, laissons parler Audubon, l'illustre naturaliste américain.

« Pour vous donner une idée du naturel de cet oiseau, dit-il, permettez-moi de vous transporter sur le Mississipi. Laissez votre barque flotter doucement au courant des ondes, tandis qu'aux approches de l'hiver s'avancent, sur leurs ailes sifflantes, des bataillons d'oiseaux d'eau qui désertent les contrées du Nord, et cherchent une meilleure saison, sous des latitudes plus tempérées. Regardez : là, tout au bord du large fleuve, l'aigle, dans une attitude droite, est perché sur la dernière cime du plus haut des arbres ; son œil, étincelant d'un feu sombre, domine sur la vaste étendue ; il écoute, et son oreille subtile est ouverte à chaque bruit lointain, et de temps à autre il jette un regard au-dessous, sur la terre, de peur que même le pas léger du faon ne lui échappe. Sa femelle est perchée sur le rivage opposé, et si tout demeure tranquille et silencieux, elle l'avertit par un cri de patienter encore. A ce signal, le mâle ouvre en partie ses ailes immenses, incline légèrement son corps en bas, et lui répond par un autre cri qui ressemble à l'éclat de rire d'un maniaque ; puis il reprend son attitude droite, et de nouveau tout est redevenu silence. Canards de toute espèce, sarcelles, macreuscs et autres, passent devant lui en troupes rapides et descendent le fleuve ; mais l'aigle ne daigne pas y prendre garde, cela n'est pas digne de son attention.

» Tout à coup, comme le son rauque du clairon, la voix d'un cygne a retenti, distante encore, mais se rapprochant. Un cri perçant traverse le fleuve, c'est celui de la femelle. non moins attentive, non moins alerte

que son mâle. Celui-ci se secoue violemment tout le corps, et de quelques coups de son bec, aidé par l'action des muscles de la peau, arrange en un instant son plumage.

» Maintenant le blanc voyageur est en vue; son long cou de neige est tendu en avant, ses yeux sont sur le qui-vive, vigilants comme ceux de son ennemi; ses larges ailes semblent supporter difficilement le poids de son corps, bien qu'elles battent l'air incessamment; il paraît si fatigué dans ses mouvements que même ses jambes sont étendues au-dessous de sa queue pour la secourir dans son vol. Il approche néanmoins, il approche; et l'aigle l'a marqué pour sa proie. Au moment où le cygne va dépasser le sombre couple, le mâle, complètement préparé pour la chasse, s'élançe en poussant un cri formidable; le cygne l'entend, et il résonne plus sinistre à son oreille que la détonation du fusil meurtrier.

» C'est le moment d'apprécier toute la puissance dont l'aigle dispose : il glisse au travers des airs, semblable à l'étoile qui tombe, et, rapide comme l'éclair, il fond sur sa tremblante victime qui, dans l'agonie du désespoir, essaye par diverses évolutions d'échapper à l'étreinte de ses serres cruelles.

« Elle monte, fait des feintes et voudrait bien plonger dans le courant; mais l'aigle l'en empêche; il sait depuis trop longtemps que par ce stratagème elle pourrait lui échapper, et il la force à rester sur les ailes en cherchant à la frapper au ventre. Bientôt tout espoir de salut abandonne le cygne; déjà il se sent beaucoup

plus affaibli, et sa vigueur défaille à la vue du courage et de l'énergie de son ennemi. Il tente un suprême effort, il va pour fuir... Mais l'aigle acharné, de ses serres le frappe en dessous au bord de l'aile, et le pressant avec une puissance irrésistible, le précipite obliquement sur le plus prochain rivage.

» Et c'est à présent que vous pouvez juger de la férocité de cet ennemi si redoutable aux habitants de l'air, alors que triomphant sur sa proie, il peut enfin respirer à l'aise. De ses pieds puissants il foule son cadavre, il plonge son bec acéré au plus profond du cœur et des entrailles du cygne expirant; il rugit avec délices en savourant les dernières convulsions de sa victime, affaissée maintenant sous ses incessants efforts pour lui faire sentir toutes les horreurs possibles de l'agonie. La femelle, cependant, est restée attentive à chaque mouvement du mâle, et si elle ne l'a pas secondé dans la défaite du cygne, ce n'était pas faute de bon vouloir, mais uniquement parce qu'elle était bien assurée que la force et le courage de son seigneur et maître suffiraient amplement à un tel exploit. Maintenant la voilà qui vole à la curée où il l'appelle; et dès qu'elle est arrivée, ils fouillent ensemble la poitrine du malheureux cygne et se gorgent de son sang. »

III

LE VAUTOUR DES AGNEAUX (LAMMERGEYER)

OU GYPAETE BARBU

L'opinion qui s'est montrée trop partiiale pour l'aigle en lui prêtant de nombreuses qualités qu'il n'a point, a toujours été, au contraire, injustement prévenue contre le vautour dont elle a fait le type de la malpropreté immonde, de la voracité lâchement cruelle.

Nous devrions considérer les vautours comme de véritables agents de la salubrité publique, comme des bienfaiteurs de l'humanité. Qu'ils s'appellent *auras*, *urubus*, ou simplement *vautours*, ils accomplissent consciencieusement la tâche qui leur a été imposée par la nature, en suppléant à l'indifférence, à la paresse, à

l'incurie ou à l'impuissance des populations qui vivent dans les chaudes régions du globe.

L'odorat de ces oiseaux est beaucoup moins sensible qu'on ne l'avait supposé, mais leur vue est si perçante et si étendue qu'ils découvrent un cadavre à des distances dont nous ne pouvons nous faire l'idée.

Qu'un chameau tombe épuisé sur les confins du désert, que des cadavres ou des intestins d'animaux restent abandonnés sur le sol, les vautours accourent de tous les points de l'horizon et bientôt cette chair, dont la corruption rapide constitue un des plus grands dangers des pays chauds, aura disparu dans les vastes estomacs de ces précieux nettoyeurs.

Voyez ce cadavre humain qu'un Hindou, trop pauvre pour payer les frais d'un bûcher, a jeté dans les eaux sacrées du Gange. A mesure que les chairs se décomposent, le corps se gonfle et vient flotter à la surface du fleuve. Ces chairs putréfiées recèlent la peste et la mort; elles empoisonnent une des plus belles contrées du monde; les rives du fleuve sacré deviendront inhabitable si personne ne se charge de les faire disparaître : Mais un vautour arrive les ailes étendues; il cherche à se maintenir en équilibre et commence à se repaître; il se sert de ses ailes comme d'une voile pour faire échouer le corps sur un banc de sable; des compagnons accourent et réclament leur part du funèbre festin, et bientôt il ne reste plus trace du cadavre, les laborieux fossoyeurs ont accompli leur mission.

« Le matin, non à l'aurore, mais quand déjà le soleil est sur l'horizon, dit Michelet, à l'heure précise où

s'entr'ouvrent les feuilles du cocotier, sur les branches de cet arbre, perchés par quarante ou cinquante, les urubus (petits vautours) ouvrent leurs beaux yeux de rubis. Le labeur du jour les réclame. Dans la paresseuse Afrique, cent villages noirs les appellent; dans la somnolente Amérique, au sud de Panama ou de Caraccas, ils doivent, épurations rapides, balayer, nettoyer la ville, avant que l'Espagnol se lève, avant que le puissant soleil ait mis en fermentation les cadavres et les pourritures. S'ils y manquaient un seul jour, le pays deviendrait désert.

» Quand c'est le soir pour l'Amérique, quand l'urubus, sa journée faite, se replace sur son cocotier, les minarets de l'Asie blanchissent aux rayons de l'aurore. De leurs balcons, non moins exacts que leurs frères américains, vautours, corneilles, cigognes, ibis, partent pour leurs travaux divers : Les uns vont aux champs détruire les insectes et les serpents, les autres s'abattent dans les rues d'Alexandrie ou du Caire, font à la hâte leurs travaux d'expurgation municipale. S'ils prenaient la moindre vacance, la peste serait bientôt le seul habitant du pays :

« Ainsi, sur les deux hémisphères, s'accomplit le grand travail de la salubrité publique avec une régularité merveilleuse et solennelle. Si le soleil est exact à venir féconder la vie, ces épurateurs jurés et patentés de la nature ne sont pas moins exacts à soustraire à ses regards le spectacle choquant de la mort. Ils semblent ne pas ignorer l'importance de leurs fonctions. Approchez, ils ne fuient point. Quand leurs

confrères les corbeaux, qui souvent marchent devant eux et leur désignent leur proie les ont avertis, vous voyez (on ne sait d'où, comme du ciel) fondre la nuée des vautours. Solitaires de leur nature, et sans communication, silencieux pour la plupart, ils se mettent une centaine au banquet ; rien ne les dérange. Nul débat entre eux, nulle attention au passant. Imperturbables, ils accomplissent leurs fonctions dans une âpre gravité : le tout déceint, proprement ; le cadavre disparaît, la peau reste. En un moment, une effrayante masse de fermentation putride dont on n'osait plus approcher a disparu, est rentrée au courant pur et salubre de la vie universelle.

» Chose étrange ! plus ils nous servent, plus nous les trouvons odieux. Nous ne voulons pas les prendre pour ce qu'ils sont, dans leur vrai rôle, pour de bien-faisants creusets de flamme vivante où la nature fait passer tout ce qui corrompait la vie supérieure. Elle leur a fait, dans ce but, un appareil admirable qui reçoit, détruit, transforme, sans se rebuter, se lasser, ni même se satisfaire. Ils mangent un hippopotame, et ils restent affamés. Ils dévorent un éléphant, et ils restent affamés. »

Done, nous n'aurions pas fait figurer les vautours parmi les tyrans de l'air, si deux membres de cette famille, le gypaète barbu et le condor n'étaient de redoutables oiseaux.

Comme les autres vautours, ils épurent et transforment les matières immondes, ils se gorgent de charognes abandonnées, de rebutants débris ; mais ils s'atta-

quent aussi aux animaux vivants parmi lesquels ils font de nombreuses victimes.

Peut-être a-t-on exagéré leurs méfaits, peut-être leur a-t-on attribué des crimes qui devraient être imputés à l'aigle; cependant, il reste acquis que le vautour des agneaux et le condor sont de dangereux et redoutables pillards.

Le *gypaète*, dont le nom signifie *vautour-aigle*, est un bel oiseau dont la taille dépasse celle des plus grands aigles. Il est connu, dans les Alpes, sous le nom de *lammergeier* (vautour des agneaux); il doit son appellation de *vautour-barbu* ou *aigle-barbu*, à une grosse touffe de plumes, ou plutôt de poils noirs, longs et roides, placée sous la mandibule inférieure et qui forme une sorte de barbe.

Le gypaète a de 1^m 30 à 1^m 40 de longueur et près de 3^m 20 d'envergure. On le rencontre, en Europe, dans les Pyrénées et dans les Alpes, en Asie, dans toutes les hautes montagnes; et, en Afrique, depuis le Nord-Ouest, jusqu'au Sud-Est. Il est redouté des bergers dont il trompe souvent la surveillance.

Le matin, longtemps après le lever du soleil, les gypaètes se mettent en chasse. Le mâle et la femelle, volant à une petite distance l'un de l'autre, suivent les cols des montagnes, contournent les pics pour en explorer les versants et traversent les vallées sans abaisser leur vol. Ils ne sont pas craintifs, et passent quelquefois à une très petite distance des hommes qu'ils aperçoivent.

L'allure de ces oiseaux est élégante; ils glissent rapi-

dement dans l'air sans battre des ailes, et leur vol ressemble à celui des grands faucons.

Dans leurs excursions, ils regardent attentivement de tous côtés; s'ils découvrent une proie qui mérite leur attention, ils descendent rapidement à terre, puis courent sur le sol comme le font les corbeaux. Leur bec et leurs serres n'ont pas la puissance de ceux de l'aigle; ils n'enlèvent leur capture que si le danger ne leur permet pas de la dévorer sur place; et si, comme les autres vautours, ils aiment à se repaître de chair putréfiée, ils paraissent avoir une préférence marquée pour les proies vivantes.

En Grèce, ils détruisent, pour eux et leurs petits, une grande quantité de tortues dont ils sont très avides. Afin de pouvoir s'en nourrir, ils les emportent dans les airs et les laissent tomber sur les rochers où elles se brisent. Ils en agissent de même pour les os, afin d'en retirer la moelle; aussi les Espagnols appellent-ils le gypaète le *quebranta-huesos* (le briseur d'os).

« Les os bien remplis de moelle, dit un observateur, sont des friandises avidement recherchées par le gypaète; les autres vautours ont dévoré un animal; à la fin du repas, il se montre, il enlève les os, les brise et en avale les morceaux. Il brise les os en les laissant tomber sur une pierre, d'une très grande hauteur. C'est un de ces oiseaux, sans doute, qui tua Eschyle en laissant tomber une tortue sur son crâne. »

Ouvrons une parenthèse pour faire connaître à nos jeunes lecteurs l'évènement auquel le naturaliste fait

allusion ; bien entendu, nous ne pouvons en garantir l'authenticité :

Eschyle, né l'an 525 avant Jésus-Christ, se distingua comme guerrier dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, se livra ensuite à la littérature, et devint le véritable créateur de la tragédie grecque.

Dans sa jeunesse, un célèbre devin lui avait prédit que la chute d'une maison serait la cause de sa mort. L'inquiétude du poète, toujours menacé, était grande ; il ne pouvait, sans appréhension, séjourner dans les habitations dont la solidité ne lui était pas démontrée, et il ne s'engageait qu'avec crainte dans les rues étroites des cités.

Afin d'éloigner le plus possible l'instant fatal, le poète évitait de séjourner dans les maisons et surtout d'y dormir ; la campagne se prêtait merveilleusement à ses rêveries ; et là, du moins, il n'avait pas à redouter l'évènement dont il était menacé.

Une fois, qu'étendu sur l'herbe, il se livrait dans la plus douce quiétude aux douceurs du sommeil, un aigle (peut-être un gypaète) qui enlevait dans ses serres une pesante tortue, crut reconnaître, dans la tête chauve d'Eschyle, la pointe de quelque rocher. Il s'éleva au plus haut des airs et laissa tomber sur le chef dénudé du dormeur la carapace de la tortue. Le choc fut terrible ; le crâne dénudé du poète fut brisé, et ce fut ainsi que s'accomplit, l'an 456 avant Jésus-Christ, la prédiction du devin...

Eschyle n'avait pu échapper à sa destinée fatale ; la chute de la maison d'une tortue causa sa mort.....

Mais revenons au gypaète qui ne peut, tous les jours, assommer un poète, mais qui ne se fait pas faute d'attaquer les agneaux et les chèvres, les mouflons et les chamois, et qui, si nous en croyons certains récits, se précipite sur des hommes endormis et enlève des enfants.

Lorsque le rapace veut s'emparer d'une chèvre, d'un chamois, d'un mouflon ou de quelque gros animal passant dans le voisinage d'un précipice, il décrit autour de la victime dont il convoite la dépouille des cercles qui se ressèrent de plus en plus, et qui la forcent à se retirer vers le point de la montagne où elle ne trouve d'autre issue que le goufre béant. Alors, fondant sur elle avec la rapidité d'une flèche, il la frappe des ailes, du bec et des serres et réussit souvent à la lancer dans le vide. On en a vu tenter la même manœuvre sur des chasseurs de chamois, qui n'ont pas sans peine échappé au péril.

« Toute la stature du gypaète, dit Gloger, ses pattes courtes et faibles, ses ailes longues et étroites, sa queue longue et conique, son plumage dur et lisse, tout fait de lui un oiseau on ne peut mieux armé pour l'attaque. Il est évidemment destiné à pousser les mammifères de grande et de moyenne taille, au bord d'un précipice sans les saisir avec ses serres trop faibles. Le faucon fond de haut sur un pigeon ou sur un oiseau perché sur un toit, sur une branche, le saisit avec ses serres et l'égorge; le gypaète, lui, tue ses victimes en les poussant et en les précipitant dans l'abîme. Ne rencontre-t-il aucune proie, se trouve-t-il dans un en-

droit où il y a peu de ravins et de précipices, il est naturellement obligé de se contenter de charogne ; il se comporte comme les loups et les renards que l'on ne peut cependant pas mettre à côté de l'hyène, comme des mangeurs de charogne ; il fait ce que font les faucons en captivité, qui dévorent les oiseaux morts. Il souffre longtemps de la faim plutôt que de s'adresser aux petits animaux, contre lesquels il ne peut employer les moyens d'attaque ordinaires. Il mord, comme les vautours, il n'égorge pas, comme les faucons. De là proviennent toutes les particularités de ses mœurs. Je ne doute pas qu'il ne boive le sang, comme le font tous les autres rapaces, et qu'après avoir précipité une victime dans l'abîme, il ne l'achève en lui coupant les carotides à coups de bec. Cet organe, chez lui, me paraît tout à fait conformé pour cela. »

Le gypaète place son aire sur une saillie de rocher, protégée contre les intempéries par une autre masse surplombante. L'aire a plus de 1^m 50 de diamètre ; elle est composée d'une charpente formée de longues branches sur laquelle repose une couche de ramilles, dans laquelle est creusée une excavation centrale tapissée de fibres d'écorces, de poils de vache ou de chèvre, de laine de mouton, de crins de cheval. Un ou deux petits y trouvent place. L'édifice a environ un mètre de hauteur ; et, tout autour, le rocher est garni d'ossements d'animaux et d'excréments d'un blanc de neige.

Tschudi raconte une singulière histoire qui prouve que le gypaète est quelquefois victime de sa témérité :

Dans le canton d'Unterwalden, aux environs d'Alpanach, et tout à côté d'un endroit sauvage connu sous le nom de Trou-du-Dragon, un gypaète s'était emparé d'un renard et l'emportait tout vivant. Maître renard, peu disposé à servir de pâture au rapace, se débattait comme un beau diable. Il se remua si bien



Vautours.

qu'il finit par saisir son ravisseur au cou, et tous les efforts du vautour, pour se dégager, n'aboutissaient qu'à resserrer davantage les dents de l'étau qui l'enserrait. Bientôt le rapace, à bout de forces, fut obligé de descendre plus vite qu'il n'était monté ; la chute lui

fut fatale : il se tua roide en tombant, tandis que le renard, protégé par le corps de l'oiseau, ne se fit aucun mal. Dégagé de l'étreinte du gypaète, le quadrupède s'empressa à son tour de desserrer les mâchoires ; il s'enfuit à toutes jambes ; et il est probable qu'il emporta de son excursion aérienne un souvenir qui lui revint en mémoire chaque fois qu'il apercevait un grand oiseau de proie.

On a relevé, sur les registres d'une paroisse de l'Oberland bernois, la relation d'une curieuse aventure :

Une petite fille, qui s'était éloignée du village, fut enlevée par un gypaète et transportée sur les rochers du voisinage. L'alarme immédiatement donnée, les parents au désespoir, aidés de quelques vigoureux montagnards, se mirent à la poursuite du ravisseur. Le vautour, gêné par le poids du fardeau qu'il transportait, ne voulait cependant pas lâcher sa proie. Il volait de cime en cime, de sommet en sommet, déposant et reprenant la pauvre enfant dont les cris affreux brisaient le cœur de ses parents. Enfin, serré de près par les chasseurs, le rapace abandonna sa victime, plus morte que vive, à la pointe d'un roc où elle fut bientôt recueillie.

La petite fille, sauvée miraculeusement, n'avait que de légères blessures qui furent promptement guéries. Elle reçut, en souvenir de l'évènement, le nom de Geïer-Anne.

C'est encore un drame de ce genre qui se passa dans le canton de Vaud, et dont parle M. Moquin-Tandon.

Tyrans de l'air.

4

Deux petites filles, l'une âgée de cinq ans, et l'autre de trois ans, jouaient ensemble, lorsqu'un gypaète se précipita sur la plus âgée, qu'il emporta malgré ses cris, ceux de sa petite compagne et l'arrivée de quelques paysans qui étaient accourus. On ne tarda pas à perdre les traces de l'oiseau de proie qui avait disparu dans la montagne. D'actives recherches eurent lieu sur les rochers des environs. A force de fouiller les anfractuosités, on découvrit une aire de gypaète qui contenait deux petits, et tout près de là un bas et un soulier d'enfant, au milieu d'un tas d'ossements de moutons et de chèvres. La petite victime avait été dévorée par les vautours.

« Depuis plusieurs années, écrivait, en 1840, M. Crespon, auteur de l'Ornithologie du Gard, je possède un gypaète vivant, qui n'est pas redoutable pour les autres oiseaux de proie qui se trouvent dans la même volière que lui. Mais il n'en est pas de même pour les enfants, sur lesquels il s'élançait en étendant ses ailes et en leur présentant la poitrine comme pour les en frapper. Dernièrement, j'avais lâché cet oiseau dans mon jardin. Épiait le moment où personne ne le voyait, il se précipita sur une de mes nièces, âgée de deux ans et demi. L'ayant saisie par le haut des épaules, il la renversa. Heureusement que ses cris nous avertirent du danger qu'elle courait; je me hâtai de lui porter secours. L'enfant n'eut que la peur et une déchirure à sa robe. »

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples qui prouvent que les gypaètes sont dangereux, non-seule-

ment pour les enfants, mais qu'ils ne craignent pas de s'attaquer à l'homme, quand il s'agit de défendre leurs petits.

Un paysan s'était emparé de deux jeunes gypaètes, qu'il avait liés par les pattes pour les emporter plus facilement sur son épaule. Aux cris poussés par les jeunes oiseaux, les parents arrivèrent à tire-d'ailes et attaquèrent avec fureur l'imprudent, qui ne se doutait pas du danger qu'il courait. Ce ne fut qu'en se servant habilement d'une hache, qu'il parvint à tenir à distance les oiseaux irrités, qui l'escortèrent jusqu'à quatre lieues de distance. Il arriva dans son village, épuisé de fatigue; et, en déposant son fardeau dans sa maison, il se promit bien de ne pas s'exposer une autre fois à la colère des vautours.

Le gypaète a la vie très dure, et il faut pour le tuer un coup de feu bien dirigé. On en a vu un, le corps traversé par une balle, qui survécut plus de trente-six heures à sa blessure, bien que le foie eût été déchiré.



IV

LE CONDOR

Il n'existe pas d'oiseaux sur lesquels on ait écrit des histoires plus fabuleuses, des contes plus fantastiques. D'anciens naturalistes se sont laissés aller jusqu'à faire de ce vautour un *griffon*, cet être imaginaire, créé par l'imagination des Orientaux, et qu'on représentait avec le corps d'un lion, le bec crochu d'un oiseau de proie, les oreilles droites, les pattes garnies de griffes redoutables, deux ailes et une longue queue.

Buffon, Valmont de Bomare, Salerne, ont confondu le *condor* avec le *lammergeier*, et en avaient fait une description empreinte de la plus grande exagération.

Le condor, disaient-ils, possède à un degré plus haut que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances.

ces que la nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres ; c'est le plus énorme des oiseaux de proie ; sa force prodigieuse répond à sa taille ; son envergure, c'est-à-dire ses ailes étendues, ont quatorze et quinze pieds d'une extrémité à l'autre. On en a tué un, au Pérou, qui avait seize pieds d'envergure. La longueur de l'une des grosses plumes était de deux pieds quatre pouces. Le bec est pointu, crochu, blanc à l'extrémité, noir dans le reste, si robuste et si fort qu'il peut éventrer un bœuf. Sa tête est ornée d'une crête ; son plumage est tacheté de blanc et de brun-foncé presque noir ; ses yeux sont noirs et entourés d'un cercle brun-rouge ; les ongles, les écailles des jambes et des doigts sont de couleur noire.

Lorsque cet oiseau s'abat, il fait un si grand bruit qu'il inspire l'effroi. Il habite les lieux déserts et escarpés, se tient sur les montagnes les plus élevées, et n'en descend que dans la saison des pluies. Ce tyran de l'air, qu'on n'a encore pu parvenir à détruire dans les hautes montagnes de la Suisse, fait une guerre cruelle tant aux troupeaux de chèvres et de brebis qu'aux chamois, aux lièvres et aux marmottes. Il attaque seul un homme et très aisément un enfant de dix et douze ans ; il arrête un troupeau de moutons, choisit à son aise celui qu'il veut enlever, emporte les jeunes chevreaux, tue les biches et les vaches, prend de gros poissons.

Il se nourrit, ainsi que l'aigle, de proies vivantes et non de cadavres comme les vautours. Lorsqu'il voit sur un roc escarpé quelque animal trop fort pour

l'enlever, il prend son vol de manière à le renverser dans quelque précipice, pour jouir plus commodément de sa proie. Quant aux petits animaux, il les enlève en volant et sans s'abattre, au moyen de ses griffes ou serres qui sont très acérées, d'une grandeur et d'une force surprenante. Arrivé près de son nid avec son fardeau, il le laisse tomber à terre pour que sa proie se tue; il la reprend ensuite et la porte à ses petits.

Un peu plus tard, on écrivait : Les auteurs et les voyageurs en grand nombre, ont parlé du condor, très peu l'ont vu; de là la confusion et la diversité dans les descriptions qu'on en a données. Au milieu de ces opinions si diverses, voici la description qu'en a faite le père Feuillée, d'après un de ces oiseaux qu'il est parvenu à tuer lui-même :

« Les ailes du condor, que je mesurai fort exactement, avaient, d'une extrémité à l'autre, onze pieds quatre pouces, et les plus grandes plumes, qui étaient d'un beau noir luisant, avaient deux pieds deux pouces de longueur; la grosseur de son bec était proportionnée à celle de son corps : sa longueur était de trois pouces sept lignes, sa partie supérieure était pointue, crochue et blanche à son extrémité, et tout le reste était noir; un petit duvet court, couleur de minime, couvrait toute la tête de cet oiseau; ses yeux étaient noirs et entourés d'un cercle brun-rouge; tout son parement et le dessous du ventre, jusqu'à l'extrémité de la queue, étaient d'un brun-clair; son manteau, de la même couleur, était un peu plus obscur; les cuisses

étaient couvertes, jusqu'au genou, de plumes brunes... »

« Le condor passe pour être capable d'enlever un mouton, pour attaquer les biches, et ne pas même épargner les hommes ; mais il y a bien de l'apparence qu'on s'est plu à exagérer les faits à son égard. »

Humboldt, Darwin, d'Orbigny, Tschudi ont décrit le condor d'une façon complète et exacte ; ils ont fait justice de toutes les exagérations et de toutes les fables dont cet oiseau avait été l'objet. On sait aujourd'hui qu'il appartient exclusivement au Nouveau-Monde, et qu'il diffère essentiellement du gypaète.

« Dans ce pays extraordinaire, dit Tschudi, où l'on trouvait l'or et l'argent à foison, les animaux devaient aussi, pensait-on, présenter des formes toutes particulières ; on dévorait avidement les récits des voyageurs, qui n'avaient observé que superficiellement, et on laissait libre carrière à son imagination, pour ajouter encore à leurs récits. »

Le *condor* ou *sarcoramphé* mâle a, lorsqu'il est adulte, le plumage noir, avec des reflets d'un bleu d'acier ; les rémiges primaires sont d'un noir mat ; les rémiges secondaires d'un noir grisâtre et frangées extérieurement de blanc ; les grandes couvertures sont blanches sur les barbes externes ; l'occiput, la face et la gorge sont d'un gris noirâtre ; le cou affecte une teinte de chair livide, et la région du jabot est d'un rouge pâle. L'étroit lobule cutané qui pend à la gorge, et les deux plis du cou sont d'un rouge vif. Le bas du cou est orné d'une sorte de collerette de plumes blan-

ches assez longues ; l'œil est d'un rouge-carmin vif ; le bec couleur de corne, et les pattes d'un brun foncé.

Le mâle seul porte la crête développée et les plis du cou ; la femelle en est dépourvue.

La taille moyenne de ces oiseaux est de un mètre dix centimètres à un mètre trente centimètres depuis la pointe du bec, jusqu'au bout de la queue. L'envergure varie entre deux mètres cinquante centimètres et trois mètres.

Les hautes montagnes de l'Amérique du Sud, sur lesquelles paissent les lamas et les vigognes, sont la patrie du condor. On le trouve également sur la côte de l'Océan Pacifique et sur celle de l'Océan Atlantique ; au détroit de Magellan et en Patagonie, il niche sur les falaises escarpées dont le pied est baigné par les flots.

C'est de tous les oiseaux, celui dont le vol est le plus élevé : Humboldt l'a vu planer au-dessus des cimes du Chimborazo, bien au-delà des nuages, à une hauteur qu'il évalue à plus de 9,000 mètres. D'Orbigny l'a aperçu au niveau du sommet de l'Illimanni, à 7,500 mètres d'altitude, tandis que l'homme est incapable de résister à la raréfaction de l'air à plus de 6,000 mètres !

Le condor s'isole pour faire la chasse ; mais, comme les autres vautours, il se réunit à ceux de son espèce pour prendre sa part d'une nourriture commune.

Après avoir passé la nuit dans une crevasse de rocher, la tête enfoncée dans les épaules, ce géant des monts géants, comme l'appelle Michelet, s'éveille à

l'aube du jour. Naturellement indolent et paresseux, il attend le lever du soleil pour sortir de son gîte qu'il n'abandonne qu'à regret, surtout si, la veille, la chasse a été abondante. Le voilà qui secoue la tête, qui s'incline au bord du rocher, agite ses vastes ailes, les déploie complètement après un moment d'hésitation, et s'élance enfin dans l'espace. On a peine à se figurer l'étendue du domaine qu'il parcourt chaque matin, tantôt perdu au milieu des nuages, tantôt rasant le sol et s'élevant encore d'un élan majestueux.

Mais, que du haut des airs, il aperçoive une proie, il se précipite ou plutôt se laisse tomber sur elle.

« En moins d'un quart d'heure, dit Tschudi, des nuées de condors s'abattent sur le cadavre abandonné d'un animal, quand, un instant auparavant, l'œil le plus perçant n'en pouvait découvrir un seul. »

Lorsque la chasse a été heureuse, les condors reviennent, vers midi, se reposer sur leurs rochers ; et, vers le soir, se remettent de nouveau en quête de nourriture.

Ces oiseaux explorent les côtes, afin d'y trouver les animaux de tout genre que la mer rejette ; ils visitent les environs des habitations pour recueillir les restes d'animaux abandonnés.

Ils suivent les troupeaux sauvages et domestiques pour s'abattre sur les animaux qui périssent ; et ces troupeaux sont si nombreux, dans la montagne, qu'ils manquent rarement de nourriture. Les cadavres viennent-ils à manquer, ils fondent sur les agneaux nouveaux-nés, ou sur des animaux malades ou blessés

dont ils agrandissent les plaies à coups de bec, et qu'ils finissent par tuer en leur ouvrant la poitrine.

D'Orbigny, dit M. des Murs, dans un voyage sur la côte du Pérou, d'Arica à Tacna, a été témoin d'une de ces scènes sanglantes.

« C'est un trajet de onze lieues, sans eau, au milieu d'un désert de sable brûlant que la pluie ne rafraîchit jamais, et dont la poussière salée fait encore sentir plus vivement la sécheresse. Des convois de mules et d'ânes pesamment chargés parcourent incessamment le pays, et les ânes, qui, là plus qu'ailleurs, sont les souffre-douleurs des habitants, font le voyage, aller et retour, sans qu'on les ménage le moins du monde ; aussi en meurt-il souvent sur la route, où leurs cadavres sont promptement dépecés. Quand un âne, fatigué, ne peut suivre le convoi, on l'abandonne après avoir divisé sa charge sur les autres plus valides, et il regagne, s'il peut, l'habitation de son maître. Un de ces pauvres animaux ainsi abandonnés, n'en pouvant plus, se coucha sur la route, prêt à rendre le dernier soupir ; des urubus s'en approchèrent de suite et lui donnèrent quelques coups de bec peu redoutables ; mais bientôt un condor fondit sur cette proie, que lui cédèrent à l'instant les urubus, restés à quelques pas en arrière et attendant sans doute avec impatience la fin du repas du condor, dont ils n'osaient s'approcher. Ce premier condor ne tarda pas à être suivi d'abord de deux, et bientôt après de sept à huit autres, qui, s'acharnant à l'envi sur leur victime encore vivante, lui déchirèrent de leur bec tranchant, celui-ci les yeux,

celui-là le ventre, et le malheureux âne ne mourut qu'après avoir horriblement souffert. D'Orbigny s'approcha alors de l'âne ; les condors se retirèrent à une courte distance et planèrent au-dessus des petites collines des environs ; mais dès qu'il s'éloigna, ils revinrent à la charge et ne laissèrent que les os de leur victime. Une fois repus, ils s'envolèrent, non sans beaucoup de peine, ne pouvant prendre leur essor qu'après avoir longtemps couru en battant des ailes. »

Suivant Humboldt, les condors se réunissent à deux, lorsqu'ils sont pressés par la faim, pour chasser le cerf des Andes, le puma, la vigogne et même le guanaco et les vcaux ; ils fatiguent ces animaux, les frappent des griffes, du bec et des ailes, jusqu'à ce que, tombant éteués, ils sont dans l'impossibilité de se relever et deviennent alors facilement la proie des rapaces.

D'Orbigny conteste le fait et les croit complètement inoffensifs pour les vigognes et les guanacos adultes.

Ils suivent les chasseurs, et lorsque ceux-ci dépouillent une vigogne ou un cerf des Andes, ils sont entourés de condors qui dévorent avec avidité les intestins, sans plus se préoccuper de la présence des hommes.

Ils accompagnent le puma dans ses excursions, afin de profiter des reliefs de ses repas. « Quand les condors s'abattent, dit Darwin, et qu'ensuite tous ensemble s'envolent subitement, le Chilien sait qu'il y a là un puma, qui veille sur sa proie et en chasse ces voleurs.

Lorsque ces oiseaux sont rassasiés, ils sont lourds et paresseux. Si la proie est énorme et qu'ils se soient

gorgés de nourriture, ils peuvent à peine voler; et lorsque surpris dans cet état, ils se voient poursuivis, ils cherchent à se rendre plus légers en dégorgeant une partie de ce qu'ils ont mangé.

Dans leur état ordinaire, ils sont très sauvages, fuient à l'approche de l'homme et ne se laissent pas facilement surprendre. D'orbigny prétend qu'il n'a jamais pu approcher un condor d'assez près pour le tirer avec succès. Cependant, dans certaines contrées des Andes, moins fréquentées peut-être, ils paraissent n'avoir aucune crainte de la présence de leur plus mortel ennemi.

« Dans ces régions élevées, dit M. de Castelnau, apparaît le condor, ce vautour des Andes, qui évite avec un soin égal les plateaux tempérés et les pics dont la tête s'élance trop avant dans la zone des neiges éternelles. L'Indien de la Cordillère est, avec cet oiseau, l'habitant le plus constant de ces lieux peu accessibles... »

« Des oiseaux énormes nous accompagnaient : C'étaient ces condors si célèbres par leur taille colossale. En les voyant, il semble que la nature, qui venait de créer la Cordillère, ne put se résoudre à rentrer de suite dans des proportions ordinaires, et que cet animal se ressentit de l'exubérance de matière qu'elle avait à sa disposition. Ces oiseaux rapaces s'élevaient d'un vol pesant, planaient au-dessus de nos têtes, en éclipsant le soleil et en projetant sur nous des ombres énormes; puis ils allaient à peu de distance se percher sur une crête pour nous attendre et regar-

der passer notre caravane ; alors, tenant leur tête dénudée presque entièrement cachée dans leur manteau de plumes, ils nous suivaient d'un regard perçant, pour reprendre bientôt un nouvel essor, recommençant vingt fois la même manœuvre, dans l'espoir sans doute que, vaincu par la fatigue et la rigueur du climat, l'un d'entre nous, ou au moins l'une de nos montures, succombant en ces lieux, deviendrait une proie facile, sur laquelle pourrait s'abattre leur bande affamée.

« On a vu des voyageurs, affaiblis par la fatigue et la souffrance, tomber à terre et être aussitôt attaqués, harcelés et déchirés par ces oiseaux féroces, qui, tout en arrachant des lambeaux de chair à leurs victimes, leur fracassent les membres à coups d'ailes. Les malheureux résistent bien quelques instants ; mais bientôt leurs débris ensanglantés restent seuls pour dire aux voyageurs qui passeront la mort horrible de ceux qui les ont précédés dans ces passages dangereux. »

Les Indiens détruisent beaucoup de condors : Quelquefois ils disposent une assez grande quantité de chair dans un enclos et lorsque les oiseaux sont repus, ils s'élancent sur eux à toute bride et les prennent avec leurs lazzos.

Souvent ils remplissent d'herbes narcotiques le ventre de quelque animal mort : Après s'être gorgés de cette victuaille, les condors titubent, vacillent comme s'ils étaient enivrés, et deviennent d'une capture facile.

Voici un procédé de chasse rapporté par Molina et

qui, tout invraisemblable qu'il paraisse, est confirmé par Tschudi.

Un Indien, muni de lacets, se cache sous une peau de bœuf étendue sur le sol et à laquelle tiennent encore des débris de viande.

« Quand un condor s'est posé, l'Indien relève la peau autour de sa patte qu'il coiffe comme d'un doigt de gant, et l'attache ; et, quand quelques-uns sont ainsi attachés, il s'éloigne en rampant. D'autres Indiens accourent alors, jettent des manteaux sur les oiseaux, et les emmènent dans les villages, où ils doivent figurer dans les courses de taureaux. Huit jours avant la fête, les condors ne reçoivent rien à manger. Le jour fixé, on attache un condor sur le dos de chaque taureau, qu'on a blessé auparavant de quelques coups de lance. L'oiseau affamé agrandit la plaie, et irrite le taureau, au grand contentement des Indiens.

« Sur le haut plateau de la province de Huarochirin, il est un endroit où on tue facilement un grand nombre de condors. C'est une sorte d'entonnoir naturel, de soixante pieds environ de profondeur, et qui a autant de diamètre à son ouverture. On met sur le bord le cadavre d'un mulet ou d'un lama. Bientôt les condors arrivent ; en se disputant, en tirant chacun de leur côté, ils finissent par faire rouler le cadavre au fond du trou, et l'y suivent pour le dévorer ; mais, une fois rassasiés, ils ne peuvent plus sortir de cet entonnoir, tant ils sont alourdis. A ce moment apparaissent les Indiens, qui, armés de longs bâtons, assomment ces oiseaux. »

Nous avons vu que le gypaète a la vie très dure : Que penser de ce que Humboldt nous raconte du condor ?...

« A Riobamba, dit-il, nous trouvant dans la maison de notre ami don Xavier Matusar, corrégidor de la province, nous assistâmes aux expériences que les Indiens firent sur un condor pour le tuer. On commença par l'étrangler avec un lacs ; on le pendit à un arbre ; on le tira avec force par les pieds pendant plusieurs minutes. A peine le lacs fut-il ôté, que le condor se promenait comme si on ne lui eût fait aucun mal. On lui tira, avec le pistolet, trois balles à moins de quatre pas de distance ; toutes lui entrèrent dans le corps. Il était blessé au cou, dans la poitrine, au ventre ; il resta toujours sur pied. Une cinquième balle frappa contre le fémur et retomba par terre. Le condor ne mourut qu'une demi-heure après des blessures nombreuses qu'il avait reçues. »



V

LA HARPIE FÉROCE

Les anciens avaient donné le nom de *harpyes* à des êtres imaginaires, qui avaient un visage de femme, un corps de vautour, des ongles crochus, et qui causaient partout la famine, souillant les viandes, répandant une odeur infecte, empoisonnant l'air de leur souffle empesté.

Les naturalistes, à leur tour, ont imposé ce nom de *harpie* à un oiseau de proie plus grand et plus redoutable que l'aigle, à l'attitude fière, hardie et majestueuse, qui est assez fort pour enlever un faon, et qui peut, à coups de bec, fendre le crâne d'un homme.

Comme la harpye fantastique de l'antiquité, la harpie des modernes causerait la famine, dans les contrées qu'elle habite. si l'espèce en était plus répandue ;

Tyrans de l'air.

5

et si les habitants, dans le but de se procurer ses dépouilles, ne lui faisaient une guerre acharnée. Les Indiens, en effet, ont, de tout temps, regardé ses plumes comme une parure précieuse, et la chassent sans relâche.

La harpie, cet aigle destructeur, le plus redoutable et le plus féroce de tous les aigles, se rencontre partout dans les forêts inondées des contrées intertropicales de l'Amérique du Sud. Cet oiseau a près de un mètre cinquante centimètres, de l'extrémité du bec à celle de la queue : il se distingue par son corps robuste, sa tête grosse surmontée d'une huppe mobile, sa queue large, longue et forte, ses ailes courtes et émoussées, son bec vigoureux, fortement recourbé, long de près de sept centimètres, ses serres énormes dont les ongles sont plus longs et plus gros que les doigts d'un homme.

La huppe, le dos, les ailes, la queue, la partie supérieure de la poitrine et les flancs sont d'un noir d'ardoise ; la queue est marquée de trois bandes blanches ; le ventre est blanc, tacheté de noir ; les cuisses sont blanches et ondulées de noir ; le bec et les ongles sont noirs. Tout le plumage, mou et épais, est assez semblable à celui du hibou.

De tout temps, les histoires les plus invraisemblables ont été racontées sur la harpie ; mille fables ridicules ont eu cours sur ses habitudes et sur ses mœurs.

Fernandez raconte qu'elle est plus grosse qu'un mouton ; que, même apprivoisée, elle attaque l'homme

pour le plus léger motif ; qu'elle est toujours méchante et farouche ; mais que, cependant, on peut facilement la dresser à la chasse. Mauduyt affirme que d'un seul coup de bec, elle fend le crâne d'un homme, et qu'elle a souvent occasion de faire usage de sa force. Aujourd'hui, toutes ces exagérations ont été réduites à leur juste valeur ; mais, il n'en reste pas moins acquis que cet oiseau est un rapace féroce, pour qui tout animal est bon, pourvu qu'il puisse s'en rendre maître ; et qui, par sa taille, son courage et sa hardiesse, est un des ennemis les plus dangereux des planteurs du Pérou.

Il est rare de rencontrer la harpie loin des cours d'eau ; partout répandue dans son pays d'origine, elle n'est commune nulle part. Elle vit toujours solitaire en dehors du temps de la nidification. Constamment en observation, elle ne signale sa présence qu'en faisant de nouvelles victimes ; et dans certaines contrées, il est impossible aux Indiens d'élever des volailles ; elle enlève leurs poules et même leurs chiens sous leurs yeux ; elle détruit un nombre considérable d'opossums, d'écureuils, de singes, de chevreuils, s'attaque aux enfants, chasse le paresseux qu'elle arrache par morceaux de la branche à laquelle il se cramponne avec énergie.

Lorsqu'une troupe de singes a attiré son attention, elle suit ces animaux du regard et cherche à les surprendre au milieu de leurs ébats ; malgré leur agilité, leurs cris discordants, leur fuite au plus épais du feuillage, la harpie fait toujours une victime ; elle saisit

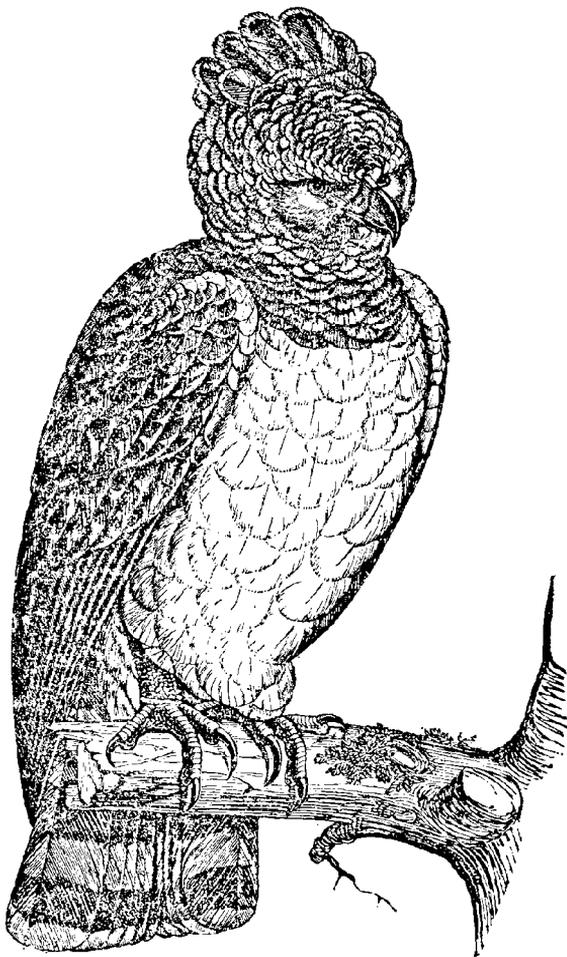
l'un des malheureux quadrumanes, lui brise le crâne à coups de bec et le dévore immédiatement.

Attaquée et blessée, la harpie ne craint pas de se ruer sur l'homme : Le célèbre naturaliste d'Orbigny faillit un jour succomber sous l'attaque audacieuse et imprévue de ce rapace.

Il naviguait sur l'une des nombreuses petites rivières qui, descendant de la Cordillère du Cochabamba, viennent se jeter dans le Rio-Mamori, affluent de l'Amazone. Sa pirogue était conduite par trois sauvages qui, en apercevant une harpie perchée sur les basses branches d'un arbre, s'élançèrent avec leurs arcs et leurs flèches et tirèrent l'oiseau, qui fut blessé. Ils se précipitèrent triomphants sur leur énorme gibier, lui donnèrent de grands coups sur la tête et l'étourdirent ; puis ils se partagèrent les plumes des ailes, celles de la queue, de la tête qu'ils estiment le plus et commencèrent à la dépouiller de son duvet, à la grande contrariété de d'Orbigny, qui aurait voulu conserver ce sujet d'une taille extraordinaire.

Considérée comme morte, la harpie fut placée dans la pirogue, en face du voyageur, qui ne remarqua pas que revenue de son étourdissement, elle cherchait à se relever. Tout à coup elle se précipita furieuse sur le naturaliste, et bien qu'elle ne pût faire usage que d'une serre, elle lui traversa l'avant-bras de part en part, et lui laboura profondément le bras ; il fallut l'intervention des Indiens pour lui faire lâcher prise. Loin de tous soins intelligents, au milieu d'une forêt sauvage, sous l'influence d'une chaleur torride, l'état

du blessé lui inspirait des craintes sérieuses ; il faillit perdre le bras et la vie.



Harpie féroce.

La harpie place son aire au bord des cours d'eau, sur le sommet des arbres les plus élevés. Lorsque les

Indiens la découvrent, ils épient le moment le plus favorable pour s'emparer des jeunes qu'ils emportent dans leurs cabanes où les femmes en ont le plus grand soin.

Quand ils sont devenus adultes, leurs propriétaires leur arrachent deux fois par an les grandes plumes de la queue et des ailes pour empenner leurs flèches, et le duvet dont ils aiment à se couvrir la tête dans les grandes occasions.

* Il n'est pas rare de voir des harpies dans les ménageries ; le jardin zoologique de Londres et le Muséum de Paris en ont longtemps possédé de magnifiques individus.

« Nous avons vu souvent cet oiseau en repos, dit un naturaliste, perché sur son bâton, droit, immobile comme une statue, et complètement insensible aux mouvements, aux cris, aux menaces, au bruit que l'on faisait devant lui, pour essayer de l'intimider. On ne pouvait le déterminer à changer son attitude fière et presque méprisante, ni troubler les regards calmes, mais hardis et pénétrants qu'il fixait sur nous ; nous l'avons vu aussi s'acharner sur les pauvres animaux qu'on livrait à son avidité ; ses serres disparaissaient complètement dans leur corps ; son bec était empourpré de sang. A notre approche, il étendait en frémissant ses ailes, comme pour couvrir et cacher sa proie, et son œil irrité exprimait le défi et la menace. Dans toute son attitude, il y avait une volonté impérieuse, une puissance qui, à travers les grilles mêmes, inspirait un sentiment d'admiration et de crainte. »

Toutes les descriptions qu'on a faites de la harpie indiquent un oiseau aux instincts sanguinaires, à l'attitude énergique, à l'aspect féroce, bien fait pour inspirer de l'effroi aux plus braves.

« Les visiteurs du jardin zoologique de Londres, dit Loeppig, éprouvent une certaine crainte, à la vue d'une harpie adulte et s'abstiennent des agaceries que, protégés par les barreaux des cages, ils se permettent même vis-à-vis du tigre. Droit, immobile comme une statue, cet oiseau effraye les plus courageux, tant son regard est fixe et menaçant, tant son œil étincelle de hardiesse et de rage contenue. Il semble inaccessible à la peur, et pénétré d'un égal mépris pour tout ce qui l'environne. Mais il prend un aspect terrifiant, surtout lorsqu'il aperçoit un animal qu'on lui livre. Il se précipite sur sa proie avec tant de fureur, qu'elle ne peut lui résister ; il lui frappe la tête de ses serres : du premier coup, il assomme le chat le plus vigoureux ; du second, il lui ouvre le flanc et lui déchire le cœur. Jamais il ne se sert de son bec ; la rapidité et la sûreté de cette attaque, l'idée qu'elle serait mortelle pour un homme, tout contribue à effrayer les spectateurs. »

Masius parle de la harpie dans des termes encore plus émouvants ; mais aussi beaucoup trop exagérés : « Dans ce rapace, dit-il, la nature a réuni la force et la férocité. La taille dépasse celle du condor et du gypaète ; ses os, ses tarses sont du double plus gros, ses ongles du double plus longs que ceux de l'aigle fauve ; tout le squelette est massif ; son bec est si acéré, si robuste, qu'en quelques coups, il brise le crâne d'un chevreuil. Une

huppe noire, que l'animal dresse quand il est en colère, contribue encore à lui donner l'air plus effrayant. La simple vue de cet oiseau au repos, immobile comme une statue, inspire la crainte, et personne ne rencontre sans terreur son œil largement ouvert, fixe et menaçant. Mais rien n'égale en horreur le spectacle qui s'offre aux yeux, lorsqu'à la vue d'une proie, cette statue s'anime et se précipite sur elle avec fureur. Un premier coup sur la tête, un second au cœur, et sa victime a cessé de vivre. Ces coups sont portés avec une telle rapidité, une telle sûreté que chacun est convaincu que l'homme lui-même ne pourrait résister à une pareille attaque. Et en effet, plus d'un voyageur, isolé au milieu des forêts désertes qu'habite cet oiseau, doit succomber de cette manière. La harpie, cependant, se nourrit surtout de mammifères, de chevreuils, de cabris, etc. »

Un naturaliste, qui a suivi avec soin les faits et gestes d'un de ces terribles oiseaux, nous en fait le récit suivant.

« Le musée de Rio-Janciro reçut une jeune harpie des bords de l'Amazone; elle pouvait alors à peine voler; elle a maintenant huit ans, et sa taille égale celle d'un dindon. Elle reste souvent dans sa cage, plongée dans la plus profonde immobilité, la tête relevée, l'œil fixe; son port, à ces moments, est réellement majestueux. Plus souvent encore, elle saute sans cesse d'un bâton à un autre de son perchoir. Quand un oiseau passe en volant près de sa cage, elle prend immédiatement une expression de férocité; elle s'agite et crie.

Lorsqu'on la met en fureur, elle est assez forte pour ployer les barreaux de fer de sa cage. Malgré sa longue captivité, elle ne s'est nullement privée et ne montre pas le moindre attachement pour son gardien ; elle l'a même une fois blessé assez grièvement à l'épaule. Elle est très méchante vis-à-vis des étrangers, et quiconque s'approche d'elle imprudemment s'expose à ses attaques. Elle ne supporte pas qu'on l'agace avec des cannes ou des ombrelles ; elle saisit ces objets dans ses serres et les brise. A l'égard des animaux, elle est féroce. Une chienne s'approcha un jour imprudemment de sa cage ; elle la prit, la tira à elle et la dévora ; un porc-épic eut le même sort. Elle ne respecte pas même ses semblables. On lui donna pour compagne une autre harpie : dès que ces deux oiseaux se virent en présence, ils s'apprêtèrent au combat. La première sauta sur le haut du perchoir, et ouvrit ses ailes ; la seconde fit de même. Le gardien jeta une poule dans la cage ; la nouvelle venue se précipita dessus. Aussitôt, l'autre fondit sur elle, lui arracha la poule et s'envola avec sur son perchoir. La première poussa un cri, vacilla un peu, rendit quelque écume sanguinolente et tomba morte. Elle avait eu le cœur transpercé.

» Notre harpie est insatiable, elle attaque tous les animaux, quadrupèdes ou oiseaux qu'elle peut vaincre, et en mange la chair et les os. Elle a besoin d'une quantité considérable de nourriture ; lorsqu'elle était petite, elle mangeait, en un jour, un cochon de lait, un dindon, une poule et un morceau de bœuf. Elle préfère les animaux vivants aux animaux morts. Sa

nourriture est-elle salie ou en décomposition, elle la jette dans l'eau pour la laver. Malgré sa force, elle n'attaque sa proie qu'avec prudence. Elle saisit les gros oiseaux par le bec, qu'elle leur tient fermé avec ses serres, de telle façon qu'ils ne puissent se défendre. En mangeant, elle crie et bat des ailes. Son cri est perçant, presque assourdissant. Quand elle n'est pas excitée, elle pépie comme un poulet; elle souffle, quand elle est affamée. Après son repas, elle se nettoie le bec et les pattes. »

Après avoir lu ces différentes descriptions, il n'est pas difficile, même en faisant la part de l'exagération, de comprendre l'émotion qui s'empare de l'homme quand il se trouve en présence d'un oiseau si redoutable.



VI

LE FAUCON

Le *faucon* est, de tous les oiseaux de proie, celui dont le courage est le plus franc et le plus grand, relativement à sa taille et à ses forces. Il fond sans détour et tombe presque perpendiculairement sur sa proie, tandis que l'autour et la plupart des autres rapaces arrivent de côté sur celle qu'ils se sont choisie.

Il ne recule devant aucun ennemi, tue sa victime, la mange sur les lieux si elle est trop grosse, l'emporte si elle n'est pas trop lourde, en se relevant perpendiculairement comme il est venu. Il arrive de si haut, son apparition inopinée est si imprévue, qu'on croirait qu'il tombe des nues. Il attaque fréquemment le milan; mais, s'il faut en croire d'anciens auteurs, il le

traite comme un lâche, le chasse devant lui, le frappe avec dédain, lui arrache quelques plumes, sans jamais le mettre à mort. Peut-être serait-il plus juste de mettre sur le compte de la résistance qu'il éprouve, la prétendue générosité du faucon.

Le *faucon commun*, *faucon voyageur* ou *faucon pèlerin*, que l'on rencontre en France, est l'espèce la plus répandue. Ce bel oiseau doit son nom de pèlerin ou voyageur à son besoin d'excursions, à son amour des pérégrinations. Il a environ cinquante centimètres de longueur et un mètre dix centimètres d'envergure ; la femelle, notablement plus grande, atteint soixante centimètres de longueur et un mètre trente centimètres d'envergure.

Lorsqu'il est adulte, le faucon a le dos gris-ardoise semé de taches triangulaires plus foncées et disposées en forme de bandes ; le front est gris ; les joues sont noires, et de larges moustaches de même couleur descendent sur les côtés du cou. La queue est rayée de gris cendré ; les pennes des ailes sont d'un noir d'ardoise, jaunâtres à l'extrémité et mouchetées de taches d'un jaune de rouille sur les barbes internes. La gorge, le devant du cou, le haut de la poitrine sont d'un jaune tirant sur le blanc. Le bas de la poitrine est marqué de raies et de taches cordiformes d'un jaune brun sur un fond d'un jaune rougeâtre ; le ventre porte, sur un fond de même couleur, des taches transversales foncées plus fortement prononcées sur les cuisses.

Le bec est bleu clair, avec la pointe jaune ; les pieds

sont complètement jaunes ; le cercle nu qui entoure l'œil est jaune et l'iris est brun foncé.

Les faucons se plaisent sur les lieux élevés, au milieu des rochers et dans les solitudes des montagnes. Ils en descendent, en été, pour fondre sur leur proie, quand la nourriture fait défaut sur les hauteurs. S'ils s'en éloignent en hiver, pour chasser dans la plaine, c'est que la rigueur de la saison et la disette les y contraignent.

Bien que les grandes forêts soient le séjour préféré des faucons, on les rencontre cependant assez fréquemment dans les villes, et on en a vu nicher sur les hautes tours des édifices.

« Le faucon voyageur, dit Naumann, est fort, courageux et agile ; sa stature vigoureuse, son œil étincelant révèlent du premier abord toutes ses qualités. »

Cet oiseau est la terreur de toutes les créatures ailées, depuis les plus gros oiseaux jusqu'aux plus petits. S'il attaque l'oie sauvage, il ne dédaigne pas l'alouette ; il exerce de grands ravages dans les compagnies de perdreaux, décime les bandes de pigeons, et massacre les corneilles qui sont isolées.

Il éprouve quelques difficultés à capturer un oiseau à terre ; l'impétuosité de son attaque est telle, qu'il risquerait de se briser sur le sol ; mais il enlève facilement ceux qui nagent ou qui sont perchés. Sa poursuite est si rapide que l'œil ne peut la suivre : on entend un bruit ; on voit quelque chose qui fend l'air, mais on ne peut en définir la nature.

Tous les oiseaux connaissent le faucon pèlerin, et

emploient toutes sortes de ruses pour échapper à sa mortelle étreinte.

Ce rapace construit son nid dans les fissures des rocher les plus inaccessibles, et, autant que possible, exposés au midi. Lorsqu'une disposition de ce genre lui fait défaut, il niche sur un arbre élevé, et utilise un nid de corneille dont il a, quelquefois, chassé le propriétaire.

La ponte est de trois ou quatre œufs arrondis, tachetés de brun, que la femelle couve seule pendant que le mâle se livre à ses exercices de haut vol. La première nourriture des jeunes est de la chair que les parents ont à moitié digérée dans leur jabot ; quand ils sont plus forts, ils leur apportent des oiseaux ; et, dès qu'ils ont pris leur essor, ils leur apprennent à capturer eux-mêmes leur proie.

La présence d'un faucon dans une contrée est un véritable fléau ; les dégâts qu'il cause sont considérables.

Tout le monde sait qu'au moyen-âge, on utilisait les instincts des faucons en les soumettant à une éducation longue et pénible, qui les rendait aptes à la chasse. L'art d'élever ces oiseaux prit bientôt de grandes proportions et constitua la *fauconnerie*. Cette sorte de chasse qui pendant près de cinq cents ans a été l'un des amusements favoris de la noblesse, n'est guère usité aujourd'hui qu'en Perse et dans quelques contrées de l'Afrique. L'invention de la poudre, le déboisement des terrains et surtout les changements survenus dans les mœurs l'ont, peu à peu, fait aban-

donner. Il n'est cependant pas sans intérêt de connaître en quoi consistait l'art de la fauconnerie.

« L'homme, dit Buffon, n'a point influé sur la nature des faucons. Quelque utiles aux plaisirs, quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce. On dompte à la vérité le naturel féroce de ces oiseaux par la force de l'art et des privations : on leur fait acheter leur vie par des mouvements qu'on leur commande ; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu. On les attache, on les garrotte, on les affuble, on les prive même de lumière et de toute nourriture pour les rendre plus dépendants, plus dociles, et ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin ; mais ils servent par nécessité, par habitude et sans attachement ; ils deviennent captifs sans devenir domestiques ; l'individu seul est esclave, l'espèce est toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme ; ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques prisonniers, et rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature. Comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très rarement de terre, qu'ils volent d'une grande hauteur et d'une rapidité sans égale, on ne peut avoir que peu de faits sur leurs habitudes naturelles. »

« Il y a, dans la fauconnerie, plusieurs sortes de vols. Il y a le vol pour le milan, auquel on emploie le *gerfault*, et quelquefois le *sacre*, ainsi que pour le vol

du héron ; le vol pour la corneille et la pie, celui de la perdrix, celui des oiseaux de rivière, et le vol pour le *poil*.

» Les fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes, savoir :

» Ceux de la *fauconnerie*, proprement dite, et ceux qu'ils appellent de l'*autourserie* ; et, dans cette seconde classe, ils comprennent non-seulement l'autour, mais encore l'*épervier*, les *harpayes*, les *buses*, etc...»

« Huber divise les oiseaux de proie, en considérant la conformation de leurs ailes, en *rameurs* et en *voiliers* ; en s'occupant de la conformation de leurs serres, en *nobles* et *ignobles*. Les rameurs s'élèvent dans les hautes régions de l'air ; ils y poursuivent, attaquent et saisissent leur proie à toutes les hauteurs, ou ils fondent sur elle comme un trait ; ils doivent leurs avantages et la victoire qui les suit partout, à leur seule constitution. Les oiseaux voiliers ne s'élèvent qu'à une hauteur moyenne pour découvrir une proie courante ou qui ne vole jamais très haut ; ils la poursuivent à tire-d'ailes, cherchent à la joindre, ou par vitesse ou par des ruses qui suppléent en eux aux facultés physiques. Dans les rameurs, l'aile est mince, déliée, peu convexe, et fortement tendue quand elle est déployée : les dix premières plumes de l'aile sont entières ; elles forment une rame à plan continu ; la seconde plume de l'aile est la plus longue ; les mouvements de ces ailes sont aisés, rapides, forts, et ont un effet complet. Aussi les oiseaux rameurs volent-ils

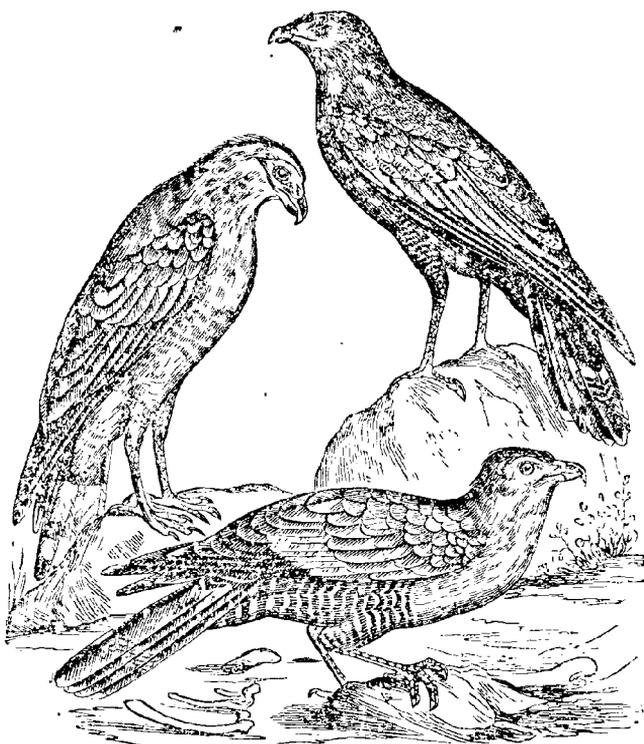
contre le vent, la tête haute et portée en avant; ils s'élèvent sans peine dans les plus hautes régions où ils se jouent dans tous les sens et se portent de tous les côtés.

» Dans les oiseaux voiliers, l'aile est plus épaisse, massive, arquée et moins tendue pendant le vol; les cinq premières plumes de l'aile sont échancrées depuis leur milieu jusqu'à leur extrémité; la quatrième plume est la plus longue; ces ouvertures ou échancrures forment une surface interrompue: les mouvements de ces ailes sont pénibles, lents, ont moins d'action et produisent moins d'effet; ils ne peuvent voler avec avantage que vent-arrière, la tête basse et inclinée; ils ne s'élèvent que pour découvrir leur proie. L'iris des rameurs est noir, tandis qu'il est jaune chez les voiliers.

» Les fauconniers avaient remarqué la différence de vol que nous venons d'indiquer; mais ils n'avaient considéré que l'effet, sans en rechercher les causes: ils désignent sous le nom d'*oiseaux de haut vol*, ou de *leurre*, ceux que Huber appelle rameurs; tels sont le faucon, le gerfault, le sacre, le hobereau et l'émérillon. Ils appellent *oiseaux de bas vol* ou de *poing*, ceux que le même auteur nomme voiliers ou *oiseaux planants*. Cette dernière dénomination peint bien leur vol lorsque, les ailes étendues, immobiles, soulevés par le vent, ils sont emportés suivant son cours, sans action de leur part, ou au moins avec une action très bornée. Ces oiseaux de basse volerie sont l'autour et l'épervier.

Tyrans de l'air.

» Les oiseaux rameurs ou de haut vol sont réputés *nobles*, et le *faucon* est à la tête, parce que tous ses doigts sont longs et déliés. Cette serre, qui est une main, est ornée d'instruments offensifs; ce sont des



Faucons.

ongles plus ou moins longs, arqués et aigus. Les oiseaux de bas vol ou voiliers sont réputés *ignobles*, parce que leurs doigts sont courts et massifs. La *buse* est au dernier rang des oiseaux ignobles. Le bec, cette

arme si redoutable, est plus arqué, plus acéré dans les rameurs ; sa pointe est accompagnée, de chaque côté, d'une échancrure et d'une aspérité ; le bec des voiliers a la pointe émoussée, simple et unie sur les côtés ; sa courbure est plus éloignée de son origine.

» Les oiseaux de proie que l'on dresse à la chasse du vol sont, ou des oiseaux *niais*, ou des oiseaux *hagards*. On appelle oiseaux niais ou *béjaunes*, ceux qui ont été pris dans le nid ; ils sont les plus aisés à dresser. Les oiseaux hagards sont ceux qui ont joui de leur liberté avant d'être pris ; ils sont plus farouches et plus difficiles à apprivoiser.

» Les besoins étant le principe de la dépendance de l'oiseau, s'il est trop farouche, on l'affame ; on cherche même à augmenter son appétit en lui faisant avaler, au lieu de viande, des petits paquets de filasse. On l'empêche de dormir pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; s'il est méchant, on lui plonge la tête dans l'eau ; et, après toutes ces épreuves, on satisfait son appétit. Se voyant bien traité, l'oiseau paraît soumis, il se familiarise, et le fauconnier en fait bientôt ce qu'il veut. Indépendamment des signes de force et de courage, qui sont un bec robuste, une poitrine nerveuse, des jambes courtes, des ongles fermes et recourbés, une des marques les moins équivoques de la qualité des oiseaux de proie, est de *chevaucher le vent*, c'est-à-dire de se roidir contre et de tenir ferme sur le poing quand on les y expose. Le principal soin du fauconnier est d'accoutumer l'oiseau de proie à se tenir sur le poing, à partir quand il le jette, à connaître sa

voix ou même un simple signal, et à revenir à son ordre. Pour amener l'oiseau à ce degré d'éducation, on se sert d'un *leurre*.

» Le leurre est une représentation grossière d'un oiseau de proie ; c'est un morceau d'étoffe ou de bois peint et garni d'un bec, de pieds et d'ailerons ; on y attache de quoi paître l'oiseau. On lui jette le leurre quand on veut le rappeler : La vue d'une nourriture qu'il aime, jointe au cri d'appel du fauconnier, le ramène bien vite ; et, dans la suite, la voix seule suffit. On donne le nom de *tiroir* aux différents plumages dont on équipe le leurre ; et on change le plumage suivant l'espèce d'oiseau à la chasse duquel on veut le dresser ; c'est tantôt celui du perdreau, tantôt celui du héron ou du milan. La chair qu'on attache sur le leurre pour affriander l'oiseau doit toujours être placée sous les plumes du prétendu gibier ; on y ajoute du sucre, de la moelle, et d'autres substances propres à exciter le faucon. Ainsi préparé, quand il chasse réellement, il tombe sur sa proie avec une adresse merveilleuse. Pendant toute la durée des exercices, on le tient attaché à une ficelle d'une longueur suffisante.

» Le moment est venu d'essayer l'oiseau en pleine campagne ; on lui attache des grelots aux pieds pour être plus tôt instruit de ses mouvements. On le tient toujours *chaperonné*, c'est-à-dire la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux, afin qu'il ne voie que ce qu'on veut lui montrer. Aussitôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche, le fauconnier déchaperonne l'oiseau et le jette en l'air

après sa proie. C'est alors un spectacle curieux que de le voir ramer, planer, voler en pointe, monter et s'élever par degrés, jusqu'à perte de vue, dans la moyenne région de l'air. Il domine la plaine; il étudie les mouvements de sa proie que l'éloignement de l'ennemi a rassurée; puis, tout-à-coup, il fond sur elle comme un trait, et la rapporte à son maître qui le rappelle. On ne manque jamais, surtout dans le commencement, de lui donner, quand il est retourné sur le poing, le gésier et les entrailles de la proie qu'il a apportée.

» On dresse ces oiseaux au *poil*, c'est-à-dire à poursuivre le lièvre; on peut même dresser de jeunes faucons, forts et vigoureux, à la chasse du chevreuil, du sanglier et du loup. Pour y parvenir, on bourre la peau d'un de ces animaux; on met dans le creux de ses yeux la nourriture que l'on a préparée pour le faucon, et l'on a soin de ne point lui en donner d'autre; on traîne l'animal mort, pour le faire paraître en mouvement, comme s'il avait vie; le faucon se jette aussitôt dessus. Le besoin de manger le rend industrieux et attentif à se bien coller sur le crâne pour fourrer son bec dans l'œil malgré le mouvement. Quand on mène l'oiseau à la chasse, il ne manque pas de fondre sur la première bête qu'il aperçoit, et de se planter sur sa tête pour lui becqueter les yeux; il l'arrête, par ce moyen, et donne ainsi au chasseur le temps de venir et de la tuer sans danger pendant qu'elle est plus occupée de l'oiseau que du chasseur.

» Ordinairement, le mâle du faucon sert pour le vol de la perdrix, de la pie, du geai, des merles, etc... On

emploie la femelle, qui est plus forte, pour le vol de la grue, du milan, du lièvre, etc... »

C'était un noble et fier oiseau, inaccessible à la crainte, indifférent au bruit de la fusillade et au tumulte de la bataille, ce faucon qui, pendant l'expédition de Crimée, avait été dressé par un zouave à enlever les casquettes des Russes et à les rapporter au camp français. Nous rééditons son histoire, empruntée aux *Souvenirs de l'Expédition de Crimée*, de Louis Noir.

« Devant Sébastopol, dans la journée du quatre novembre, au plus fort du bombardement, notre armée fit une perte regrettable : il ne s'agissait pourtant que d'un faucon, mais il faisait les délices des gardes de tranchées, par l'amusant spectacle qu'il leur donnait chaque jour.

» Il avait été amené en Crimée par un zouave, qui le tenait d'un chef arabe : les grands seigneurs algériens ont presque tous un goût très prononcé pour la chasse au vol.

» Le zouave, ne pouvant plus lancer son faucon contre le gibier, plus rare en Crimée qu'en Afrique, dressa l'oiseau à fondre sur un mannequin russe, coiffé d'une casquette, puis il l'habitua à rapporter cette casquette dans ses serres.

» Quand la nouvelle éducation du faucon fut terminée, il l'emporta avec lui dans les tranchées et le lança. L'oiseau prit son vol, aperçut des russes couchés dans leurs embuscades, fondit sur l'un d'eux, enleva sa casquette et revint à tire-d'aile, apportant

son butin à son maître. On cria bravo sur toute la ligne des parallèles; les russes étaient stupéfaits.

» Le faucon fut lancé une seconde fois; les sentinelles ennemies lui envoyèrent une volée de balles qui se perdirent inutilement. L'oiseau s'enleva à une grande hauteur; et nos adversaires purent croire qu'il s'était envolé pour toujours; ils se recouchèrent derrière leurs abris. Soudain, une sorte de pelote noire sembla se détacher du ciel, tomba avec une surprenante rapidité sur une embuscade, et décoiffa de nouveau une sentinelle.

» Les braves redoublèrent dans nos lignes; les russes étaient furieux.

» Plusieurs officiers envoyèrent chercher des fusils de chasse à Sébastopol; ils attendirent le retour du faucon. L'oiseau ne tarda pas à s'abattre sur un factionnaire, après avoir plané quelque temps. Les chasseurs, qui le guettaient, tirèrent; ils le manquèrent; l'un d'eux envoya même une charge de plomb dans le dos d'un soldat qui, stupéfait de recevoir une blessure par derrière, et ahuri par la douleur, se mit à courir vers nos tranchées, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs au courage malheureux. Le faucon continuait néanmoins le cours de ses exploits; toute la garnison était accourue derrière les remparts, chacun suivait anxieusement du regard les péripéties de cette chasse aux casquettes.

» Lorsque l'oiseau partait de nos lignes, les assiégés portaient aussitôt la main à leur coiffure; mais le faucon savait si bien choisir son temps qu'il prenait

toujours quelqu'un des assiégés en défaut. Les Russes commençaient à s'impatienter vivement de se voir à la merci du faucon : un oiseau bravant vingt mille hommes, il y avait de quoi exaspérer une armée ! Les rires de nos troupiers surtout outraient les Russes ; ils envoyaient des volées de mitraille sur les points où ces rires éclataient. Un incident grotesque mit le comble à la fureur de l'ennemi :

» Un général, chargé de visiter les batteries, parut avec son état-major ; le faucon remarqua ce groupe qui se détachait du reste des troupes ; il trouva sans doute, la casquette du général plus belle que les autres ; il la lui enleva. Il y eut, dans l'armée ennemie, un cri d'indignation générale ; cette clameur stridente dérouta probablement le faucon. Au lieu de revenir vers nos tranchées, il alla placer la casquette sur un grand mât de signaux, puis se percha sur les cordages ; on lui envoya plus de mille balles. Effrayé par les sifflements des projectiles, il parut hésiter un instant ; il prit son vol, laissa la coiffure du général à la cime du mât et revint vers nous à tire-d'aile. Aussitôt un Russe s'élança vers le mât et grimpa jusqu'au sommet pour rapporter la casquette du général ; malheureusement pour ce pauvre diable, les francs-tireurs tenaient à prolonger la plaisanterie ; le Russe fut atteint par leurs balles avant d'être arrivé au but.

« Plusieurs des marins détachés au service des batteries renouvelèrent sans succès cette tentative dangereuse ; il fallut laisser la casquette où elle était. Nos soldats se mirent alors à chanter ce fameux refrain :

- » As tu vu la casquette au père Bugeaud ?
- » Si tu ne l'as pas vue, la voilà !...

» Les clairons accompagnaient.

» Nos soldats savent, au besoin, improviser des couplets. On composa une complainte qui fit le pendant de celle du paletot noisette de Menschikoff. On la rédigea au crayon, on la roula autour d'une balle, et les avant-postes la lancèrent aux Russes. Ils avaient les paroles, et ils eurent le loisir d'entendre l'air. On chanta jusqu'au soir, le tout semé de coups de fusil et de coups de canon.

» La chasse au faucon avait trop égayé l'armée pour ne pas recommencer souvent ; on n'imagine pas à quel point en était arrivée la rage de la garnison. Chaque jour on ajoutait de nouveaux couplets à la complainte ; on exposait au-dessus des parapets les casquettes enlevées par l'oiseau, comme les sauvages exposent dans leurs camps les chevelures de ceux qu'ils ont scalpés.

» Enfin, ces scènes décapitantes eurent un dénouement tragique.

» Dans la journée du quatre novembre, le faucon fut sans doute rencontré par un boulet pendant qu'il s'élevait en l'air. Un bout d'aile tombé dans la tranchée nous annonça ce malheur. Les Russes furent ainsi délivrés de leur persécuteur. Il y a tout lieu de croire qu'ils ne pleurèrent pas sur son trépas. »

Peut-être l'histoire du faucon de Sébastopol est-elle empreinte de quelque exagération. Nous laissons au lecteur le soin de faire la part de la vérité.

VII

LE GERFAUT

Le *gerfaut* est plus grand d'un quart que le faucon commun. Il est caractérisé par sa taille, son bec robuste, renflé, très recourbé; ses tarses couverts de plumes dans les deux tiers de leur longueur; sa queue longue et ample dépassant un peu les ailes.

Les gerfauts habitent l'extrême nord des deux continents; et les naturalistes ne sont pas d'accord sur la question de savoir s'il existe deux ou trois espèces de gerfauts. Il en est qui admettent trois espèces de ces oiseaux : Le *gerfaut blanc*, qui habite particulièrement l'Islande, et dont le plumage est d'un blanc éclatant, avec des stries longitudinales brunes au sommet de la tête, sur les joues et sur le cou; des taches d'un brun noirâtre, en forme de fer de flèche sur les plu-

mes du dos; et d'autres taches brisées en barres sur les plumes des ailes. Le *gerfaut arctique*, ou du Groënland, marqué de taches longitudinales foncées : Ces deux gerfauts, en avançant en âge, deviennent entièrement blancs sur le ventre, et les taches foncées perdent de leur étendue. Enfin, le *gerfaut de Norwège*, qu'on pourrait comparer « à un faucon pèlerin de grande taille. » On donne fréquemment à ces oiseaux les noms de *faucons d'Islande* et *faucons de Norwège*.

Les gerfauts habitent les hautes falaises des bords de la mer, et choisissent de préférence les endroits où des milliers d'oiseaux de mer, qui leur assurent une abondante nourriture, viennent nicher pendant la belle saison. A l'encontre des adultes, qui ne quittent jamais leur séjour de prédilection, les jeunes, qui n'ont pas encore les soucis de la paternité, se rencontrent assez loin dans l'intérieur du pays.

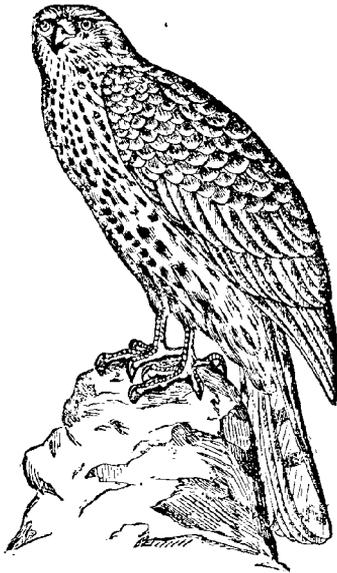
Chaque couple se choisit un petit domaine où il demeure constamment; et, dès qu'il le quitte, il y est immédiatement remplacé. On connaît, en Laponie, des parois de rochers qui ont toujours servi de logement à des gerfauts.

Le vol de ces oiseaux est moins rapide et leur voix est moins éclatante que chez le faucon commun; mais leurs habitudes sont à peu près les mêmes; et tout ce qui a rapport à une de ces espèces peut être appliqué à l'autre.

Pendant la belle saison, les gerfauts vivent à peu près exclusivement d'oiseaux marins; pendant les

froids rigoureux, ils capturent les lagopèdes ou *perdrix de neige*, très nombreux dans les buissons et les halliers des montagnes des pays qu'ils habitent; ils chassent le lièvre; et, à certains moments, ils ne se nourrissent que d'écureuils.

Quand ils s'attaquent aux bandes d'oiseaux de mer,



leur chasse n'est jamais de longue durée; ils arrivent, décrivent quelques cercles, fondent sur la proie, et ne manquent jamais d'emporter une victime; par fois, ils en capturent deux en même temps.

Ils ne sont pas toujours aussi heureux vis-à-vis des lagopèdes: Ces gallinacés, qui savent combien sont redoutables les serres du gerfaut, parviennent quelque-

fois à échapper à son étreinte en s'enfonçant rapidement dans la neige, et s'y enfouissent littéralement.

Les gerfauts placent leur nid, large et peu élevé, dans la crevasse d'un rocher à peu près inaccessible; on en a vu s'établir dans un nid de corbeau dont le propriétaire avait été chassé par la force. Cependant, après l'homme, le gerfaut n'a pas de plus terrible adversaire que le corbeau; et on voit souvent, entre ces oiseaux, des combats qui ne se terminent pas toujours à l'avantage du faucon.

Le gouvernement dancis envoyait autrefois, tous les ans, en Islande, un navire spécialement chargé de rapporter des gerfauts et qu'on appelait le *navire des faucons*. Actuellement encore, on en expédie chaque année d'Islande à Copenhague.

« Les faucons blancs, dit un vieil auteur, sont les plus rares, mais peut-être aussi les plus braves : On en trouve en Islande, en Russie.

» Le roi de Danemarck envoie, tous les ans, quelques uns de ses fauconniers en Islande, pour prendre et transporter à Copenhague, autant de faucons et de gerfauts, capables de servir, qu'on en peut avoir, soit pour sa propre fauconnerie, soit pour en faire des présents dans les cours étrangères.

» Le grand fouconnier de Malte fait aussi présent au roi de France, tous les ans, de douze de ces oiseaux, ordinairement blancs, qu'il envoie par un chevalier de Malte à qui le roi fait présent de mille écus. Ces faucons blancs viennent aussi d'Islande. Les marchands fauconniers sont obligés, à peine de confiscation de

leurs oiseaux, avant de pouvoir les exposer en vente, de venir les présenter au grand-fauconnier, qui retient ceux qu'il estime nécessaires aux plaisirs du roi.

» En Islande, on prend les faucons, les gerfauts et autres oiseaux de proie, par le moyen d'oiseaux dressés exprès à cet effet, et posés à terre dans des cages. Ces animaux voient en l'air le faucon à des distances incroyables; ils en avertissent, par certains cris, leurs maîtres, qui se tiennent cachés dans une petite tente couverte de verdure, d'où ils lâchent aussitôt un pigeon attaché à une ficelle: Le faucon, qui l'aperçoit, se précipite dessus, et il est pris vivant dans un filet qu'on jette sur lui. On les embarque dans des vaisseaux; on les nourrit de viande de bœuf et de mouton, et on en prend tous les soins imaginables. On les fait reposer sur des châssis de lattes minces, couverts de gazon et de gros drap, afin qu'ils soient mollement, et en même temps fraîchement, sans quoi leurs jambes s'échauffent et deviennent sujettes à une espèce de goutte. »

« La femelle du gerfaut est employée pour le vol de la cigogne, de la grue, du héron; le mâle sert à des entreprises qui ne demandent pas autant de force. »
« Transporté dans les pays tempérés, ce puissant oiseau ne perd rien de sa vigueur et de sa vivacité. »

VIII

LE HOBEREAU

On donnait autrefois le nom de *hobereaux* aux petits seigneurs qui tyrannisaient les paysans, qui chassaient sans permission sur les terres de leurs voisins, et cette dénomination avait été empruntée à un petit faucon qui est toujours en chasse et dont le voisinage est fort désagréable au plus grand nombre des petits oiseaux.

Le *hobereau commun* n'atteint pas trente-cinq centimètres de longueur ; il a un peu plus de quatre-vingts centimètres d'envergure. La partie supérieure du corps est brune ou d'un bleu noir tirant sur le brun ; la tête est grise avec deux petites bandes blanchâtres sur les côtés ; la gorge et le devant du cou sont blancs ; le dessous du corps est entièrement moucheté de larges

Tyrans de l'air.

7

traits bruns sur un fond blanchâtre ; le reste du ventre, les cuisses et la queue, sont bruns ; l'iris est jaune ; le bec est bleuâtre ; les pieds sont jaunes avec les ongles noirs.

Vif, agile et hardi, ce petit rapace peut rivaliser de vitesse avec les autres faucons. Comme l'hirondelle, il vole les ailes recourbées en forme de faucille, bat fréquemment l'air ; et, tout en planant, sait changer de direction avec la plus grande facilité. Il se pose rarement à terre, se perche de préférence sur les arbres, mais cependant descend sur le sol pour dévorer sa proie.

Le hobereau sait suppléer à son manque de force par son industrie ; il paraît ne pas connaître, ou du moins ne pas craindre l'effet des armes à feu. Dès qu'il aperçoit dans la plaine un chasseur accompagné de son chien, il se dit que sa bonne fortune lui envoie des pourvoyeurs ; et, sans plus de cérémonie, il les suit d'assez près en planant au-dessus de leur tête. Si le chien fait lever une alouette, une caille, et que le chasseur la manque (ce qui arrive quelquefois), le hobereau se précipite, tombe sur la victime affolée et la saisit facilement. Quelquefois, il est dupe de sa témérité : il presse avec trop d'ardeur la proie qui vient d'être lancée, et le chasseur abat d'un même coup de fusil l'oiseau de proie et le gibier.

Le mâle et la femelle sont fidèlement unis l'un à l'autre ; malheureusement ils chassent de concert, et la capture d'une proie amène souvent des discussions dans le ménage.

« Deux hobereaux, dit Brehm, chassaient de compagnie ; l'un prit une hirondelle qu'il laissa tomber et qu'il reprit presque aussitôt, au moment où l'autre arrivait. Celui-ci réclama sa part de la prise ; l'heureux possesseur s'y refusant, ils se donnèrent des coups de bec, et arrivèrent ainsi à terre ; le vainqueur s'empara alors de l'hirondelle, et s'enfuit à tire-d'aile avant que le vaincu fût revenu de sa surprise.

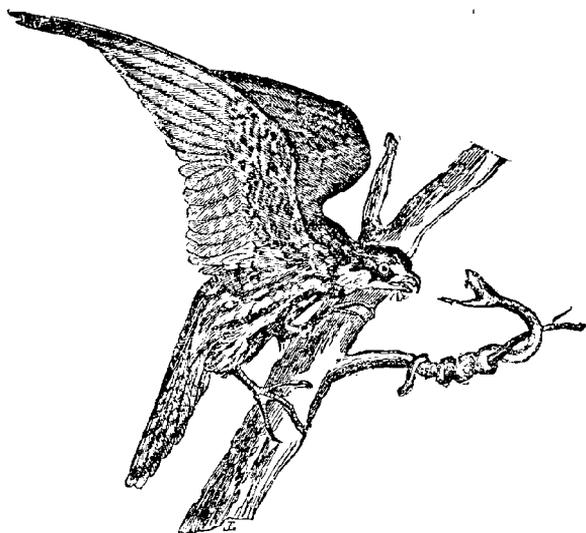
» Dans ces disputes, il arrive souvent que l'oiseau capturé trouve à s'échapper. Mais, malgré ces discordes conjugales, les hobereaux sont des époux très fidèles. Ils sont continuellement ensemble, s'efforçant à se distraire mutuellement. »

Le hobereau fréquente les plaines voisines des bois, et surtout celles où les alouettes abondent ; il en détruit un très grand nombre, et elles connaissent si bien ce dangereux ennemi, que saisies d'effroi, dès qu'elles l'aperçoivent, elles se précipitent du haut des airs pour se blottir et se cacher sous l'herbe ou dans les buissons ; elles n'ont pas d'autre moyen de lui échapper, car quoique leur vole soit très élevé, le hobereau monte encore plus haut. Les hirondelles deviennent fréquemment la proie de ce rapace, surtout les hirondelles de fenêtre ; les hirondelles de cheminée qui s'élèvent dans les hautes régions de l'air et demeurent groupées, parviennent souvent à lui échapper.

« Les téméraires hirondelles que poursuivent d'ordinaire les rapaces de leurs cris moqueurs, dit Naumann, craignent fort le hobereau, et prennent la fuite dès qu'il se montre. J'ai vu plusieurs fois un hobereau

fondre sur une bande d'hirondelles, et celles-ci montrer une telle frayeur de cette attaque que plusieurs tombaient à terre comme mortes et que je pouvais les ramasser. Je les tenais longtemps dans ma main, avant qu'elles osassent s'envoler.

» Les alouettes ne craignent pas moins leur ennemi,



Le Hobereau.

et, à sa vue, elles se réfugient près de l'homme ; elles courent dans les jambes des paysans et des chevaux, et sont tellement saisies d'effroi, qu'on peut les prendre avec la main. D'ordinaire, le hobereau vole à ras du sol. Lorsque les alouettes l'aperçoivent de loin, elles s'élèvent rapidement à une hauteur où l'œil ne peut les suivre ; elles font retentir leur chanson, car elles savent bien qu'elles se trouvent là en sûreté ; le hobe-

reau ne peut prendre sa proie que de haut en bas, et jamais il ne se hasarde à une pareille hauteur. De même les hirondelles poussent, à son arrivée, des cris perçants, se ramassent en bande et s'élèvent dans les airs. Le hobereau poursuit celles qui restent isolées près de terre et les capture, d'ordinaire, à la quatrième ou sixième attaque: les manque-t-il, il se fatigue et s'en va. »

Je voyageais un jour, en voiture découverte et en compagnie de plusieurs autres personnes, lorsque tout à coup une alouette affolée vint se blottir sur nos genoux où elle se laissa prendre sans difficulté. La pauvrete était poursuivie par un hobereau, qui s'éloigna tout honteux quand il vit l'insuccès de son attaque.

La peur de l'alouette avait été si grande que, bien qu'elle fût sans blessures, elle ne pouvait se décider à s'envoler quand nous voulûmes lui rendre sa liberté.

Dans les bois, le hobereau se cache dans le feuillage, et guette les petits oiseaux dont il s'empare avec adresse. Lenz a calculé qu'un seul de ces rapaces en détruit au moins mille quatre-vingt-quinze dans une année.

Fort heureusement, il fait aussi la guerre aux reptiles, aux mulots et aux insectes; il rachète de la sorte une partie des méfaits dont il se rend coupable. On trouve souvent, dans les estomacs de ces oiseaux, des sauterelles, des libellules, des fourmis ailées, des coléoptères, qu'ils capturent facilement et en grande quantité.

L'aire du hobereau ressemble à celle des autres fau-

cons; il la confie à un arbre très élevé et en tapisse l'intérieur de poils, de laine et autres substances molles. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs d'un blanc sale, pointillé de rouge et marqué de petites taches noirâtres ou olivâtres.



IX

L'ÉMERILLON

Le hoberceau, dont nous venons de parler, est un faucon à ailes longues, faucon de bois, ou faucon percheteur, tandis que l'*émerillon* est un faucon à ailes courtes ou faucon de rocher; quelques ornithologistes l'appellent simplement *rochier*.

L'*émerillon* est le plus petit des oiseaux de proie : Il est de la grosseur d'un merle; sa longueur est d'environ trente-cinq centimètres, du bout du bec au bout de la queue; son envergure est de soixante-dix centimètres.

Presque tout le plumage de ce petit rapace est d'un roux vineux, bigarré de raies transversales noires; l'iris est de couleur noisette; le bec, bleuâtre, est noir à son extrémité; les serres sont noires; la membrane

qui couvre la base du bec, le pourtour des yeux, les jambes et les pattes sont jaunes.

Cet oiseau est vif et hardi ; son courage et son audace sont surprenants ; son vol, peu élevé, est rapide et léger. Il s'élançait à la poursuite des oiseaux qu'il attaque avec une ardeur incroyable ; et, d'un coup de bec asséné sur la tête, il peut assommer une jeune perdrix.

Il chasse particulièrement les cailles et les grives, les alouettes et les hirondelles de fenêtre ; il attaque les rats, les mulots, les lézards et les insectes de toutes sortes.

A cause de sa légèreté et de ses formes gracieuses, l'émerillon était autrefois recherché des jeunes pages et des dames qui accompagnaient les seigneurs dans leurs chasses au faucon. On a conservé le souvenir d'un fait qui indique la rapidité et la puissance du vol de ce petit oiseau de proie :

Le roi Henri II chassait dans les environs de Paris, lorsqu'un émerillon, qui lui appartenait, s'emporta après une canopetière. Bientôt les chasseurs perdirent de vue l'oiseau poursuivant et l'oiseau poursuivi. Toutes les recherches faites pour retrouver le petit faucon demeurèrent inutiles ; on le croyait perdu, lorsqu'on apprit que le lendemain du jour de la chasse, il avait été pris dans l'île de Malte. On le reconnut à l'anneau royal qu'il portait au tarse, et il fut remis à son propriétaire.

Dans cette espèce, la femelle n'est guère plus grosse que le mâle, ce qui est une exception parmi les oiseaux

de proie. Elle suspend son nid aux branches les plus élevées des grands arbres, et y pond cinq ou six œufs, presque ronds, d'un rouge pâle parsemé de taches plus foncées.

La sagacité de l'émerillon n'est pas moins grande que son courage et sa hardiesse :

« Je chassais aux bécassines, dit un naturaliste anglais, dans les tourbières de l'ouest de l'Irlande, et je puis dire qu'un émerillon fut, chaque jour, mon compagnon fidèle.

» C'était au commencement de novembre. Je sortais généralement vers onze heures du matin, et rapportais le soir, en moyenne, de dix à vingt paires de bécassines, quelques lièvres, quelques bécasses et quelques canards sauvages. Je me rappelle parfaitement la première fois que l'émerillon s'approcha dans le but évident de prendre part à ma chasse. Je venais d'entrer dans une de ces tourbières fangeuses toujours riches en gibier, lorsque deux bécassines se levèrent près du bord. Je tirai mes deux coups : l'une fut tuée raide; l'autre, blessée, s'éleva à une hauteur considérable, et, d'après la direction de son vol, elle devait nécessairement tomber au milieu d'un marais que je venais de quitter. Tandis que je la suivais des yeux, j'aperçus cet émerillon s'approchant à tire-d'ailes, comme s'il eût craint d'arriver trop tard. La bécassine essaya de s'élever encore; mais, trouvant cette tâche au-dessus de ses forces, elle s'abandonna, pour ainsi dire, à la brise assez fraîche en ce moment, et, contrairement à ses habitudes, fuyant sous le vent, elle

sembla compter, pour son salut, sur la rapidité de son vol; cependant, quelque rapide qu'il fût, celui de son ennemi l'était plus encore : je pus constater que l'émerillon gagnait peu à peu sur la bécassine, et qu'il s'en empara.

» Quelques jours après, je retournai à la même tourbière, j'y retrouvai mon faucon, qui vola aussitôt vers moi, comme pour me recevoir et dire : « Soyez le bienvenu ; je vous ai attendu longtemps ; alors, à la besogne ! »

» Et, en effet, il se montrait plus confiant que jamais, me suivant d'un marais à l'autre, et paraissant se rendre parfaitement compte des fonctions du chasseur et du chien. Il comprit bientôt qu'il aurait beaucoup moins de peine à s'emparer d'un oiseau blessé qu'à en poursuivre d'autres en parfaite santé ; car il ne s'amusait pas à courir après les bécassines qui se levaient hors de ma portée ; il se reposait sur mon adresse pour retarder le vol de celles qui partaient près de moi, et rendre ainsi la tâche plus facile.

» Si une bécassine était tuée sur le coup, il la dédaignait ; mais si elle voltigeait et tombait à quelque distance, il fondait sur elle dès qu'elle touchait la terre, et se mettait à la plumer et à la dévorer. Je m'étais fait la loi de ne pas le troubler ; mais mon agile domestique irlandais était obligé de courir promptement s'emparer de l'oiseau blessé avant que le petit chasseur eût commencé son repas. Quand ce dernier devinait notre intention, il se hâtait d'emporter sa proie à une certaine distance, d'où il protestait à grands cris con-

tre un acte qu'il regardait apparemment comme une violation de ses droits.

» Après trois ou quatre chasses de ce genre, l'émerillon s'adjoignit une femelle qui, ainsi que lui, se montra fort exacte à m'accompagner dans toutes mes expéditions contre les bécassines. Quand, parfois, nos petits amis n'étaient pas là pour me recevoir à mon arrivée à la tourbière, ils arrivaient à mon premier coup de feu, et malheur à toute bécassine touchée le moins du monde, elle n'avait aucune chance d'échapper à leurs efforts réunis. Ils s'élevaient tous les deux au-dessus d'elle par des évolutions circulaires; puis l'un s'élançait sur la victime, et, s'il manquait son coup, l'autre lui succédait aussitôt; de sorte que la pauvre bécassine, hors d'état de s'élever davantage ou d'éviter plus longtemps le coup fatal, était enfin saisie. Le repas durait à peu près une heure, au bout de laquelle les faucons reparaissaient; mais ils ne quittaient jamais la chasse avant d'avoir au moins trois bécassines pour leur part.

» Ce ne fut pas sans regret que je me séparai de ces compagnons qui, pendant deux mois, s'étaient constamment associés à ma fortune, et qui avaient partagé mes plaisirs en me rendant témoins de leurs gracieuses manœuvres; je suis aujourd'hui convaincu qu'il est possible d'établir des relations, sinon familières, du moins amicales, entre l'homme et beaucoup d'animaux portés par leur nature sauvage à éviter sa présence, et cela, sans autre peine que la simple observation de ce précepte : « Vivez et laissez vivre. »

X

LA CRÉCERELLE

La *crécerele*, dont le nom signifie *retenir, faire du bruit*, est le plus commun de tous les faucons de France. La voix de ce rapace a quelque chose de strident et de répété assez semblable au son de l'instrument, ou plutôt du jouet que les petits enfants aiment tant à agiter au risque de rompre la tête à ceux qui les entendent.

Dans les environs de Paris, on donne à la crécerelle et particulièrement à la femelle, le nom d'*émouchet*. Dans beaucoup de contrées, on fait, du reste, une étrange erreur, en considérant le mâle et la femelle comme deux oiseaux différents.

Brisson avait appelé la crécerelle « *épervier des alouettes* »; les habitants de la Sologne connaissent cet

oiseau sous le nom de *mezy* ; ceux de la Champagne l'appellent *rabaillet*. En Provence, il a été baptisé *ratier* ; en Touraine, c'est le *pitriou* ; en Poitou et en Anjou, il est connu sous le nom de *pitri*, et en Beauce, sous celui de *preneur de mulots*.

La crécerelle se retire dans les anciens bâtiments, dans les mesures, dans les édifices abandonnés, à la ville et à la campagne ; elle aime les ruines, et, dès les premiers jours d'avril, on la voit travailler à l'établissement de son aire.

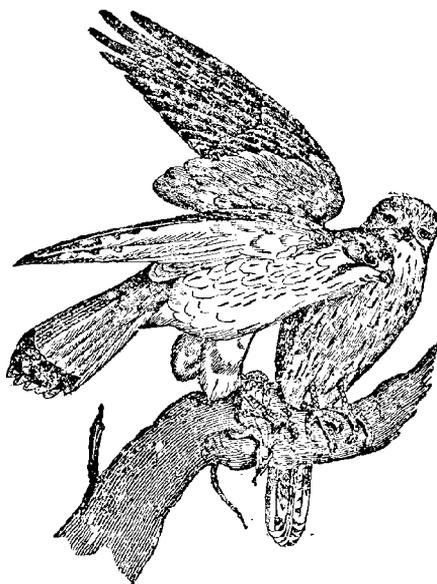
Elle place son nid dans les crevasses des vieux châteaux, dans les fissures des tours, des clochers et dans les cavités naturelles des rochers à pic ; quelquefois aussi à la cime des grands arbres, au milieu des champs, où elle ne dédaigne pas de s'établir dans un nid abandonné de pie ou de corneille.

Elle fréquente encore les bois, les parcs, les jardins d'une certaine étendue, et y donne la chasse aux petits oiseaux. La femelle, plus grande, plus hardie, plus entreprenante, se rapproche davantage des lieux fréquentés.

L'intérieur des nids est tapissé de débris de racines, de mousse ou de feuilles desséchées ; la femelle y dépose de cinq à sept œufs d'un rouge plus ou moins foncé, avec des stries d'un brun rougeâtre ; elle se charge seule des soins de l'incubation ; et, pendant les trois semaines que dure cette corvée, on voit le mâle apporter à sa compagne des reptiles, des mulots, et assez fréquemment des petits oiseaux. Après l'éclosion des petits, les parents, qui chassent sans relâche, leur

distribuent de gros insectes, des lézards, des souris et de jeunes oiseaux qu'ils enlèvent des nids.

Le mâle de la crécerelle a environ quarante centimètres de longueur, de l'extrémité du bec au bout de la queue; son envergure est de quatre-vingts centimètres. Il a la tête cendrée avec un trait noir au-devant



Crécerelles.

de l'œil; le dessus du corps est d'un roux-vineux, parsemé de taches noirâtres; la gorge est d'un blanc-roux; le dessous du corps est roussâtre, et moucheté sur la poitrine et le ventre de raies noires; les plumes de la queue sont cendrées, avec du noir et du blanc à l'extrémité; les grandes plumes des ailes sont d'un brun

noirâtre, et la seconde est beaucoup plus longue que les autres; l'iris est d'un jaune vif; le bec, un peu courbé, cendré, est noir à l'extrémité; les pieds sont jaunes et les ongles noirs.

La femelle a le dessus du corps moins foncé que le mâle; mais son manteau est beaucoup plus chargé de mouchetures d'un brun noir; la première plume de l'aile est, comme dans le mâle, échancrée, et la seconde est la plus longue.

Ce superbe oiseau rend de véritables services en détruisant un grand nombre de mulots et d'insectes; malheureusement, il est le tyran des petits oiseaux, et enlève quelquefois des perdrix et des pigeons. Il rôde souvent autour des colombiers; il s'acharne sur la capture qu'il a faite et lui arrache toutes les plumes avant de la dévorer.

Tout le monde connaît les évolutions de la crécerelle lorsqu'en cherchant à découvrir sa proie, elle décrit dans l'espace une infinité de cercles concentriques. A-t-elle jeté son dévolu sur une victime, elle reste comme suspendue en l'air pour surveiller ses mouvements; ses ailes s'agitent d'un battement court et précipité, parfois à peine sensible: soudain elle s'élance, ou plutôt tombe d'aplomb sur la proie, qu'elle emporte dans ses serres, en remontant presque perpendiculairement.

Si le rapace a mal calculé son attaque, et que son premier assaut ait été livré sans résultat, il met dans la poursuite une telle vitesse et un tel acharnement que souvent il se jette dans des dangers qu'il n'avait

pas prévus. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir la crécerelle entrer dans un corridor ou dans une chambre à la suite d'un moineau qui s'y est élancé à la faveur d'une fenêtre ouverte pour échapper à son ennemi. On la surprend alors en fermant l'ouverture par où elle est entrée.

Les crécerelles suivent et recherchent la société de leurs semblables ; il n'est pas rare de voir plusieurs couples de ces oiseaux vivre en bonne intelligence et se soutenir mutuellement dans leurs chasses et à l'approche du danger. Il ne faudrait cependant pas croire que les membres de cette petite société vivent dans une promiscuité complète.

« Chaque couple, dit un naturaliste, a un poste qu'il s'est assigné, dans lequel le plus près voisin ne peut cependant s'introduire sans se voir repousser même par la femelle, qui va jusqu'à laisser ses œufs pour suivre l'indiscret. Ces luttes dégénèrent parfois en combats acharnés, alors qu'il s'agit de l'expulsion d'un vieux ou d'un jeune couple. Les plumes ne sont pas épargnées, et parfois, fatigués du combat, mais non vaincus, les deux adversaires, enchevêtrés dans les serres l'un de l'autre, roulent ensemble jusqu'à terre sans se lâcher, et ne se séparent que lorsqu'on s'approche pour essayer de les prendre. »

Il n'est pas rare de voir la crécerelle donner la chasse aux buses, aux milans et aux corbeaux

« C'est avec un courage admirable, dit Tschudi, que la crécerelle attaque des oiseaux quatre ou cinq fois plus grands qu'elle. Ce duel a quelque chose de

singulier. La crécerelle se précipite sur son adversaire, qui, se mettant aussitôt sur la défensive, lui présente le bec. Avec la rapidité de la foudre, le petit rapace se retourne et attaque son ennemi par derrière; mais celui-ci se retourne aussi rapidement. Ces attaques durent plus d'un quart d'heure, et presque toujours la crécerelle en sort victorieuse, et déchire son redoutable adversaire. »

Cependant, sous le rapport du bec et des serres, elle est bien moins armée que les autres faucons. Aussi, sous Louis XIII, l'avait-on, un peu par mépris, dressé à la chasse de la chauve-souris.

La crécerelle s'apprivoise facilement, lorsqu'on l'éleve jeune; elle est susceptible d'être dressée, et récompense son maître par l'attachement qu'elle lui témoigne. Elle apprend à le saluer par des cris de bienvenue, et paraît heureuse de lui donner toutes sortes de marques d'amitié.



XI

L'ÉPERVIER

L'*épervier commun* est caractérisé par un corps allongé, une tête petite, un bec mince, fortement crochu, des ailes courtes, une queue longue, tronquée à angles droits ; cet oiseau est commun partout en Europe. On appelle plus particulièrement la femelle *épervier*, et on donne le nom de *petit épervier*, ou *tiercelet* au mâle, qui est aussi connu sous la dénomination de *mouchet* ou *émouchet*, qu'on applique également à la femelle de la crécerelle.

Le mâle de l'*épervier commun*, ou *petit épervier*, a trente-trois centimètres de longueur et soixante-six centimètres d'envergure ; la femelle a environ huit centimètres de plus en longueur et quatorze centimètres en envergure. L'un et l'autre ont le plumage su-

périeur brun avec une teinte roussâtre qui borde chaque plume, dans la femelle, et qui, dans le mâle, ne forme qu'une tache à leur extrémité. Ils portent des marques blanches à l'occiput ; tout le plumage inférieur est d'un blanc moucheté de brun, mais dont les taches varient de forme. Le fond du plumage change suivant l'âge et le nombre des mues que les éperviers ont subies ; à mesure qu'ils vieillissent, le plumage devient moins foncé. L'iris est jaune ; la base du bec est bleuâtre, dans la femelle, et son crochet est noirâtre ; le noir est plus étendu sur le bec du mâle ; la peau nue qui couvre le bec à son origine est d'un jaune verdâtre. Les cuisses sont fortes et charnues comme dans les autres oiseaux de proie ; les jambes, longues et menues, sont jaunâtres ; les doigts, fort longs, sont très déliés ; les ongles sont noirs.

Plein d'ardeur et de feu, l'épervier était autrefois dressé à la chasse de la perdrix et de la caille. Dans l'état de liberté, il fait une guerre cruelle aux petits oiseaux : Il est leur ennemi le plus terrible. Depuis la perdrix jusqu'au roitelet, aucun n'est en sûreté devant lui.

Il prend les pigeons écartés de leur troupe, et rôde souvent, dans cette intention, autour des colombiers ; il attaque les merles, les étourneaux, les grives, les pies et les geais, triomphe du faisan, fond sur les jeunes lapereaux et sur les lièvres. Il est si hardi et si intrépide qu'il prend à partie des êtres qui lui opposent une vigoureuse résistance.

« Me promenant un jour dans la forêt, raconte

Naumann, je vis un héron qui volait tranquillement en rasant la cime des arbres. Tout à coup un épervier sortit du fourré, saisit au cou le héron surpris, et tous deux s'abattirent en poussant des cris épouvantables. J'accourus en toute hâte ; malheureusement l'épervier m'aperçut trop tôt, il lâcha prise et s'enfuit. J'aurais bien aimé savoir ce qui serait advenu de ce combat inégal ; si le téméraire rapace aurait fini par vaincre le héron et par l'égorger. »

Tous les oiseaux connaissent ce terrible ennemi ; tous le redoutent et cherchent tous les moyens de lui échapper. Les moineaux se réfugient dans les trous de souris ; quelques espèces décrivent des cercles très serrés autour des branches d'arbres et profitent de la surprise du rapace pour se blottir au plus épais du fourré ; d'autres se laissent tomber à terre et demeurent immobiles ; les plus agiles, notamment les hirondelles, se réunissent en bandes et le poursuivent en poussant des cris qui avertissent les oiseaux d'alentour.

Rarement l'épervier manque son attaque ; il capture souvent deux oiseaux du même coup ; il porte sa proie dans un endroit caché, lui arrache les grandes plumes et la mange. Nous avons fréquemment rencontré au pied des arbres des petits tas de plumes des différents oiseaux dont l'épervier s'était nourri.

« Dans le sud de l'Oural, dit un voyageur, c'est l'oiseau le plus employé surtout à la chasse des cailles. On dresse les jeunes éperviers en été et en automne ; on les emploie à la chasse, puis on leur rend leur liberté ; il n'est nullement avantageux de les nourrir

tout l'hiver, car, en été, on peut se procurer autant de jeunes qu'on en a besoin. Les grandes femelles seules sont dressées à la chasse ; les mâles y sont impropres. »

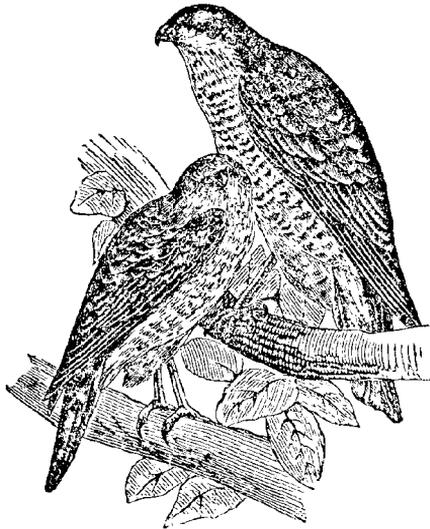
La défiance, la sauvagerie, la voracité des éperviers les rendent désagréables en captivité ; le spectacle de leur cruauté est repoussant.

« Je reçus, dit Lenz, un épervier femelle ; il avait poursuivi un loriot dans un buisson d'épines, et cela avec une telle fureur qu'il s'était pris au milieu des branches. Je lui attachai les ailes, et le mis dans une chambre, en présence de onze personnes qu'il regardait avec des yeux étincelants de colère. Je pris six jeunes moineaux, j'en laissai courir un ; l'épervier se précipita sur lui, le saisit, l'étrangla dans ses serres, et, regardant les spectateurs, demeura sur sa proie qu'il serrait fortement dans ses griffes. Comme il ne voulait pas manger, nous sortîmes, et lorsque, dix minutes après, nous rentrâmes, le moineau était dévoré. Il en fut de même de deux autres moineaux ; quant au quatrième, il le prit et le tua comme les trois premiers, mais dix minutes après, il n'en avait mangé que la moitié. Il n'en tua cependant pas moins le cinquième et le sixième, sans les manger, tant son estomac était plein. »

Il paraît néanmoins prouvé que l'état de domesticité peut modifier le naturel farouche et cruel de l'épervier.

« Il y a quelques années, raconte le docteur Franklin, un jeune épervier fut acheté par un de mes amis. C'était une acquisition un peu dangereuse, car celui-

ci possédait en même temps une paire de pigeons remarquables par leur rareté et dont il faisait grand cas. La douceur et les bons soins parurent modifier le naturel de l'épervier. Peut-être l'honneur de ce changement revient-il à une autre cause : c'est-à-dire à la régularité avec laquelle il était nourri. La férocité est,



Éperviers.

chez les oiseaux de proie comme chez les mammifères carnassiers, une loi de la nature basée sur leur genre d'alimentation. En rendant la destruction inutile par le soin qu'on a de pourvoir à leur nourriture, on réprime ce penchant, qui n'est point du tout nécessaire à leur bonheur. A mesure que l'épervier croissait en âge, en taille et en force, sa familiarité augmentait

aussi. Ces bonnes dispositions l'amènèrent à faire connaissance avec les pigeons qu'on avait rarement vus en pareille société. Partout où allaient les pigeons pour chercher leur nourriture, et ils venaient quelquefois la prendre jusque dans les mains de leur maître, l'épervier les accompagnait.

D'abord les pigeons se trouvèrent effrayés d'un pareil voisinage; mais peu à peu ils surmontèrent leur crainte, et ils mangèrent auprès de l'épervier avec autant de confiance que si les anciens ennemis de leur race n'avaient point envoyé près d'eux un représentant pour l'associer à leur banquet. Il était curieux d'observer, pendant leur repas, l'enjouement et la parfaite bienveillance de ce convive; car l'épervier recevait son morceau de viande sans aucun de ces signes de férocité avec lesquels les oiseaux de proie prennent ordinairement leur curée. Il suivait les pigeons dans leur vol, çà et là autour de la maison et des jardins, et se perchait avec eux sur le faite de la cheminée ou sur le toit. Le soir, il se retirait avec eux dans le colombier, et quoique, durant les premiers jours, il fût le seul et unique occupant de ces lieux, les pigeons n'ayant pas d'abord aimé la présence de cet intrus, il devint bientôt un des hôtes de la maison; il ne troubla jamais le repos de ses amis, n'abusa pas davantage des droits de l'hospitalité, même lorsque les pigeonceaux, sans plumes et désarmés qu'ils étaient, devaient offrir une forte tentation à son appétit. Il semblait malheureux toutes les fois qu'on le séparait de ses camarades de chambre. Après quelques jours de séquestration dans

un autre local, il retournait invariablement au colombier. Durant cet emprisonnement, il faisait entendre des cris très mélancoliques et appelait de toutes ses forces la délivrance; mais ces lamentations se changeaient en cris de joie à l'arrivée de quelques personnes qu'il connaissait. Tous les gens de la maison étaient avec lui dans termes d'intimité. Je n'ai jamais vu un oiseau qui ait gagné autant que celui-là le cœur et les bonnes grâces de tous ceux qui l'approchaient; et, en vérité, il le méritait bien. Il était folâtre comme un jeune chat et littéralement amoureux comme une colombe. Cependant son naturel n'était pas aussi modifié qu'on eût pu le croire. Malgré l'éducation, notre oiseau était resté un épervier; on s'aperçut de cela dans une occasion qui ne manque pas d'intérêt. Un voisin nous avait envoyé un hibou brachyote, auquel il avait cassé l'aile accidentellement. Après avoir pansé la fracture et avoir guéri le blessé, nous songeâmes à adoucir sa captivité en lui accordant un peu plus de liberté que celle dont il jouissait dans une cage à poulets. A peine l'épervier eut-il aperçu notre nouvelle connaissance, qu'il fondit sur le pauvre hibou sans aucune miséricorde; et, chaque fois qu'ils se trouvèrent en présence, il s'engagea une série de combats remarquables par l'adresse et le courage des combattants. La défense du petit hibou était admirablement conduite; il se jetait sur le dos et attendait les attaques de son ennemi avec une patience rare, préparé qu'il était à les recevoir, et, frappant, mordant ou égratignant, il déconcertait souvent son adversaire. Ces

luttés incessantes ne produisirent point l'amitié; et lorsque le hibou se sentit assez fort, il profita d'une occasion favorable pour gagner les bois, laissant l'épervier maître du terrain. »

L'épervier niche à la cime des arbres; son nid, construit d'une manière grossière, se compose de branches sèches; le centre, peu spacieux, est tapissé avec quelques plumes; souvent aussi, il utilise les nids abandonnés de corneille et de pie. La femelle pond cinq ou six œufs, arrondis, de couleur blanchâtre ou bleuâtre, avec quelques taches d'un rouge noir.

Les anciens attachaient à l'épervier des idées mystérieuses; en Egypte, on lui rendait les honneurs divins. De nombreux préjugés avaient cours sur cet oiseau : On pensait que c'était de ce rapace que naissait le coucou. On racontait, chez les gens du peuple, que chaque soir, pendant la saison rigoureuse, l'épervier capturait un moineau franc, et le pressait contre sa poitrine, jusqu'au lendemain matin. Alors, pour le récompenser de l'avoir préservé du froid, pendant la nuit, il lui rendait sa liberté sans lui faire aucun mal.

La chair et même les excréments de cet oiseau de proie étaient en usage dans l'ancienne pharmacopée : On lui attribuait la propriété de guérir l'épilepsie et certaines maladies de la peau.

XII

L'AUTOUR DES PALOMBES

L'*autour* doit son nom, qui signifie *étoilé*, à la grande quantité d'étoiles brunes et rousses qui constellent son plumage; on appelle *autour des palombes*, celui que nous nous proposons de décrire, à cause de la prédilection marquée qu'il a pour les pigeons; il les chasse de préférence aux autres oiseaux, et les colombiers n'ont pas d'ennemis plus redoutables parmi les tyrans de l'air.

L'autour se rencontre à peu près partout où habite l'épervier; il remonte cependant un peu plus vers le nord, et est beaucoup plus commun en Allemagne qu'en France. On le trouve fréquemment dans les montagnes de la Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey; dans les forêts de la Bourgogne; dans celles

des environs de Paris. Suivant Belon, les autours les plus estimés pour la chasse étaient ceux qu'on retirait de Grèce.

L'autour des palombes est un grand rapace de près de soixante centimètres de longueur et de un mètre quinze centimètres d'envergure : Ces dimensions s'appliquent au mâle qui est le plus petit, comme dans les autres oiseaux de proie et qu'on appelle *tiercelet d'autour*. La femelle atteint soixante-douze centimètres de longueur et un mètre trente centimètres d'envergure.

L'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourrait lui comparer; il a les yeux rouges, et cette couleur s'accroît davantage à mesure qu'il vieillit. On observe, dans ces rapaces, une différence de plumage et de couleur aussi bien dans le mâle que dans la femelle; le même oiseau diffère de lui-même à chaque période de son existence. Avant sa première mue, c'est-à-dire pendant la première année de son âge, l'autour des palombes porte sur la poitrine et sur le ventre des taches brunes perpendiculaires, longitudinales; lorsqu'il a subi ses deux premières mues, ces taches longitudinales pâlissent, s'étendent peu à peu, finissent par se rejoindre, et forment à l'oiseau un magnifique plastron zébré de raies plus foncées et d'une parfaite élégance. Il est donc très facile de se tromper sur la connaissance d'un oiseau qui, dans des âges différents, porte une livrée qui ne se ressemble plus. La queue, rubannée de zones brunes sur un fond gris, paraît beaucoup plus longue que celle du faucon, à cause de la brièveté des ailes.

L'autour niche dans les forêts de chênes, de hêtres ou de sapins des régions montagneuses; il construit, sur un arbre élevé, une aire grande et plate dont la base est formée de branches sèches et l'intérieur de ramilles vertes que l'oiseau remplace à mesure qu'elles se dessèchent; le fond de la cavité est tapissé de plumes. Le même nid sert plusieurs années au même couple. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, sont d'un vert blanchâtre, semés de points jaunes assez rares. La femelle les couve avec tant de sollicitude qu'un coup de fusil ne la chasse pas. Le mâle et la femelle savent défendre leur progéniture avec la plus grande vaillance; ils ne craignent pas d'attaquer les hommes qui grimpent sur les arbres où se trouvent leur nid. La croissance des jeunes est rapide; leur première nourriture consiste en insectes, petits lézards, souris, jeunes oiseaux. L'aire devient un véritable abattoir où s'entassent les vivres de toute espèce; les parents y apportent des nids entiers de grives et de merles; mais la voracité des jeunes n'est jamais assouvie; et, pressés par la faim, les plus forts attaquent et dévorent leurs frères plus jeunes.

« Les auteurs, est-il dit dans la *Revue de Zoologie*, donnent à l'autour deux à quatre œufs; ou c'est une erreur, ou sa vertu prolifique varie notablement suivant les localités.

» Nous avons trouvé, le 8 juin 1865, deux nids d'autour dans la forêt de Belgrade; chacun contenait sept petits. Il n'y a pas de doute sur l'identité, car un des mâles a été abattu au moment où il déposait un geai

sur son aire, qui en contenait déjà deux tout plumés; et l'un des poussins, tué le 8 septembre suivant, après avoir été élevé par nous, fait partie de la collection de la rue Scribe. Nous avons placé ces quatorze poussins, encore en duvet, dans une volière, où la nourriture ne leur a jamais fait défaut, et nous avons trouvé en eux les plus sanguinaires des oiseaux de proie que nous ayons eu occasion d'étudier. Ils ont d'abord tué et mangé fort promptement deux sœurs du poussin de la buse des déserts. Dès les premiers jours, ils se sont déchirés les uns les autres, et les survivants ont enterré les morts dans leur estomac, sans même nous en laisser les débris. Quant au dernier des quatorze, il nous a fallu panser ses blessures pour le conserver jusqu'à l'époque où ses premières plumes ont atteint leur crue : Si les autours sont aussi impuissants que nous à faire la police parmi leurs petits, il n'est pas étonnant que des explorateurs n'en ait souvent trouvé que quatre et même deux dans le nid, et qu'ils en aient induit une ponte de deux à quatre œufs seulement. Ce ne sont pas les débris des morts qui pouvaient éclairer les naturalistes, puisque les survivants n'en paraissent pas laisser. Cette cruauté des poussins expliquerait, ce qui nous a toujours paru étonnant, pourquoi un rapace, qui pond sept œufs, n'est pas beaucoup plus communs, surtout en Turquie, où sa tête n'est pas mise à prix. »

L'autour aime les bois alternant avec des champs et des prairies; mais il est plus commun dans les grandes forêts. C'est un oiseau solitaire, qui ne vit avec sa

compagne qu'à l'époque de la nidification. Il est peut-être le plus farouche, le plus sauvage, le plus hardi, le plus actif et en même temps le plus fort et le plus prudent des oiseaux de proie de sa taille.

Son vol est rapide et bruyant ; il chasse tout le jour et parcourt régulièrement un assez grand domaine. Si la proie est abondante dans une contrée, il y revient souvent. Il est toujours affamé ; sa soif de sang est inextinguible, et sa voracité insatiable ne lui permet pas de prendre un instant de repos. Tous les oiseaux le redoutent ; les plus grands comme les plus petits, ne sont pas à l'abri de ses attaques. Il fond sur les mammifères dont il croit pouvoir se rendre maître ; il enlève les lièvres, les belettes, les écureuils : Leur sang coule déjà sous les serres du rapace avant qu'ils aient songé à s'enfuir ou à se cacher.

La voracité de l'autour n'est surpassée que par sa soif de carnage : Il chasse surtout les pigeons, et un couple de ces oiseaux de proie peut, en quelques semaines, anéantir le colombier le mieux peuplé ; lorsqu'il ne réussit pas à les prendre au vol, il a recours à la ruse. On a vu un autour rester des heures entières à l'affût, sous un toit de chaume, les plumes hérissées, ressemblant à un hibou, jusqu'à ce que les pigeons, devenus plus confiants, vinsent se percher dans son voisinage. Alors il se précipitait sur les malheureux volatiles et en emportait un qu'il avait bientôt dévoré ; un autre autour frappait à coup d'ailes la toiture du pigeonnier pour en faire sortir les pigeons que ce bruit effrayait.

« Il s'empare facilement des jeunes levrauts, dit Brehm ; quant aux vieux lièvres, il les chasse avec méthode. Le lièvre cherche son salut dans la fuite ; à plusieurs reprises, l'autour s'élançe sur lui, lui donne des coups de bec ; après l'avoir ainsi blessé et épuisé, il finit par le saisir avec ses serres et l'égorger. Une telle chasse dure souvent longtemps ; j'ai vu un lièvre combattre ainsi un certain temps avec un autour ; ils se roulaient l'un sur l'autre, sans que l'oiseau de proie lâchât prise. Un de mes amis, en qui j'ai pleine confiance, tua d'un seul coup de fusil un lièvre et un autour qui était perché sur lui. »

Buffon a étudié les habitudes de l'autour sur deux sujets qu'il a longtemps gardés chez lui, et voici le résultat de ses observations :

On a remarqué que, quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il était plus féroce et plus méchant. Ils sont tous deux difficiles à priver ; ils se battaient souvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres animaux, ou pour blesser et mordre ceux qui les veulent saisir. Ils commencent par se défendre de la griffe, se renversant sur le dos en ouvrant le bec, et cherchant plutôt à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est aperçu que ces oiseaux, quoique seuls dans une volière spacieuse et placée en un lieu solitaire, aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, époque à laquelle la femelle,

dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir. Le naturel de ces oiseaux est si sanguinaire que, quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les tue tous les uns après les autres; cependant, il semble manger



Autours.

de préférence les souris, les mulots et les petits oiseaux. Il se jette avidement sur la chair saignante, et refuse assez constamment de la viande cuite; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer à s'en nourrir. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, mais il avale les souris tout entières.

Tyrans de l'air.

9

Son cri est fort rauque, et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète souvent. Il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, et semble s'effaroucher de tout, en sorte que l'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu sans le voir s'agiter violemment et l'entendre jeter plusieurs cris répétés. L'extérieur de l'autour, ses mouvements brusques et farouches s'accordent avec ses mœurs qu'ils semblent déceler.

Citons encore un trait de mœurs de l'autour assez curieux pour être rapporté. Ce rapace ne se contente pas toujours d'une seule proie ; il tue et il égorge quand il en trouve l'occasion, et se réserve d'emporter les cadavres quand il n'y a plus de victimes à massacrer.

« Plusieurs autours, écrit Audubon, suivaient une bande de pigeons voyageurs, lorsque l'un d'eux fut attiré par un vol de *quiscales*.

» Ceux-ci volaient au-dessus de l'Ohio. L'autour fondit sur eux avec la vitesse de la flèche. Les *quiscales* se serrèrent les uns contre les autres ; on aurait dit une masse noire traversant les airs. L'autour les atteignit, en prit un, puis un second, un troisième, un quatrième, un cinquième, les égorgeant l'un après l'autre, et les laissant tomber dans l'eau. Il avait fait une chasse fructueuse avant que les malheureux eussent pu trouver un refuge dans la forêt. A ce moment, il abandonna leur poursuite, et on le vit raser la surface du fleuve, ramasser ses proies et les porter à terre. »

L'autour affamé ne recule devant aucune extrémité ;

nous avons dit plus haut que les petits se dévoreraient entre eux ; mais ce n'est pas encore le comble de la cruauté, puisque la mère déchire et mange ses propres petits.

Un naturaliste avait fait capture, pour le jardin zoologique de Hambourg, d'un autour femelle avec ses deux petits.

« Le matin, dit-il, je les mis dans une grande cage ; l'après-midi, quand j'allais leur donner à manger, je vis que la mère s'était déjà rassasiée ; elle avait mangé à moitié un de ses petits et égorgé l'autre. »

« Quelques jours après, ajoute le même auteur, je reçus une paire d'autours avec deux petits. Je les mis, chacun isolément, dans une cage ; je leur donnai de la nourriture en abondance, et les expédiai à leur destination. On les mit là avec un de leurs semblables, que l'on nourrissait depuis un an en captivité. Celui-ci attaqua les deux jeunes et les tua, puis il s'en prit aux vieux, les dévora, mais il fut, à son tour, mangé par un nouvel autour.

» Un forestier m'a dit avoir enfermé ensemble quatorze autour des palombes, il leur donnait abondamment à manger, et cependant, ils s'entre-dévorerent. Pour ma part, j'ai toujours vu, en captivité, l'autour le plus fort dévorer le plus faible, que ce soit son compagnon, son enfant ou un de ses parents. Il va sans dire qu'il ne se comporte pas autrement vis-à-vis des autres rapaces. Il mange tous les animaux qu'il peut manger, ou du moins il les tue. Aussi, dès qu'il se montre, les autres oiseaux manifestent-ils toute la haine

qu'ils lui portent. Les corneilles, surtout, ne se lassent pas de le poursuivre, de l'attaquer, au mépris de leur propre vie. »

Dans les Indes, où l'on chasse encore à l'oiseau, l'autour est le plus estimé de tous les rapaces.

« Le *baz*, comme on l'appelle, dit Jerdon, est dressé à chasser les outardes, les milans, les vautours, les canards, les hérons, les ibis, les faucons, etc. A la chasse du lièvre, on garnit les pattes de l'autour de bottines de cuir, pour empêcher qu'il ne se blesse aux épines; car le lièvre entraîne toujours l'oiseau avec lui pendant quelque temps. Celui-ci ne le tient qu'avec une serre; de l'autre, il cherche à se cramponner aux branches, aux herbes, aux racines, pour l'arrêter. Il vole droit sur sa proie, mais si elle n'est pas à une distance convenable, à cent ou deux cents brasses environ, il abandonne la chasse, revient vers le fauconnier, et se perche sur un arbre voisin, voire même sur le sol. »



XIII

LE JEAN-LE-BLANC

« Les habitants des villages le connaissent, à leur grand dommage, dit le vieux Belon, et le nomment *Jean-le-blanc*, car il mange les volailles plus hardiment que le milan ; il assaut les poules des villages et prend les oiseaux et lapins ; car aussi est-il hardi ; il fait grande destruction des perdrix et mange les petits oiseaux, car il vole à la dérobée le long des haies et de l'orée des forêts, somme qu'il n'y a païsan qui ne le connaisse. Quiconque le regarde voler advise en lui la semblance d'un héron en l'air ; car il bat des ailes et ne s'élève pas en amont, comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, et principalement soir et matin. »

Le *Jean-le-blanc* est connu sous le nom d'*oiseau-*

saint-martin ; c'est le *lamier cendré* de Brisson, le *faucon bleu* d'Edwards, la *harpaye-épervier* des fauconniers.

Quoique le Jean-le-blanc paraisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue et du balbuzard, il n'en est pas moins, dit Buffon, d'une espèce particulière et très différente des unes et des autres ; il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs et du plumage. Vu de face, il ressemble à l'aigle ; vu de côté et dans d'autres attitudes, il ressemble à la buse. Il est singulier que cette ambiguïté de figure réponde à l'ambiguïté de son naturel qui tient, en effet, de celui de l'aigle et de celui de la buse. On doit donc, à certains égards, regarder le Jean-le-blanc comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Cet oiseau a de soixante-quinze à quatre-vingts centimètres de longueur et de un mètre quatre-vingts à un mètre quatre-vingt-dix centimètres d'envergure. La tête, le dessus du cou, le dos, le croupion sont d'un brun-cendré : toutes les plumes qui recouvrent ces parties sont blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de la longueur. La gorge, la poitrine, le ventre et les côtés sont blancs, variés de taches longues et de couleur d'un brun-roux. Le Jean-le-blanc porte sur le devant du bec et à sa base des poils noirs, courts, inclinés en arrière, qui s'avancent jusqu'au-delà de la longueur de la moitié du bec sur sa partie convexe ; la membrane qui recouvre la base du bec est d'un bleu terne ; l'iris des yeux est d'un beau jaune-citron ; les pieds sont couleur de chair, livide dans la

jeunesse et deviennent jaunes quand l'oiseau est plus âgé.

Ce rapace voit très clair pendant le jour; il ne paraît pas craindre la forte lumière; il tourne volontiers ses yeux du côté du plus grand jour, et même vis-à-vis le soleil.

Lorsque le Jean-le-blanc que Buffon a élevé chez lui, voulait boire, il commençait par regarder fixement et longtemps pour s'assurer s'il était seul. Alors il s'approchait du vase où on lui avait mis de l'eau; il regardait encore autour de lui, et, après bien des hésitations, plongeait son bec jusqu'aux yeux, et à plusieurs reprises dans l'eau.

Il y a vraisemblance que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire; cela vient, sans doute, de ce qu'ils ne peuvent prendre le liquide qu'en enfonçant la tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec et jusqu'aux yeux; ce qu'ils ne font jamais tant qu'ils ont quelque sujet de crainte.

Le Jean-le-blanc de Buffon ne montrait de défiance que dans cette seule occasion; car, d'ailleurs, il paraissait toujours indifférent et même assez stupide. Il n'était point méchant, se laissait toucher sans s'irriter et avait même une petite expression de contentement, *cô-cô*, quand on lui donnait à manger. Mais il n'a jamais paru s'attacher à personne de préférence.

Le Jean-le-blanc construit son nid tantôt sur des sapins ou des chênes de hauteur moyenne, tantôt dans des anfractuosités de roches. L'aire est formée de branches sèches; des ramilles vertes en tapissent l'excava-

tion et lui forment une espèce de toit. La femelle pond un ou deux œufs, mais plus souvent un seul; l'incubation dont le mâle et la femelle se partagent les soins, dure environ vingt-huit jours. Les parents ont la plus grande sollicitude pour leur progéniture et la transportent dans un autre nid quand ils redoutent quelques dangers.

Cet oiseau, très commun en France, est redouté des paysans; il cause de grands dommages dans les basses-cours en enlevant une grande quantité de volailles.

A le voir voler, on le prendrait, comme dit Belon, pour un héron : Il bat des ailes et ne s'élève pas aussi haut que la plupart des oiseaux de proie. Soir et matin, il vole contre terre, dans les basses-cours, le long des haies, à la lisière des bois, au bord des forêts, en quête de volailles, de perdrix, de jeunes lapins, de petits oiseaux, de serpents, de lézards et d'insectes.

Lorsque ce rapace est blessé, il reste étendu sur le ventre sans chercher à se défendre.

Bien que sa nourriture soit variée, ce sont les reptiles qui forment le fond de tous ses repas.

« Nous avons trouvé dans l'estomac d'un de ces oiseaux, est-il dit dans la *Revue de Zoologie*, une couleuvre à collier intacte; elle paraissait avoir été tuée par un coup de bec à la nuque. »

« Mon jeune Jean-le-blanc apprivoisé, écrivait à Lenz un de ses amis, fond comme la foudre sur les serpents, quelque gros et méchants qu'ils soient; d'une de ses serres, il les prend derrière la tête; de

l'autre, il les saisit au dos; dans ces occasions, il pousse de grands cris et bat des ailes; de son bec, il coupe les tendons et les ligaments qui s'attachent à la tête, et le serpent se trouve sans défense. Quelques instants après, il se met à le manger; il dévore d'abord la tête, et, à chaque bouchée, il donne un coup de bec dans la colonne vertébrale du reptile. En une matinée, il mangea trois gros serpents, dont l'un avait près de un mètre trente centimètres de longueur. Jamais il ne dépèce un serpent pour l'avalier morceau par morceau. Plus tard, il régurgite les écailles. Les serpents sont les proies qu'il préfère à toute autre. Je lui ai donné à la fois des serpents, des rats, des oiseaux, des grenouilles, toujours il a sauté d'abord sur les serpents. »

Un observateur a vu un Jean-le-blanc dont le corps était absolument entouré et serré par un serpent; mais l'oiseau tenait si solidement la tête du reptile, que celui-ci s'épuisait en vains efforts. Son adresse et son épais plumage sont les seules armes qui le protègent contre la dent des reptiles venimeux, car il n'est nullement, comme on l'a cru, réfractaire à leurs morsures.



XIV

LE MILAN

On a de tout temps, dit Buffon, comparé l'homme grossièrement impudent au milan, et la femme tristement bête à la buse. Quoique ces oiseaux se ressemblent par le naturel, par les dimensions du corps, par la forme du bec et par plusieurs autres traits de leur organisation, il est néanmoins facile de distinguer le milan, non-seulement des buses, mais de tous les oiseaux de proie, par un seul caractère bien apparent : sa queue est fourchue; les pennes médianes, étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paraître un intervalle qui s'aperçoit de loin, et a fait donner à ces oiseaux le surnom d'aigles à queue fourchue.

Le *milan royal* est un grand oiseau de haut vol, long de soixante-six centimètres, avec une envergure

de un mètre soixante centimètres. Les plumes de la tête, de la gorge et du haut du cou sont longues et étroites; la couleur dominante est une nuance grisâtre sur certaines parties, roussâtre sur les autres, marquée de taches brunes oblongues dans le sens des plumes; les cinq premières pennes des ailes sont noires, les autres sont brunâtres; celles de la queue sont rousses et leur extrémité est blanchâtre.

Le milan royal, lorsqu'il vole, étend ses longues ailes et se balance en l'air, où il demeure longtemps, pour ainsi dire immobile, sans que les ailes paraissent s'agiter; mais il dirige à son gré tous ses mouvements par ceux de sa queue. Toujours maître de son vol, il le précipite, le ralentit, s'élance ou demeure suspendu au même point suivant les circonstances; sa vue est extrêmement perçante.

Ce vigoureux rapace ne donne la chasse qu'aux mulots et aux jeunes oiseaux; à leur défaut, il se rabat sur les reptiles, les sauterelles même, le poisson mort que le flot rejette sur le rivage, et quelquefois sur les viandes corrompues. Il ne craint pas d'approcher des lieux habités; il enlève beaucoup de jeunes canards, d'oisons et de poulets; mais la seule colère d'une poule suffit pour le mettre en fuite.

On l'a nommé milan royal parce qu'il servait au plaisir des princes, qui lui faisaient donner la chasse et livrer combat par le faucon ou par l'épervier dressés; mais l'épithète de *royal* n'était que flétrissante pour le milan.

Paresseux, assez lourd, passablement lâche, cet oi-

seau était réputé *ignoble*, parce qu'il n'est susceptible d'aucune éducation, quoiqu'il paraisse doué de force, de légèreté, de toutes les armes, de toutes les facultés, en un mot, qui devraient lui donner le courage. Il refuse de combattre et fuit devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant et s'élevant pour se cacher dans les nues. Il se dérobe, jusqu'à ce que l'épervier, plus actif et surtout plus courageux, l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre, moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

« Les milans sont des animaux tout à fait lâches, écrivait à Buffon l'un de ses nombreux correspondants; je les ai vus poursuivre à deux un oiseau de proie pour lui dérober ce qu'il tenait, plutôt que de fondre sur lui, et encore ne purent-ils y réussir. Les corbeaux les insultent et les chassent. Ils sont aussi voraces, aussi gourmands que lâches : je les ai vus prendre, à la surface de l'eau, de petits poissons morts et à demi corrompus ; j'en ai vu emporter des couleuvres dans leurs serres, d'autres se poser sur des cadavres de chevaux et de bœufs ; j'en ai vu fondre sur des tripailles que des femmes lavaient le long d'un petit ruisseau, et les enlever presque à côté d'elles. Je m'avisai de présenter une fois un pigeonneau à un jeune milan que des enfants élevaient dans la maison que j'habitais, il l'avalait tout entier avec les plumes. »

Tous ces faits sont authentiques ; mais le milan ne serait sans doute pas plus lâche que les autres rapa-

ces, si la nature avait mis à sa disposition des serres puissantes.

Il faut en convenir, dit Mauduyt, la serre est la première arme des oiseaux de proie : c'est celle dont ils frappent, arrêtent, saisissent, retiennent et enlèvent leur proie ; c'est donc nécessairement la serre qui peut donner la mesure de leur courage, parce qu'elle est la mesure de leurs facultés. Le milan n'est lâche et pusillanime que parce qu'il est mal armé.

De quelle ressource peuvent être la force et la masse contre une arme très acérée et fort adroitement maniée ? — Elles sont plus nuisibles qu'utiles, parce qu'elles offrent plus de prise aux coups, plus de surface aux attaques et n'en mettent pas à l'abri.

En décrivant le milan nous pouvons le plaindre, mais sa conduite n'a rien de flétrissant : sa serre est courte, peu flexible, tandis que celle de l'épervier est longue, acérée, et se prête à tous les mouvements.

Le courage de l'homme est en raison directe de sa confiance dans les forces qu'il se connaît, ou dans les armes dont il dispose ; sa témérité est le résultat d'une vaine confiance dans des moyens qui lui feront défaut. L'animal que l'instinct seul conduit et dirige sous la main de la nature, est courageux s'il a lieu de l'être ; mais il ne saurait être téméraire, parce que la témérité est le produit d'un orgueil dont les animaux ne sont pas susceptibles.

» Malgré tous ses défauts, dit Brehm, le milan royal est un des oiseaux les plus utiles de nos contrées, par les chasses continuelles qu'il fait aux nuées

de campagnols qui dévastent nos champs ; chaque jour il en détruit des quantités considérables, soit pour sa propre nourriture, soit pour celle de ses petits. Lorsqu'on tient compte du nombre d'insectes et de rongeurs nuisibles qu'il dévore, on est porté à lui pardonner le rapt d'un gibier ou d'une jeune oie ; s'il était moins impudent, moins mendiant, s'il ne forçait les faucons à enlever plus qu'ils n'ont besoin pour eux-mêmes, nous lui donnerions une place d'honneur parmi les alliés de l'agriculture. »

Le milan royal s'apprivoise facilement.

« Pendant longtemps, raconte Berge, j'ai eu un milan que je tenais dans un grenier. Plus tard, il dut partager cette demeure avec deux chats à demi adultes. Chaque jour, on leur donnait du pain trempé dans du lait. Au commencement, l'oiseau ne parut porter nulle attention à ses compagnons ; mais bientôt il se mit à les chasser de leur mangeoire, et, au bout de peu de temps, il en arriva à ne plus toucher à la viande qu'on lui donnait, et à vider deux fois par jour une assiette remplie de pain et de lait. On dut enlever les chats pour les empêcher de mourir de faim. Tant qu'ils furent dans le grenier le milan ne mangea pas de viande, mais il ne souffrit pas que les chats y touchassent. »

Moins égoïste était le milan apprivoisé dont parle Lenz :

« Un de mes amis, dit-il, a eu longtemps un milan royal dont les ailes étaient paralysées ; on le laissait libre dans le jardin. Il y construisit un nid, pondit deux œufs et les couva avec assiduité... L'année d'a-

près, il recommença. On mit alors dans son nid trois œufs de poule qu'il couva. Lorsque les petits furent éclos, il les retenait à l'aide de son bec quand ils voulaient se sauver, les poussait sous lui, cherchait à les nourrir avec des morceaux de viande; mais ils périrent rapidement. »

Le milan construit à la cime des arbres une aire grossièrement façonnée; quelquefois il s'empare d'un ancien nid de corneille ou de faucon. Dans les pays de montagnes, il place son nid dans un buisson suspendu aux flancs d'un rocher. La femelle pond deux ou trois œufs oblongs, d'un blanc sale, portant à une des extrémités une couronne de petits points noirs; elle couve seule, et, pendant ce temps, le mâle la nourrit.

Tous deux prennent ensuite part à l'éducation des jeunes.



XV

LA BUSE

La *buse vulgaire* ou *buse variable*, très commune en France, est un oiseau de proie qui a jusqu'à soixante-dix centimètres de longueur, et de un mètre quarante à un mètre soixante centimètres d'envergure. Cette buse est difficile à décrire, et sa couleur est tellement changeante qu'elle a donné lieu à de nombreuses erreurs. Tous les sujets varient de nuances; ils vont du noir au blanc en présentant toutes les teintes intermédiaires. Des naturalistes qui ont collectionné des buses vulgaires, en ont réuni une cinquantaine parmi lesquelles on n'en trouvait pas deux de même couleur et de même volume. Les unes sont d'un brun noir uniforme, sauf la queue qui est rayée; d'autres ont le dos, la poitrine et les cuisses de couleur grise,

Tyrans de l'air.

10

avec le reste du corps gris brun clair, marqué de taches transversales; on en trouve dont le plumage d'un brun clair est marqué de flammèches longitudinales; il y en a d'un blanc jaunâtre, de couleur de rouille avec les ailes et la queue plus foncées, la poitrine tachetée, etc...

L'iris des yeux de la buse commune est d'un jaune pâle, presque blanchâtre; elle a, comme les autres oiseaux de proie, la vue perçante; elle est armée d'un bec noirâtre, pointu, un peu recourbé, et de griffes noires très robustes; les pieds sont jaunes, ainsi que la membrane qui couvre la base du bec.

Lorsque la buse est en colère, elle ouvre le bec et y tient pendant quelque temps sa langue avancée jusqu'à l'extrémité. Elle a l'ouïe très fine, est douée d'une grande patience et d'une tenacité opiniâtre.

Cet oiseau, dit Buffon, demeure toute l'année dans nos forêts; il paraît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Sédentaire et même paresseux, il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre.

La buse se fixe dans les forêts, surtout dans celles qui alternent avec des champs cultivés et des prairies. Elle construit son nid dans les branches les plus élevées d'un chêne ou d'un sapin, dans une fente de rocher garni de broussailles, quelquefois dans un épais buisson. Formé de petites branches à l'extérieur, ce nid est garni, en dedans, de laine ou d'autres petits matériaux légers et moelleux. La femelle pond deux ou trois œufs blanchâtres, maculés de quelques taches

jaunes ; elle élève ses petits avec sollicitude et les soigne plus longtemps que la plupart des autres oiseaux de proie, qui les chassent quelquefois avant qu'ils soient en état de se pourvoir. Le mâle de la buse nourrit et élève ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine, le plus commun dans nos campagnes, est un braconnier qui ne donne pas la chasse à sa proie en la poursuivant au vol ; il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre ; et, de là, se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée : Il prend les levrauts et les jeunes lapins, aussi bien que les perdrix et les cailles. Pendant l'été, il dévaste les nids de beaucoup d'oiseaux ; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpents, de sauterelles ; et, lorsque le gibier lui manque, il ne dédaigne pas, au besoin, les rats, les taupes, et les vers de terre. Lorsqu'il s'est emparé d'une grosse proie, il se retire à l'écart pour la dévorer.

Telle était l'opinion qu'on se faisait autrefois de la buse. Mieux étudié, mieux observé de nos jours, si ce rapace n'est pas classé dans la catégorie des oiseaux utiles, on sait cependant qu'il rend de véritables services qui compensent amplement les dégâts qu'il commet.

On a trouvé jusqu'à trente petits rongeurs dans l'estomac d'une buse ; un seul de ces oiseaux de proie en consomme dix mille par année.

« Le grand reproche qu'on lui fait, dit un naturaliste, c'est de manger des perdreaux ou des levrauts : certes, le fait n'est pas niable ; mais elle n'attaque pas

un lièvre de moyenne taille ; elle ne chasse que le jour, à un moment où les lièvres sont au gîte, et elle est incapable de capturer une perdrix ou un autre oiseau bien portant. Si elle enlève au faucon sa proie, ce n'est que très exceptionnellement, et, dans tous les cas, l'animal capturé, quel qu'il soit, est un gibier perdu. En somme, le mal qu'elle peut causer est plus qu'insignifiant ; nous n'avons pas à nous en occuper, et nous ne devons avoir égard qu'aux services qu'elle nous rend chaque jour. J'ai dit, en faisant l'histoire des mulots et des campagnols, combien nous étions sans défense devant ces petits rongeurs, combien nous étions incapables de nous protéger seuls contre eux ; quelles sommes il faudrait dépenser pour faire même moins qu'une buse à elle toute seule. Chacun comprendra qu'au lieu de chasser à outrance un si puissant auxiliaire, nous lui devons, au contraire, toute notre protection. »

La buse s'apprivoise avec la plus grande facilité et devient très familière, malgré l'air de stupidité qu'elle conserve toujours. L'abbé Fontaine de Saint-Pierre, de Belesme, a communiqué à Buffon l'histoire d'une buse qu'il a apprivoisée.

« On m'apporta, dit-il, une buse prise au piège : elle était d'abord extrêmement farouche et même cruelle ; j'entrepris de l'apprivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant à venir prendre sa nourriture dans ma main ; je parvins, par ce moyen, à la rendre très familière, et, après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je com-

mençai à lui laisser un peu de liberté, avec la précaution de lui lier ensemble les deux fouets de l'aile ; dans cet état, elle se promenait dans mon jardin, et revenait quand je l'appelais pour prendre sa nourriture. Au bout de quelque temps, lorsque je me fus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au-dessus de la serre, ainsi qu'une plaque de cuivre sur laquelle mon nom était gravé. Après cette précaution, je lui donnai toute liberté, et elle ne fut pas longtemps sans en abuser, car elle prit son essor et son vol jusque dans la forêt de Belesme. Je la crus perdue ; mais quatre heures après, je la vis fondre dans ma salle, qui était ouverte, poursuivie par cinq autres buses qui lui avaient donné la chasse, et qui l'avaient contrainte à venir chercher son asile. Depuis ce temps, elle m'a toujours gardé fidélité, venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre ; elle devint si familière avec moi, qu'elle paraissait avoir un singulier plaisir dans ma compagnie ; elle assistait à tous mes dîners sans y manquer, se mettant sur un coin de la table, et me caressait souvent avec sa tête et son bec en jetant un petit cri aigu, qu'elle savait pourtant quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avais seul ce privilège ; un jour, je me promenais à cheval, elle me suivit à plus de deux lieues, en planant. Elle n'aimait ni les chiens, ni les chats ; elle ne les redoutait aucunement ; elle a eu souvent, vis-à-vis de ceux-ci, de rudes combats à soutenir ; elle en sortait toujours victorieuse ; j'avais quatre chats très forts que je faisais assembler dans mon jardin en présence

de ma buse, je leur jetais un morceau de chair crue ; le chat qui était le plus prompt s'en saisissait, les autres couraient après, mais l'oiseau fondait sur le chat qui avait le morceau, et avec son bec, elle lui pinçait les oreilles, et, avec ses serres, lui pétrissait les reins d'une telle force, que le chat était obligé de lâcher sa proie ; souvent un autre chat s'en emparait au même instant, mais il éprouvait aussitôt le même sort, jusqu'à ce qu'enfin la buse, qui avait toujours l'avantage, s'en saisissait pour ne pas la céder ; car elle savait si bien se défendre, que, quand elle se voyait assaillie par les quatre chats à la fois, elle prenait son vol avec sa proie dans les serres, et annonçait par son cri le gain de la victoire ; enfin les chats, dégoûtés d'être dupés, ont refusé de se prêter au combat.

» Cette buse avait une aversion singulière ; elle n'avait jamais voulu souffrir de bonnets rouges sur la tête d'aucun paysan ; elle avait l'art de les enlever si adroitement, qu'ils se trouvaient tête nue sans savoir qui leur avait enlevé le bonnet ; elle enlevait aussi les perruques sans faire aucun mal, et portait ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé d'un parc voisin, qui était le dépôt ordinaire de tous ses larcins. Elle ne souffrait aucun autre oiseau de proie dans le canton ; elle les attaquait avec beaucoup de hardiesse, et les mettait en fuite ; elle ne faisait aucun mal dans ma basse-cour ; les volailles qui, dans le commencement, la redoutaient, s'accoutumèrent insensiblement à elle : les poulets et les petits canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte ; elle se baignait

au milieu de ces derniers ; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avait pas cette même modération chez les voisins. Je fus obligé de faire publier que je payerais les dommages qu'elle pourrait leur causer ; cependant, elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quinze coups de fusil sans avoir aucune fracture ; mais un jour il arriva que, planant dès le grand matin au bord de la forêt, elle osa attaquer un renard. Le garde du canton, la voyant sur les épaules du renard, leur tira deux coups de fusil ; le renard fut tué, et ma buse eut le gros os de l'aile cassé ; malgré cette fracture, elle parvint à se soustraire aux yeux du garde, et fut perdue pendant sept jours. Cet homme, s'étant aperçu par le bruit du grelot que c'était mon oiseau, vint le lendemain m'en avertir. J'envoyai faire des recherches sur les lieux, mais elles furent inutiles, et ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il reparut. J'avais coutume d'appeler ma buse tous les soirs par un coup de sifflet, auquel elle ne répondit pas pendant six jours ; mais, le septième, j'entendis dans le lointain un petit cri que je crus être le sien. Je donnai alors un second coup de sifflet, et j'entendis le même cri ; j'allai du côté où je trouvai enfin ma pauvre buse qui avait l'aile cassée, et qui avait fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asile, dont elle n'était pour lors éloignée que de cent-vingt pas ; quoiqu'elle fut extrêmement exténuée, elle me fit cependant beaucoup de caresses. Elle fut près de six semaines à se refaire et à se guérir de ses blessures, après quoi, elle recommença à voler comme auparavant et à suivre ses anciennes

allures pendant environ un an, puis elle disparut pour toujours. Je fus bien persuadé qu'elle fut tuée par méprise, car elle ne m'aurait pas volontairement abandonné. »

Malgré son apparence de stupidité, l'histoire de la buse de l'abbé de Belesme prouve que cet oiseau est



La Buse.

mieux doté que la plupart des rapaces dont rien ne peut adoucir le naturel féroce.

Ainsi que nous l'avons raconté à propos du milan, on est parvenu à faire couver des œufs de poule à une buse domestiquée.

Un naturaliste, qui s'était établi dans le voisinage de la forêt de Fontainebleau, a raconté une curieuse histoire de buse.

Il avait découvert, au bord d'un étang, un nid de buse caché au plus épais des branches d'un chêne, et il se plaisait, chaque soir, à suivre les évolutions du couple chassant les couleuvres, les mulots et d'autres petits animaux.

Au moment où la femelle commença à couvrir, il vint au naturaliste la singulière idée de substituer aux quatre œufs de la buse, quatre œufs d'oies qu'il plaça dans le nid pendant que les oiseaux de proie en étaient éloignés. Puis il mit sous une oie qui couvait les quatre œufs de la buse. A l'aide d'un télescope, placé dans un endroit élevé, il pouvait de chez lui, suivre tous les mouvements des buses. Les oiseaux qui parurent s'apercevoir qu'on avait touché à leur nid, tournoyèrent d'abord avec inquiétude autour du chêne ; enfin, la femelle pénétra dans le nid, tourna et retourna les œufs avec son bec ; et, apparemment satisfaite de son examen, se coucha sur la couvée. Pendant ce temps, tout se passait au mieux dans la basse-cour, et l'oie ne parut pas soupçonner la substitution dont elle avait été victime.

Un beau matin, les oisillons du nid sortirent des œufs : La mère buse, très affairée, s'abattit sur l'étang, prit dans ses serres quelques têtards de grenouilles et les apporta à ses nourrissons qui les engloutirent en un instant. Il se trouvait, en effet, que le voisinage de l'étang mettait à la disposition de la buse une nourriture appropriée par hasard à la nature de ses petits. Tout alla pour le mieux pendant trois ou quatre jours ; mais bientôt les oisillons manifestèrent une agitation

extraordinaire qui remplissait d'inquiétude la pauvre mère ; ils se penchaient au bord du nid, agitaient leurs rudiments d'ailes, tendaient le cou vers l'étang en poussant des cris mélancoliques. Enfin, n'y tenant plus, le plus fort s'élança, tomba étourdi dans les herbes, se remit au bout de quelques instants, courut à l'étang, et se mit à nager et à barboter avec un bonheur sans pareil. La buse s'était élancée ; elle voulut arrêter l'imprudent qui naviguait avec vitesse sans se préoccuper des cris d'alarme de sa mère nourrice ; elle essaya de le saisir avec ses serres pour l'enlever et le reporter au nid, mais l'oison plongea, laissant la buse consternée. Désespérant de vaincre l'obstination du fugitif, elle vola vers le nid où elle trouva les trois autres petits, qui, perchés sur l'abîme et excités par les cris de leur frère, ne tardèrent pas à s'élaner et à le rejoindre dans l'étang. Alors, folle de douleur, elle se rua à la poursuite des ingrats, battit l'eau de ses grandes ailes, s'épuisa en efforts désespérés et finit par s'empêtrer dans les herbes et dans la vase où elle expira.

Pendant ce temps, l'oie de la basse-cour voulait absolument conduire à l'eau les petites buses qu'elle avait fait éclore ; elle s'épuisait en vains efforts, les enlevait avec son bec, les frappait de son aile sans pouvoir les déterminer à la suivre. Enfin, convaincue, sans doute, que les petits n'étaient pas de son espèce, elle les frappa, les écrasa sous ses pattes, les transporta dans la mare où elle finit par les manger.

Nous avons vu que la buse vulgaire se nourrit prin-

cipalement de petits rongeurs et de reptiles. Lenz a fait de curieuses observations sur les combats livrés à des serpents par des buses captives.

Après avoir raconté comment de jeunes buses qui n'avaient encore atteint que les deux tiers de leur croissance luttèrent sans hésiter avec de grandes couleuvres dont elles triomphaient facilement, il dit que se méfiant sans doute de leurs forces, elles reculaient instinctivement devant les serpents venimeux. Ce ne fut que plus tard qu'elles consentirent à combattre contre des vipères, qu'elles savaient, du reste, parfaitement discerner du premier coup d'œil ; deux de ces dangereux reptiles tombèrent sous leurs coups après une lutte acharnée et disparurent rapidement dans l'estomac des oiseaux de proie, tout fiers de leur victoire.

« Le 2 août, continue le naturaliste, mes buses avaient à peu près atteint l'âge adulte. La plus petite était sur l'établi, la plus grande à terre. Je mis devant celle-ci une grande vipère qui siffla et chercha à mordre. La buse restait tranquille, les plumes hérissées, attendant le moment favorable pour attaquer. Ayant jeté une grenouille derrière la vipère, la buse prit aussitôt son élan, saisit le reptile par le milieu du corps, et se disposait à l'emporter dans un coin, lorsque la seconde buse vint prendre le reptile par la queue. Les deux oiseaux se disputèrent cette proie, chacun la tenant avec une patte et de l'autre frappant son compagnon. Je me hâtai de les séparer, et laissai la vipère à celui qui l'avait saisie le premier. Il la tenait entre ses

serres, criant et battant des ailes ; la vipère sifflait, donnait des coups de dents, tantôt dans l'air, tantôt sur les plumes ou sur la cuirasse écailleuse des pattes, la tête étant en dehors de ses atteintes. La buse lâcha le reptile, mais pour le ressaisir aussitôt au milieu du corps, et d'un coup de bec lui broya la tête. Elle attendit que ses mouvements eussent complètement cessé ; puis elle mangea la tête, le cou et enfin le reste du corps. Ce lui fut un bon morceau, car la vipère avait plus de deux pieds de long et renfermait plusieurs œufs. Non-seulement la buse ne laissa rien, mais elle avala encore la grenouille immédiatement après.

» Pendant ce temps, je mis une nouvelle vipère en présence de la seconde buse, qui, sans hésiter, fondit sur elle, la saisit en criant, en battant des ailes, et attendit un moment favorable pour lui broyer la tête. La vipère se dégagea ; mais la buse la prit de nouveau par la queue. La vipère, s'étant redressée, aurait pu facilement mordre son ennemie, si elle n'avait pas été trop maladroite. La buse la lâcha, mais pour lui prendre la tête avec une de ses serres. Au moment où le reptile faisait effort pour la dégager, un vigoureux coup de bec la lui broya. L'oiseau fit ensuite son repas, en commençant, comme toujours, par avaler la tête. »

XVI

LA BONDRÉE APIVORE

La *bondrée apivore* a tant de points de ressemblance avec la buse, qu'il est facile de confondre ces deux oiseaux de proie. A peu près de la grosseur de la buse, la bondrée a de soixante-trois à soixante-six centimètres de longueur, et de un mètre quarante-cinq à un mètre cinquante centimètres d'envergure. Son plumage, comme celui de la buse, est très variable. Souvent elle est uniformément brune, sauf trois grandes bandes et plusieurs petites raies qui ornent la queue ; la tête est d'un gris cendré qui tourne au bleuâtre. Quelquefois, le dos est brun, le ventre bleuâtre tacheté de blanc, ou blanc tacheté de brun. Un signe caractéristique auquel on peut toujours reconnaître la bondrée, c'est le bouquet de petites plumes fines qui se trouve

dans l'espace compris entre la base du bec et l'œil, et qui n'existe pas chez la buse.

Cet oiseau de proie établit son nid sur les branches basses de quelque gros chêne et ne se donne guère de peine pour le cacher ; il le compose de quelques morceaux de bois, recouverts de racines, de feuilles desséchées ou de mousse. La femelle pond deux ou trois œufs d'un blanc jaune ou d'un brun rouge, à marbrures plus ou moins claires ; souvent une moitié de l'œuf est d'une teinte différente de l'autre. Quelquefois la bondrée place ses œufs dans un vieux nid de corneille ou de pie.

Les parents nourrissent leurs petits avec des insectes, mouches, papillons, chenilles qu'ils ont à moitié digérés ; ils leur distribuent particulièrement des chrysalides de guêpes. Bientôt ils leur apportent des animaux entiers, des nids de guêpes remplis de larves, des grenouilles, des petits oiseaux.

Belon appelle la bondrée le *goiran*. « Le goiran, dit-il, se tient quoy sur quelque arbre en espionnant sa pasture, et ainsi volant d'arbre en arbre, ou de pré en pré, se repaist de vermine. Il mange des rats, souris, grenouilles, lézards, escharbotz, scolopendres, chenilles, et quelquefois des limatz et serpents. »

Cet oiseau est sot, craintif, et débonnaire ; tout en lui indique la plus grande paresse. Ainsi que le dit Belon, au lieu de chasser comme les autres oiseaux de proie, il se place sur un arbre, au milieu de la plaine, pour « espier sa pasture. » Il reste perché des heures entières sur une borne, sur une haie, sur un buisson

d'où il guette sa proie; il marche bien; et, souvent, chasse les insectes à la course. Le nom de bondrée apivore qu'on a donné à cet oiseau est parfaitement justifié; son régime, en effet, diffère de celui de tous les autres rapaces d'Europe.

Il détruit, non pas les abeilles, mais les guêpes ou plutôt les chrysalides de ces insectes; il ne mange, en effet, que celles qui sont incomplètement développées et dont il n'a pas à redouter l'aiguillon.

« Par une matinée de juillet, raconte Behrends, un paysan remarqua une bondrée en train de déterrer un nid de guêpes. Bien que l'homme l'eût effrayée plusieurs fois, elle n'en continua pas moins son travail. Vers midi, je tuai l'oiseau avant qu'il fût arrivé à achever son entreprise. Dans son estomac, je ne trouvai que des débris de coléoptères et pas une seule guêpe; cependant, pendant six heures, ces insectes avaient volé autour de lui: il s'était borné à les écarter en secouant la tête. Cette observation éveilla mon attention; peu après, je me procurai une bondrée adulte qui avait été légèrement blessée. Lorsque je lui donnais une guêpe, elle ne la mangeait pas et s'écartait; c'est à peine si elle lui donnait un coup de bec, mais sans l'avalier. Chaque fois, le résultat a été le même: jamais je n'ai pu l'amener à manger une guêpe. »

Ainsi la bondrée borne son action à déterrer les nids; et elle détruit ainsi, du même coup, toute une légion de ces malfaisants insectes dont elle n'a pas à craindre les piqures.

« Nous avons presque toujours trouvé dans l'esto-

mac des bondrées, au mois de septembre, est-il dit dans la *Revue de Zoologie*, deux à trois décilitres de guêpes, sans mélange, dans ce cas particulier, d'autre nourriture; ce qui prouve que ces insectes forment leur aliment de prédilection. Elles n'ont pas même le défaut d'attaquer les abeilles; car, dans les litres de guêpes qui nous sont passés sous les yeux, nous n'avons jamais découvert une abeille. Si les communes viticoles de France avaient respecté et protégé la bondrée comme les musulmans le font pour les oiseaux qui leur rendent service; si les gardes-forestiers ne lui avaient pas fait, par ignorance, une guerre d'extermination, elle n'aurait pas cessé de nicher en France, et elle défendrait très efficacement les raisins contre les dévastations des guêpes. »

La bondrée suit souvent l'autour pour se nourrir des restes de ses repas; dans certaines contrées, elle mange, pendant l'été, des myrtilles, des framboises et d'autres baies.

Elle est antipathique à tous les petits oiseaux et aux corneilles; mais elle ne les redoute guère; elle n'accélère même pas son vol quand ils la poursuivent.

En captivité, la bondrée est, paraît-il, un oiseau fort intéressant.

« Je capturai, dit Behrends, une jeune bondrée mâle, qui venait d'abandonner le nid; au bout de quelques semaines, elle témoigna aux personnes qu'elle connaissait et à mes chiens, la plus grande confiance, le plus grand attachement même, mais, en présence de tout chien étranger, elle se mettait sur la défensive,

les plumes hérissées, et marchait même sur lui. Elle avait une affection toute particulière pour un petit chien. Celui-ci se couchait-il, l'oiseau se mettait entre ses pattes, jouait avec lui, lui peignait le pelage avec son bec. Ce n'était que quand il s'agissait de manger quelle se comportait autrement ; elle chassait les chiens qui ne lui opposaient aucune résistance, et gardait longtemps sa pitance avant d'y toucher.

» Elle courait dans la maison et en sortait librement ; trouvait-elle une porte fermée, elle criait jusqu'à ce qu'on la lui ouvrit. En été, elle allait chaque jour dans un jardin public, tout près de ma demeure, où elle était bien accueillie, et recevait toujours quelque chose à manger. En automne, elle criait des demi-journées entières, chassant dans les champs dépouillés de leurs moissons. Elle connaissait son nom, mais n'arrivait à ce nom que quand la faim la pressait, et n'obéissait qu'autant que cela lui convenait. Quand elle était de bonne humeur, elle sautait sur les genoux des dames, ouvrait une aile pour qu'on la grattât, et l'expression de son regard indiquait son contentement ; d'autres fois, elle se penchait sur leur épaule, leur passait le bec dans les cheveux, en faisant entendre une sorte de pépiement. Quelqu'un lui faisait-il du mal, elle s'en souvenait et l'évitait pendant longtemps. Lorsqu'elle avait faim, elle courait après la servante, dans toute la maison, criait et la tirait par ses habits. Celle-ci voulait-elle l'éloigner, elle poussait des cris affreux et se mettait sur la défensive. Elle aimait surtout le pain blanc et le lait ; elle mangeait cependant aussi de

la viande, des farineux, des pommes de terre, et de temps à autre un petit oiseau. Elle était indifférente pour les nids de guêpes, et éloignait, en secouant la tête, ceux de ces insectes qui volaient trop près d'elle. Lui en présentait-on une, elle la tuait, mais ne la mangeait pas.

» Je ne veux pas en conclure, cependant, que les bondrées apivores ne mangent jamais de guêpes, car on sait que les oiseaux élevés en captivité perdent leur naturel : l'individu dont je parle en était lui-même un exemple, il ne touchait pas aux mets favoris de ses semblables, aux larves de guêpes.

» Ma bondrée était très sensible au froid. En hiver, elle se cachait sous le poêle, et s'y tenait très tranquille, pour ne pas trahir sa présence, car on ne lui permettait pas de rester dans la chambre. En somme, elle ressemblait plus, par sa manière d'être, à une corneille qu'à un rapace. Ses mouvements étaient cependant plus mesurés ; elle marchait et ne sautillait pas ; toutefois elle sautait quand on la poursuivait. Elle mourut au bout de trois ans. »



XVII

LES BUSARDS

Les busards se distinguent des buses par leurs proportions plus petites et plus sveltes, par leurs ailes plus longues, par la collerette de plume qui entoure leur cou et leur donne certain rapport de physionomie avec les chouettes. Ils sont pleins d'ardeur et de courage. Autant les buses paraissent lourdes et stupides, autant les busards ont de légèreté et de grâce. Quand ils chassent autour des buissons ou dans la plaine, leur vol a l'élégance de celui de l'hirondelle ou de la mouette ; ils paraissent prendre plaisir à se balancer en imprimant à leurs ailes un mouvement de bascule presque continu.

La variabilité du plumage de ces oiseaux avait fait croire à un grand nombre d'espèces européennes ;

on sait aujourd'hui que beaucoup d'individus se distinguant les uns des autres, peuvent cependant être rapportés aux trois principales espèces : Le busard des marais ou harpaye, le busard Saint-Martin et le busard Montagu.

Le *busard des marais* ou *harpaye* fréquente les lieux humides, les buissons, les bruyères des terrains marécageux, les joncs et les roseaux des étangs, le voisinage de quelques rivières. Il est la terreur des foulques, des poules d'eau, des plongeurs, des canards et autres oiseaux aquatiques ; à défaut de gibier, il mange des reptiles, des crapauds, des grenouilles, des insectes, des musaraignes et des rats d'eau.

Le nid du harpaye, grossièrement construit de roseaux ou de chaume, est placé, le plus souvent, dans les joncs des marais ou sur une petite éminence voisine de l'eau. La femelle pond de trois à cinq œufs d'un blanc verdâtre ; et, pendant qu'elle se dévoue aux soins de la couvée, le mâle cherche à la distraire par les exercices de vol auxquels il se livre.

« Il s'élève dans les airs, dit un naturaliste, à une hauteur extraordinaire ; il pousse des cris plaintifs, plus ou moins agréables, se laisse tomber en se balançant, remonte pour se laisser tomber de nouveau, et cela, pendant des heures entières. »

Quoique le busard soit plus petit que la buse, il lui faut beaucoup plus de nourriture, vraisemblablement parce qu'il est plus vif, plus ardent, qu'il se donne beaucoup plus de mouvement.

Lorsque les petits sont éclos, les deux parents leur

apportent en abondance une nourriture convenable ; ils leur témoignent la plus grande affection, et savent, en cas de danger, les défendre avec courage.

Le harpaye des marais a environ cinquante-huit centimètres de longueur, et un mètre trente à un mètre trente-huit centimètres d'envergure.

Le mâle adulte a un plumage fort bigarré ; les plumes de son corps sont de couleur de rouille ; celles du dessus de la tête sont brunes bordées de jaunâtre ; les joues et la gorge sont d'un jaune pâle avec des traits foncés. La partie antérieure du cou et le haut de la poitrine sont jaunes avec des taches brunes longitudinales. Quand les ailes sont pliées elles s'étendent presque jusqu'au bout de la queue. Les pieds sont jaunes et les ongles sont noirs ; le doigt extérieur tient au doigt du milieu par une membrane.

Le *busard Saint-Martin* tire son nom de l'époque à laquelle il a été observé à son passage en France. La teinte générale de son plumage est d'un bleu gris. Plus petit que l'espèce précédente, il porte une élégante collerette de plumes fines, passées les unes contre les autres et de couleur d'un gris-bleu pâle.

On trouve le nid de ce busard dans les joncs, dans les bois marécageux. La femelle pond quatre ou cinq œufs qui ressemblent à ceux du harpaye, mais qui sont un peu plus petits.

« Ce busard et le busard des marais, dit un observateur, sont classés dans la catégorie des oiseaux que les chasseurs considèrent comme des concurrents dangereux. Quoiqu'il soit incontestable que les busards

capturent assez souvent le *gibier-plume* ou même le *gibier-poil*, selon l'expression des Nemrods modernes, il est tout à fait incontestable qu'ils purgent les propriétés d'une grande quantité de reptiles, de lézards, de petits rongeurs, de belettes, etc., et que, dès lors, dans le procès qu'on leur intente, on devrait inscrire à leur dossier ces considérants très favorables à leur acquittement. »

C'est à un savant naturaliste anglais qui le premier le distingua du busard Saint-Martin, que le *busard Montagu* doit son nom. Le busard Montagu se distingue de son congénère par sa forme plus svelte et plus légère, par ses ailes qui ne couvrent que les deux tiers de la queue, par plusieurs barres noirâtres qu'il porte sur les couvertures inférieures des ailes.

« Le Montagu, dit M. Barbier-Montaut, arrive dans le département de la Vienne vers la mi-avril, à l'époque où le busard Saint-Martin nous quitte ; il s'établit de suite dans les landes d'une grande étendue. Contrairement à beaucoup d'autres oiseaux de proie, le Montagu aime à vivre en société, et ils se réunissent souvent en grand nombre. C'est au milieu des coupes de bois, sur les tas de fagots qu'ils aiment à se poser pour épier leur proie ; rarement ils perchent sur les grosses branches des arbres. Ils chassent de préférence en tout temps les insectes, mais surtout dans les mois d'août et de septembre. Ils se nourrissent de sauterelles ; du moins ceux que j'ai ouverts à ces époques (peut-être une cinquantaine) n'avaient dans l'estomac que des sauterelles, et toujours en grande quantité.

On peut juger par là de ce qu'ils détruisent. Bientôt après leur arrivée, ils s'apparient et placent à terre leur nid, très grossièrement construit en bûchettes; plusieurs nichées s'établissent dans le même bois; le mâle et la femelle ne se quittent guère alors, et reviennent souvent dans la journée au lieu qu'ils ont choisi. Munis de moyens puissants de vol, l'air semble être leur élément; ils planent presque continuellement, et à peine aperçoit-on un léger mouvement dans leurs longues ailes; comme les oiseaux nocturnes, ils ne font aucun bruit en volant. Par une belle matinée de printemps, le mâle et la femelle aiment à faire mille évolutions; on les voit s'élever en tournoyant à des hauteurs prodigieuses, en faisant entendre un léger cri, pour redescendre bientôt après au même lieu en faisant de nombreuses culbutes. A certaines heures du jour, ils quittent l'intérieur du bois pour faire des excursions dans la campagne; leur vol est bas et longtemps soutenu. Si cet oiseau aperçoit quelque objet qui le frappe, il revient plusieurs fois pour l'examiner et même le toucher.

» Caché un jour dans un endroit fréquenté par ces oiseaux, je plaçai près de moi une effraie empaillée; aussitôt qu'un Montagu l'apercevait, il venait voltiger autour, et, de la sorte, en très peu de temps, j'en tuai une vingtaine. A la mi-août, les couvées sont terminées; alors toutes les nichées se réunissent pour passer la nuit ensemble, et ce sont les marais que ces oiseaux choisissent pour retraite. Lorsque le soleil commence à descendre vers l'horizon, on voit arriver

de tous les côtés un grand nombre de Montagus; ils se posent sur une motte, sur le haut d'un sillon, et attendent le crépuscule; ils se lèvent alors et se dirigent droit au marais, choisissant toujours, pour passer la nuit, les endroits où l'herbe est plus basse. Je me suis quelquefois placé à l'endroit même où ils se couchent; je les voyais voltiger autour de moi par centaines, je pourrais dire par milliers, tant le nombre en était grand; ils sont peu défiants dans ce moment, les coups de fusils les épouvantent à peine, et toujours j'en tuais un bon nombre. Ils quittent leur retraite au grand jour, et cherchent près de là les endroits abrités où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil pour sécher leur plumage. Près du marais, existe un superbe tumulus entouré de dolmens qui, tous les matins, en août et septembre, sont couverts, du côté du levant, d'une troupe de Montagus. Cette espèce présente une variété noire qui n'est pas rare et se reproduit tous les ans dans notre localité. »

Les busards saisissent habilement les taupes au moment où elles soulèvent la terre; ils sont d'une voracité extrême; et, en captivité, on les a vus se dévorer entre eux.

Un naturaliste qui conservait plusieurs de ces rapaces enfermés dans la même volière, les vit se précipiter les uns sur les autres, se déchirer, se dévorer. Il ne restait plus qu'une femelle qui, dans la lutte, avait reçu des blessures si graves qu'elle ne tarda pas à mourir.

XVIII

LE GRAND-DUC

Les *ducs* ou *hiboux* sont des oiseaux nocturnes qui se distinguent des chouettes par des aigrettes ou faisceaux de plumes plus ou moins allongées, et placées au-dessus des yeux. Les hiboux et les chouettes, répandus dans toutes les parties du monde, ont partout été considérés par le peuple comme des oiseaux de mauvais augure. En Angleterre, on organisait contre ces malheureux oiseaux de nuit des chasses, ou plutôt de véritables tueries, à certaines époques de l'année.

Pour les individus superstitieux, l'apparition soudaine d'un hibou est un présage sinistre. Ces spectres ailés sont les sombres messagers de la mort.

Dans l'extrême Orient, ce sont les *oiseaux de la*

lune : Cet astre, en effet, s'empresse d'apparaître lorsqu'ils l'y obligent par des appels réitérés. Chez les Indiens de l'Amérique du sud, le hibou connaît et peut faire découvrir les trésors cachés; il peut enrichir son maître, guérir les maladies et rendre une foule d'autres services. Là, au moins, si on le redoute, on se croit intéressé à le protéger.

Les habitudes fantastiques de ces oiseaux sont, il faut en convenir, bien propres à inspirer l'effroi chez les personnes pusillanimes et superstitieuses. Aussi, que de sombres légendes ont eu pour origine les ébats tout naturels des rapaces nocturnes!... Les voyez-vous, ces fantômes silencieux, se glisser par les fenêtres des églises et se désaltérer avec l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel.

Leurs cris sont les sinistres aboiements de la meute diabolique produite par le chasseur infernal à la poursuite d'un gibier qui se dérobe toujours. Entendez-vous ce lugubre concert?... Dans la chaumière, le fusil s'arrête entre les doigts glacés de la fileuse; le vieillard, au coin de l'âtre, se signe dévotement. Dans la basse-cour de la ferme, les chiens aboient avec furie; et, dans la forêt voisine, le hurlement des loups retentit comme une plainte lamentable. Malheur à l'homme, malheur au voyageur qui, pendant cette nuit terrible, est surpris par la chasse aérienne!...

Aujourd'hui, heureusement, on commence à faire justice de tous ces préjugés d'un autre âge. On sait que les rapaces nocturnes, chouettes et hiboux, doués d'un formidable appétit, sont destinés à arrêter le trop ra-

pide développement, la multiplication trop grande des mammifères rongeurs, rats, souris, mulots, qui ne sortent de leur retraite qu'après le coucher du soleil.

Si nous en exceptons quelques grandes espèces qui s'attaquent au gibier, qui dévorent les perdrix et les lièvres, les oiseaux de nuit sont de précieux auxiliaires du cultivateur, des travailleurs infatigables qui purgent nos moissons, nos champs, nos greniers et nos granges d'une prodigieuse multitude d'ennemis, vrai fléau de l'agriculture.

Le *Grand-duc* est le plus grand et le plus fort de tous les oiseaux nocturnes ; il a, environ, soixante-six centimètres de long et un mètre soixante centimètres d'envergure. C'est, en quelque sorte, l'aigle ou le faucon de la nuit, le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour, et ne volent que quand elle s'éteint.

Son cri lugubre *bou-hou, bou-hou!*... semble exprimer la souffrance et la plainte, aussi l'a-t-on appelé *chat-huant plaintif*. Cette voix se fait entendre dans le silence des nuits quand les autres oiseaux dorment ou se taisent. Il les éveille, les inquiète, les poursuit, les enlève pour les déchirer et les emporter dans sa retraite.

Assez rare en France, on trouve cependant le grand-duc dans beaucoup de localités de l'est et du midi, surtout dans le voisinage des montagnes et des forêts de sapins. Là, il lutte avec énergie et quelquefois même avec succès contre les aigles. Sa force et son courage

ne le cèdent guère à la puissance de l'aigle fauve ; il résiste à ses assauts, et quelquefois le dénoûment est funeste aux deux combattants.

Des voyageurs dignes de foi ont été témoins d'un de ces combats qui se livra sur un roc boisé qui borde la route principale de Moutiers, en Savoie. Ils ont vu ces deux rapaces, après s'être vivement meurtris à coups de serres, de bec et d'ailes, s'élançer brusquement l'un sur l'autre, s'enfoncer leurs serres si profondément dans les chairs, qu'ils ne purent les en retirer, et périrent sur place, épuisés de fatigues et de blessures. Les dépouilles de ces deux oiseaux furent, quelques jours après, envoyées à Paris, par deux des spectateurs du combat.

Le grand-duc descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres. Bien qu'il n'aime guère l'homme, il n'évite pas absolument son voisinage ; on en a trouvé un couple auprès du mur d'enceinte d'une ville d'Espagne ; on en a pris qui nichaient sur le toit d'une fabrique bâtie au milieu d'une forêt. Il reste caché tant que le soleil est sur l'horizon, et il lui est facile de dissimuler sa présence, car sa couleur s'harmonise parfaitement avec les teintes des rochers et des troncs d'arbres. Il se tient dans le creux de quelque rocher, plus rarement sur un arbre, les plumes serrées contre le corps, les aigrettes rabattues en arrière, les yeux à peine entr'ouverts ; il paraît plongé dans une sorte de sommeil, mais le moindre bruit suffit pour l'éveiller. Alors il relève les plumes des oreilles, tourne la tête de tous côtés, se penche

vers l'endroit suspect qu'il surveille en clignotant. Si le danger paraît pressant, il n'hésite pas à fuir pour se procurer une autre cachette. Au coucher du soleil, il semble s'éveiller, on le voit trépigner, lisser ses plumes, faire ses préparatifs, puis s'envoler silencieusement vers un poste d'observation.

Ce rapace chasse les lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris; il les surprend avec ruse ou les attaque avec courage; suivant les contrées, il dévore des oies et des canards; il n'épargne ni les buses, ni les corbeaux, ni les corneilles, ni les chouettes. Nous avons vu qu'il combat contre l'aigle; on sait qu'il poursuit le renard et parvient quelquefois à en triompher.

Le grand-duc s'établit soit dans quelque nid abandonné de buse ou de corbeau, soit dans une crevasse de rocher, dans un terrier, sur un arbre ou sur le sol nu. Quand il construit lui-même la demeure de sa famille, elle est grossièrement composée de quelques branches et tapissée intérieurement de feuilles et d'herbes sèches.

La ponte est de deux ou trois œufs arrondis, blancs, à coquille rugueuse, un peu plus gros que des œufs de poule. Pendant que la femelle couve avec ardeur, le mâle lui apporte de la nourriture. Plus tard, ils chassent l'un et l'autre et pourvoient abondamment aux besoins de la jeune famille, qui a toujours à sa disposition plus d'aliments qu'elle ne peut en consommer.

Aldrovande prétendait qu'une personne demeurant

dans le voisinage d'un nid de grands-ducs pourrait se procurer de bons morceaux, tels que lièvres, lapins, perdrix, en partageant loyalement avec la nichée.

Nodzicki raconte qu'une famille de paysans venait, chaque jour, faire sa provision de viande, autour d'un nid de grand-duc établi dans des roseaux, au milieu d'un marais. Çà et là étaient épars des restes de lièvres, de canards, de poules d'eau, et le paysan assure y avoir journellement enlevé, pendant plusieurs semaines, de quoi nourrir largement sa famille.

« Un forestier de la Poméranie, écrit un observateur, avait depuis longtemps un grand-duc dans sa cour. Au printemps, à l'époque de la nidification, on entendit dans les environs de la maison forestière, qui était isolé au milieu de la forêt, le cri d'un individu en liberté. Le forestier attacha son captif, par la patte, à un arbre. Bientôt, le grand-duc sauvage se rendit auprès de lui. Chaque nuit, il lui apportait à manger, et pendant quatre semaines, environ, il fut son pourvoyeur exclusif. S'approchait-on, pendant le jour, du grand-duc captif, l'on entendait aussitôt retentir les cris de l'autre, et ces cris ne cessaient que bien après que l'on s'était éloigné. En quatre semaines, le grand-duc sauvage apporta à son camarade trois lièvres, un campagnol amphibie, une quantité innombrable de rats et de souris, une pie, deux grives, une huppe, deux perdrix, un vanneau, deux poules d'eau et une oie sauvage. »

On voit par ce dénombrement que la table des grands-ducs est aussi abondante que variée.

La quantité de plumes dont le grand-duc est recouvert le fait paraître beaucoup plus gros qu'il n'est réellement ; tout son plumage est varié de fauve, de roussâtre et de brun noirâtre sur le dessus du corps, de brun noirâtre et de fauve en dessous. La gorge est blanchâtre ; les plumes décomposées qui forment un faisceau de rayons circulaires autour de l'œil sont variées de noir et de roux ; les deux houpes, en forme d'oreilles longues de six centimètres, sont noirâtres ; l'iris est jaune ; le bec et les ongles sont noirs ; les pieds et les doigts sont couverts de plumes roussâtres semblables à du duvet.

Ces oiseaux chassent dans le silence, et avec plus de légèreté que leur corps volumineux ne semble le permettre. Leurs yeux sont singulièrement conformés ; la cornée est si convexe qu'ils paraissent avoir un tube appliqué sur la sclérotique. Cette grande surface de la cornée rassemble un nombre supérieur de rayons lumineux, et contribue à rendre l'animal plus sensible au peu de lumière qui se manifeste en l'absence du soleil.

Le grand-duc supporte, plus facilement que la plupart des autres oiseaux de nuit, la lumière du jour ; mais cet avantage est contrebalancé par des inconvénients. De temps à autre, un petit oiseau découvre sa présence, il la signale aussitôt par ses cris ; tous les autres oiseaux du voisinage se réunissent et le suivent, en criant. Bientôt il est assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol, le pressent, le harcèlent. Il est vrai qu'il soutient bravement le choc ; il

porte des coups de tous côtés, pousse des cris qui couvrent ceux des assaillants ; et, malgré la lumière qui l'aveugle, il finit par les disperser, et souvent par faire quelques victimes, si le soleil, en se voilant, lui permet de porter ses coups avec plus de sûreté.

On se servait du grand-duc, dans la fauconnerie, pour attirer le milan et le faire donner dans les pièges. On attachait au grand-duc une queue de renard pour lui donner une physionomie plus extraordinaire. Le milan, qui l'apercevait de loin s'approchait et l'examinait avec curiosité, se mettant ainsi à la discrétion des chasseurs.

Lorsqu'on le chassait lui-même, il fallait plusieurs faucons, forts et vigoureux, pour le vaincre, et cette chasse constituait un spectacle des plus curieux. Le grand-duc, au lieu de fuir, multipliait les ascensions et les culbutes, cherchant toujours à se placer au-dessus de ses adversaires pour les saisir avec ses griffes.

« Blessé d'un coup de feu dans les ailes et forcé de s'abattre, dit M. O. Desmurs, il imite le stratagème du blaireau assailli par de nombreux ennemis et décidé à vendre très chèrement sa vie. Il se renverse sur le dos, attend les chiens, la serre ouverte et haute, et exécute avec son bec une sorte de moulinet à quatre faces qui protège tout son corps. Tous ces mouvements étranges sont accompagnés de roulements d'yeux féroces et d'une espèce de jeu de castagnettes avec son bec. Cet organe est, en effet, mobile dans ses deux parties, comme le bec des perroquets ; et c'est par la facilité de ces deux mouvements que les nocturnes font si sou-

vent claquer leur bec. Pour prouver la supériorité de cette défense, il suffira de dire que Toussinel a vu plus d'une fois le chien d'arrêt le plus impétueux, se calmer spontanément à la vue des préparatifs de défense du grand-duc et devenir très prudent. »



XIX

LE HARFANG DES NEIGES

Le *harfang des neiges* est une grande et belle *chouette*, de plus de soixante-dix centimètres de longueur et de un mètre soixante centimètres d'envergure. Cet oiseau, presque tout blanc lorsqu'il est adulte, est comparable pour la taille et la distinction à l'aigle doré. On l'a quelquefois nommé *roi des hiboux* ; c'est le *chat-huant blanc* de la baie d'Hudson, le *grand hibou blanc* d'Edwards. Ce sont les Suédois qui ont donné le nom de *harfang* à cette chouette, que l'on rencontre dans les contrées septentrionales des deux continents, aussi bien dans les terres que sur les glaçons flottants à la surface des flots.

Très commun à Terre-Neuve, à la baie d'Hudson, au Groënland, sur la côte du Labrador, le harfang se

montre aussi, mais plus rarement, en Islande, dans les Orcades et dans les Shetland.

Quand le harfang a atteint tout son développement, son manteau blanc, d'une blancheur éblouissante, s'harmonise admirablement avec les plaines de neiges éternelles où il passe son existence. Cette couleur le rend invisible quand, dans ces déserts glacés, il plane silencieusement à la recherche de sa proie.

Au repos, cet oiseau ressemble à toutes les autres chouettes; mais il est plus lesté, plus agile; et son vol rappelle assez celui de la buse ou du milan. Dans certaines circonstances, son vol est rapide et bruyant; il soutient longtemps son allure et peut se détourner brusquement. Sa hardiesse et son courage sont extraordinaires; blessé, il se retourne contre le chasseur, attaque les chiens, et fond sur eux avec impétuosité, à la manière du faucon.

Suivant les localités qu'il habite, il se nourrit de lemmings dont il suit les bandes innombrables, d'écureuils ou de rats musqués. Il attaque les marmottes, chasse les logopèdes, et son nom de harfang, c'est-à-dire *preneur de lièvres*, indique suffisamment qu'il ne craint pas de s'attaquer à de forts mammifères.

Les gélinottes, les oies, les canards, les ramiers, ne sont pas à l'abri de ses atteintes; il les saisit au vol, à la manière du faucon pèlerin; il enlève le gibier sous les yeux du chasseur, et on l'a vu arracher une perdrix d'un carnier placé sur le dos de son propriétaire.

Audubon a vu à la pêche la chouette des neiges, et

il a constaté qu'elle était aussi adroite à saisir le poisson qu'à prendre le gibier.

« Un matin, dit-il, j'étais à l'affût près des chutes de l'Ohio, pour tirer des oies sauvages; j'ai pu voir comment le harfang prenait des poissons. Il se tenait couché sur un rocher, la tête tournée vers l'eau, et si tranquille qu'on eût pu croire qu'il dormait. Mais, aussitôt qu'un poisson se montrait imprudemment à la surface de l'eau, le harfang avançait brusquement la patte, et à chaque fois la retirait avec un poisson. Il s'éloignait de quelques pas, le dévorait et retournait à la pêche. Lorsqu'il avait saisi un grand poisson, il le prenait dans ses deux serres et s'envolait assez loin. Par fois deux harfangs se réunissaient pour dévorer la proie. Peu après le lever du soleil, l'oiseau disparut dans la forêt; mais, le lendemain, il revint, et je le tuai. »

En été, la chouette des neiges se tient sur les montagnes; en hiver, elle descend dans la plaine; si la nourriture devient rare, elle émigre vers le sud en hiver, elle chasse plus le soir que le jour, et un naturaliste raconte qu'une nuit, il se fit suivre pendant plus d'un quart de lieue par un de ces oiseaux, en jetant, à différentes reprises, sa coiffure en l'air.

La femelle du harfang pond, au mois de juin, de cinq à sept œufs d'un blanc sale; elle les place dans une légère dépression du sol, garnie d'un peu d'herbes sèches et de quelques plumes, qui lui tient lieu de nid.

Le mâle et la femelle veillent sur les jeunes avec la

plus grande sollicitude; au mois d'août, la couvée a pris son essor, et les petits chassent en compagnie de leurs parents.

« Un couple de ces oiseaux, dit le docteur Franklin, fut poussé jusque dans le Northumberland pendant le rude hiver de 1823. Deux ou trois jours avant qu'on tuât ces hiboux, ils avaient été observés dans les rochers d'une contrée sauvage et marécageuse. Tantôt perchés sur la neige, tantôt immobiles sur une grande pierre solitaire qui déchirait le pâle linceul de la nature, ils pouvaient guetter et saisir leur proie sans qu'aucun contraste de couleur les dénonçât à l'œil de leurs victimes. Ils chassent les lièvres et les lapins avec la même méthode qu'emploient les petites espèces nocturnes pour chasser les souris; c'est-à-dire qu'ils fondent sur eux et les avalent tout entier, quand leurs proportions le permettent. Le fait a été constaté dans l'île de Balta: un de ces hiboux, ayant été blessé d'un coup de fusil, dégorgea un jeune lapin; un autre, au moment où il fut pris, avait dans son estomac un oiseau couvert encore de toutes ses plumes. »



XX

L'É CORBEAU

Le *corbeau commun* ou *grand corbeau* est un des oiseaux les plus anciennement connus et dont on a le plus parlé. Des étymologistes font dériver le mot corbeau d'un mot hébreu qui pourrait se traduire par *être ténébreux, noir, obscur*.

« D'après les récits mythologiques, dit M. l'abbé Vincelot, une jeune personne, Coronis, aurait été changée en corneille, par Minerve, qui, pour symboliser l'innocence de sa victime, l'avait revêtue d'un plumage d'une éclatante blancheur. Malheureusement pour elle et pour d'autres, Coronis, malgré sa candeur, avait conservé l'habitude de parler, et de parler beaucoup, et même sans discrétion. Aussi Apollon, pour la punir d'avoir révélé des secrets qu'elle n'eût pas dû

connaître, changea-t-il le plumage de Coronis, qui devint noir et tel que nous le voyons aujourd'hui. Cette nouvelle métamorphose ne corrigea pas l'infortunée Coronis, et il nous est facile de constater que, sous son nouveau plumage, elle babille beaucoup et se plaît à répéter les paroles qu'elle entend. Cette habitude caractéristique, qui se joint à un amour-propre très prononcé, tient peut-être, selon la mythologie, à l'origine du corbeau ; cette habitude a été mise en scène, sous une forme attrayante et maligne, dans la fable si célèbre de notre bon La Fontaine : « *Le Renard et le Corbeau.* »

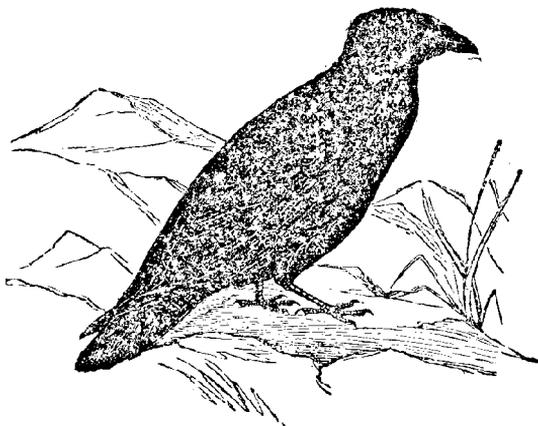
Le corbeau commun a environ soixante-six centimètres de longueur et un mètre quarante centimètres d'envergure. Il a le bec robuste, gros, pointu, un peu voûté et très noir ; les narines sont entourées de poils ; la langue est large et fendue. Tout le plumage est noir, teint sur le dessus du corps d'une nuance de pourpre, passant au vert sur les parties inférieures ; les ongles longs sont noirs et crochus ; les pieds sont écailleux et noirâtres.

Le grand corbeau s'éloigne autant que possible des centres habités ; il n'aime guère le voisinage de l'homme qui, du reste, dans tous les temps, lui a fait la réputation la plus détestable.

On a représenté cet oiseau comme un animal désagréable, dégoûtant et sinistre. Son extérieur et ses habitudes justifient en quelque sorte ces sentiments ; mais c'est la superstition, surtout, qui les a inspirés. Ses bonnes qualités mêmes ont tourné à son désavan-

tage et lui ont fait attribuer des intentions dont il n'est assurément pas susceptible. Le corbeau est doué de finesse et de sagacité; on a prétendu qu'il était rusé et trompeur; les objets brillants l'attirent; il les saisit, les emporte et les cache quand il en aperçoit: on a dit qu'il était voleur.

Que n'a-t-on pas raconté sur les présages qu'on pouvait tirer de son vol, de sa voix dont les Aruspices dis-



tinguaient plus de soixante inflexions; sur les armées de corbeaux qui, combattant dans les airs, annonçaient les combats des hommes sur la terre.

Dans les légendes du moyen-âge, on accordait à ces oiseaux un rôle providentiel.

« C'est par eux, dit Tschudi, que furent trahis et poursuivis les meurtriers de saint Meimod, sur l'Étzel. Ils ne se montrèrent pas moins utiles, au commencement de ce siècle, à deux jeunes enfants qui passaient,

en voiture, l'Emme grossie par les eaux d'un orage; leur véhicule fut renversé par le courant, et les pauvres enfants auraient été engloutis dans les flots de la rivière, s'ils n'étaient parvenus à s'accrocher à une des roues. Leurs cris retentissaient en vain au milieu de la tempête, lorsque quelques corbeaux, se trouvant alors sur le rivage et comprenant leur danger, s'envolèrent vers une maison de paysans et se mirent à pousser de grands cris accompagnés de battements d'ailes.

Les habitants de la chaumière sortirent de chez eux, et, suivant la direction du vol des corbeaux, les virent s'arrêter au-dessus de la tête des enfants, qu'on put ainsi facilement délivrer. »

Les grands corbeaux vivent par paires et forment des unions que la mort seule peut dissoudre. Ils ont un vol superbe qui s'effectue en ligne droite; souvent ils planent longtemps, décrivant de grands cercles en étalant largement la queue et les ailes. A terre, ils marchent avec une sorte de dignité presque ridicule, relevant le corps, se dandinant, baissant la tête.

Ces oiseaux surpassent en méfiance tous leurs congénères; leur prudence est excessive; ils ne se posent qu'après avoir soigneusement exploré les environs et quand ils se sont assurés qu'il n'y a rien de suspect. Quand un homme s'approche du lieu où ils couvent, ils s'enfuient et ne reviennent au nid qu'avec les plus grandes précautions.

Il n'est pas d'oiseau qui mérite mieux que le corbeau noir l'épithète d'*omnivore*. Il mange, en effet, tout ce qui est susceptible d'être mangé : fruits,

graines, substances végétales de toute nature, viande fraîche ou corrompue, rien ne rebute son formidable appétit.

Il chasse les insectes, les vers, les limaces, les petits vertébrés, pille de la façon la plus impudente les nids des petits oiseaux, attaque la perdrix et le lièvre, et sait toujours se procurer une nourriture que son estomac, jamais satisfait, réclame sans cesse.

Si, en Espagne, le grand corbeau s'empare des poules, en Norwège, il capture les oies et les canards; en Irlande et au Groënland, il chasse les lagopèdes; en Allemagne et en France, il saisit les lièvres, les faisans et les perdrix; et partout, au bord de l'Océan, il se repaît des cadavres que le flot lui apporte.

« Le corbeau, dit Olafsen, abonde dans toute l'Islande; il y est l'oiseau le plus connu, et tellement privé, qu'il se promène l'hiver auprès des habitations pour chercher sa nourriture. Il ne diffère du corbeau que l'on voit en Europe qu'en ce qu'il est plus fort, plus subtil et plus hardi, puisqu'il se mêle parmi les chats et les chiens pour chercher sa pâture. Cet oiseau est très destructeur; il tombe sur les poissons, les animaux et tout ce qu'il rencontre, principalement au printemps. On le voit alors guetter les brebis lorsqu'elles jettent leurs agneaux. A peine ont-ils la tête hors du ventre de leur mère, qu'ils vont leur arracher les yeux; ils attaquent même les mères, à moins qu'elles n'aient assez de force pour leur opposer résistance. Ils guettent également le canard à duvet lorsqu'il fait sa ponte, et le chassent de son nid pour manger les œufs. Les

chevaux ne sont pas plus à l'abri des attaques de cet oiseau carnassier. Lorsqu'ils les trouvent à la pâture, ils observent ceux qui ont quelques plaies ou quelques bosselures sur le garrot et se jettent impitoyablement dessus pour en arracher quelques morceaux de chairs. Le cheval ne parvient à s'en dépêtrer qu'en faisant des mouvements en avant et en arrière ou en se vautrant par terre.

» Les habitants du pays sont tellement au fait des ruses de cet oiseau qu'ils ne s'y trompent pas; lorsqu'ils en voient arriver un du plus haut de l'atmosphère ou qu'ils en entendent le cri, ils vont aussitôt à l'aguet pour voir où il prend sa descente, persuadés qu'il va se jeter sur quelque charogne. Ils s'y transportent aussitôt pour s'assurer s'il n'y a pas un de leurs chevaux ou quelque animal de leur troupeau qui ait péri. S'il arrive que les frimas de l'hiver ne soient pas encore terminés et qu'il tombe des neiges ou qu'il survienne des gelées, cet oiseau mange ses propres œufs et quitte son nid, ce qui pronostique un printemps très rude. On remarque que lorsque les petits tombent de trop bonne heure du nid et que les pères et les mères ne peuvent les y faire rentrer, ils en font eux-mêmes pâture. Dans les hivers rudes, un corbeau ne fait pas de façon d'en manger un autre qui serait mort naturellement, ou qui aurait été tué.

» Lorsqu'un aigle passe quelque part, les corbeaux qui l'aperçoivent se rassemblent aussitôt pour le suivre; s'il se pose dans un endroit, ils viennent se poser à quelques pas de lui, et tirent bien souvent

avantage de la vue perçante de cet oiseau à qui rien n'échappe.

» Si l'aigle découvre un cheval mort ou toute autre charogne, il s'y place dans le milieu, et les corbeaux se rangent autour sans cependant approcher de trop près. On a remarqué que les corbeaux cherchent en automne leur pâture partout où ils la trouvent, et qu'ils s'assemblent alors pêle-mêle dans les campagnes; au lieu que quand l'hiver approche, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, ils viennent le passer par couples ou par troupes de six, de dix ou davantage, près d'une habitation, selon qu'elle est étendue et plus ou moins peuplée. Si un corbeau étranger, c'est-à-dire d'une autre troupe, a le malheur pendant ce temps-là de venir se mêler parmi eux, ils lui font une chasse à toute outrance, et n'ont de repos qu'après l'avoir contraint à fuir. »

Les chasseurs suisses se guident sur les corbeaux pour retrouver les chamois qu'ils ont tué. Ces oiseaux emploient la ruse et l'adresse pour surprendre les animaux contre lesquels ils ne pourraient lutter ouvertement avec succès.

« Le corbeau, dit le comte Wodzicki, joue parmi les oiseaux le même rôle que le renard parmi les mammifères. Il déploie, au plus haut degré, de la ruse, de la persévérance et de la prudence..... »

» C'était au mois de décembre 1847, par une forte neige, je partis avec un compagnon pour la chasse au lièvre. Nous avions déjà tiré quelques coups de fusil, quand nous vîmes près d'un ravin deux cor-

beaux. L'un était perché et regardait au fond du ravin; l'autre, environ deux pieds plus bas, donnait des coups de bec, puis se retirait brusquement. Ils étaient tous deux si occupés, qu'ils ne s'aperçurent pas de notre approche. Nous n'en étions qu'à une faible distance, quand ils s'envolèrent, mais pour aller se percher à quelques centaines de pas; ils espéraient que,



comme les paysans, nous passerions sans les troubler davantage. Là où nous les avons vus se trouvait, sous environ deux pieds de neige, un lièvre adulte, de forte taille. Un des corbeaux l'avait attaqué de front, cherchant à le faire lever; l'autre, de son bec et de ses ongles, avait creusé un trou dans la neige pour prendre l'animal par en haut. Celui-ci avait été assez prudent pour ne pas bouger, et avait repoussé les corbeaux par ses grognements et ses coups de pattes.

» En 1850, je vis, à peu de distance, dans un champ deux corbeaux qui paraissaient très occupés dans une dépression du sol. Quand j'y arrivai, je trouvai un lièvre expirant, la tête couverte de sang. Je suivis la piste, et, à vingt pas de là, je trouvai le gîte, avec des traces qui indiquaient évidemment que les corbeaux l'y avaient levé.

» En décembre 1851, je vis également trois corbeaux, deux étaient à terre et un autre dans l'air. Un lièvre se leva et courut de toutes ses jambes. Les trois corbeaux le poursuivaient en croassant et en rasant la terre, comme des oiseaux de proie. Le lièvre s'arrêta, courut de nouveau, et finalement se tapit sur le sol.

» Aussitôt un corbeau s'abattit sur lui, lui enfonça les ongles dans le dos, et lui frappa la tête à coups de bec. Un second vint à son aide, tandis que le troisième cherchait à ouvrir le ventre de la victime. Je sautai de mon traîneau et j'accourus en toute hâte; le lièvre était déjà mort. »

Le corbeau fait son nid dans les forêts épaisses, sur les arbres les plus élevés, quelquefois dans des fentes de rochers, sur les bords de la mer. Très solidement construit, le nid repose sur une couche de bûchettes et d'épines qui servent à le protéger contre ses ennemis; l'intérieur est revêtu d'un enduit formé de terre gâchée ou de fiente d'animaux; quelquefois les œufs reposent sur des débris de mousse, de foin et de laine.

La ponte est de trois à cinq œufs d'un vert bleuâtre,

avec des taches brunes ou d'un gris pâle. Le mâle, qui marque un grand attachement pour sa femelle, la nourrit pendant l'incubation qui dure vingt jours. Les parents se partagent les soins de l'éducation des jeunes qui les quittent vers la fin de l'été.



XXI

LA PIE

La *pie commune*, qu'il n'est pas besoin de décrire avec beaucoup de détails, parce que tout le monde la connaît, est un fort joli oiseau, d'un noir soyeux, à reflets pourpres, bleus et dorés, à ventre blanc, avec une grande tache également blanche sur l'œil. Ce simple signalement suffira certainement à tous nos jeunes lecteurs qui ont vu la pie sautillant dans la prairie, grattant sur la route poudreuse les excréments des chevaux, fouillant dans les immondices, suivant le sillon frais ouvert, ou se balançant à l'extrémité la plus élevée d'un grand arbre.

Le nid de la pie n'est pas moins connu, extérieurement du moins, que l'oiseau lui-même. Placé au faite d'un peuplier ou d'un chêne, quelquefois dans un

Tyrans de l'air.

13

buisson, cet édifice présente des dimensions considérables et peut s'apercevoir de très loin. Consolidé et défendu par des bûchettes et des épines longues et flexibles liées ensemble, il constitue une véritable forteresse dont ne peuvent s'emparer facilement ni les oiseaux de proie, ni les autres ennemis de la pie. Plus d'un jeune vaurien, après être parvenu, au prix de mille difficultés et de dangers plus grands encore, sur la branche flexible qui porte l'objet de sa convoitise, est obligé de battre en retraite, les mains ensanglantées, sans avoir pu soustraire à la pie ses œufs ou ses petits. La partie supérieure du nid est arrondie en forme de voûte ; une ouverture étroite est ménagée sur le côté pour le passage de la femelle.

L'intérieur offre l'aspect d'une coupe de terre gâchée avec du fumier et revêtue de racines flexibles de chiendent ou autres plantes. C'est sur ce matelas que la femelle dépose ses œufs, dont le nombre est de quatre à six. Ordinairement d'un vert bleuâtre plus ou moins foncé, et parsemés de points ou de taches brunes, ces œufs varient beaucoup de formes et de couleurs.

On trouve la pie à peu près partout ; cependant, elle évite les montagnes élevées, les plaines découvertes et les grandes forêts. Elle habite de préférence les bois peu étendus, les coteaux couverts d'arbres, le voisinage des fermes et des villages.

• La pie vulgaire, dit un naturaliste, a quelques-unes des habitudes des corbeaux. Elle marche tantôt gravement et posément, en balançant son corps, tantôt

par petits sauts obliques; mais, dans les deux cas, elle hoche la queue comme la grive et la bergeronnette. Son vol est lourd et s'exécute par battements d'ailes multipliés et irréguliers; un vent un peu fort le ralentit et le rend incertain. La plupart des corvidés se jouent, en volant, des heures entières; la pie ne fait usage de ses ailes que lorsqu'elle y est forcée. Elle va d'un arbre à un autre, d'un buisson à un buisson voisin, mais jamais sans but.

» Ses sens paraissent délicats, fins, et son intelligence semble aussi parfaite que celle du grand corbeau. Elle sait distinguer l'homme dangereux du passant inoffensif. Vis-à-vis du premier, elle est toujours sur ses gardes; vis-à-vis du second, elle est, au contraire, hardie, impudente. »

La pie est essentiellement omnivore, c'est-à-dire qu'elle mange de tout, et son appétit est développé d'une façon véritablement extraordinaire. Sa faim est insatiable, et le choix des aliments lui est indifférent. Elle détruit une quantité innombrable de vers blancs, de noctuelles, de sphinx, de guêpes, de frelons, de charançons, ennemis de nos cultures, et débarrasse le sol d'une quantité d'immondices.

Pourquoi donc, alors, ranger parmi les tyrans de l'air un oiseau si utile à l'agriculture? Pourquoi?... Demandez-le à l'homme qui prend sous sa protection les petits oiseaux de nos bois et de nos plaines. Demandez-le à la fermière qui entoure de ses soins vigilants les poussins et les canetons de sa basse-cour.

Si la pie crie sans cesse famine, les estomacs de ses

petits ne sont pas moins exigeants ; et quand cet oiseau élève des jeunes, il exerce autour de lui de terribles ravages.

Aussi cruelle et plus gourmande que les rapaces, la pie s'introduit dans les basses-cours avec une ruse et des précautions dont on ne la croirait pas capable ; elle immole sans pitié les jeunes poulets, les canetons, les oisons, et cause des pertes dont l'appréciation dépasse toute croyance. En vain le fermier se poste-il, armé de son fusil, dans une cachette d'où il espère atteindre la voleuse : la pie est sur ses gardes ; son œil perçant a découvert le danger ; elle attend à une grande distance que le paysan, lassé de sa faction, soit retourné à son travail. A peine a-t-il déposé l'arme vengeresse que les cris des volailles l'avertissent d'un nouveau larcin.

Quand les oiseaux de basse-cour ne suffisent pas à satisfaire l'appétit des jeunes pies, les parents se mettent en quête, et bientôt ils ont découvert des nids dont ils brisent les œufs et tuent les petits ; ils attaquent même, par surprise, les oiseaux adultes et parviennent souvent à s'en emparer. Les nids de cailles et de perdrix sont particulièrement voués à la dévastation.

« Presque toute l'année, dit M. l'abbé Vincelot, les pies se tiennent non loin des fermes et perchées sur les arbres élevés. De là, elles surveillent les poules qui pondent dans les haies, près des berges de paille et de foin, ou sur la tête des vieilles souches, et, dès que les pondeuses se sont éloignées, la voleuse se préci-

pite sur les œufs pour les briser et les vider avec avidité.

» Quand des pies aperçoivent un lièvre blessé, elles se réunissent plusieurs pour le harceler, l'étourdir par leurs cris, et parviennent presque toujours à lui crever les yeux et à le dépecer ensuite.

» Aucun sentiment naturel ne vient modérer l'énergie criminelle dont la pie est capable pour assouvir sa faim ; aussi, quand la nourriture leur fait défaut, les pies se divisent entre elles, et les plus faibles sont immolées par les plus fortes ; dans ce combat contre nature, les parents mangent les enfants ou sont tués par ceux-ci.....

» La pie pourrait trouver, parmi les bœufs, les vaches et les moutons, quelques défenseurs ; et cependant, les services qu'elle leur rend sont encore motivés par sa gourmandise. On la voit souvent fixée sur le dos des animaux réunis dans les immenses prairies, chercher sous leur poil les insectes qui irritent ces bestiaux, et se livrer ainsi à une investigation complète et très minutieuse. Quelquefois, quand l'insecte est très adhérent à la peau de l'animal, la pie, pour le détacher, donne un coup assez violent, qui excite sa monture et la détermine alors à se livrer à une course plus ou moins rapide. Dans ces circonstances, la pie fait preuve d'habileté en équitation, car, quelque violente que soit même la course d'un jeune taureau, jamais elle n'est désarçonnée. La pie développe alors une grâce et une adresse que pourraient envier les premières amazones de nos cirques en renom.

» Les pies se servent aussi du dos des animaux pour se livrer à une voltige que j'ai pu constater bien des fois. Quand des insectes et des papillons volent à une certaine hauteur, les pies s'élancent sur le dos du bœuf où elles étaient fixées pour saisir, avec une grande adresse, les insectes au passage, et retomber ensuite, avec grâce et avec légèreté, sur leur monture.»

La pie ne craint guère les attaques des oiseaux de proie; c'est à peine si les plus vigoureux osent l'inquiéter; l'autour est, de tous, celui qu'elle a le plus à redouter, et elle trouve encore moyen de lui échapper en se réfugiant au plus épais du feuillage.

C'est peut-être de tous les oiseaux celui qui s'apprivoise le plus facilement lorsqu'on la prend jeune. Peu difficile sur le choix des aliments, elle s'accommode de viande, de pain, de fromage.

Avec un peu de persévérance, on arrive à l'instruire; on lui apprend à exécuter des tours, et surtout à répéter certains mots; mais toutes ne sont pas, au même degré, susceptibles d'éducation.

Extrêmement méfiante, la pie emploie toutes sortes de moyens pour soustraire son nid aux atteintes de ses ennemis, et on ne peut s'empêcher de lui reconnaître beaucoup d'intelligence et de ruse.

Au printemps, ces oiseaux commencent simultanément plusieurs nids, mais ils n'en perfectionnent qu'un; les autres ont pour objet de détourner l'attention, et de tromper sur la vraie place qu'occupe celui qui est destiné à recevoir la nouvelle famille.

Tous ceux, en effet, qui ont visité des nids de pies ont dû être étonnés du grand nombre de ces édifices qui demeurent sans emploi.

« Quatre ou cinq couples de pies, dit Nordmann, nichent depuis plusieurs années dans le jardin botanique d'Odessa, où j'ai ma demeure.

» Ces oiseaux me connaissent très bien, moi et mon fusil, et, quoiqu'ils n'aient jamais été l'objet d'aucune poursuite, ils mettent en pratique toutes sortes de moyens pour donner le change à l'observateur. Non loin des habitations se trouve un petit bois de vieux frênes, dans les branches desquels les pies établissent leurs nids. Plus près de la maison, entre cette dernière et le petit bois, sont plantés quelques grands ormeaux et quelques robiniers. Dans ces arbres, les rusés oiseaux établissent des nids postiches, dont chaque couple en fait au moins trois ou quatre, et dont la construction les occupe jusqu'au mois de mars. Pendant la journée, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les observe, ils y travaillent avec ardeur, et si quelqu'un vient par hasard les déranger, ils volent autour des arbres, s'agitent et font entendre des cris inquiets ; mais tout cela n'est que ruse et fiction, car, tout en faisant ces démonstrations de trouble et de sollicitude pour ces nids postiches, ils avancent insensiblement la construction du nid destiné à recevoir les œufs, et y travaillent dans le plus grand silence, et, pour ainsi dire, en cachette, durant les premières heures de la matinée et le soir. Si parfois quelque indiscret vient les y surprendre, soudain ils revolent, sans faire en-

tendre un son, vers leurs autres nids, et se remettent à l'œuvre comme si de rien n'était, en montrant toujours le même embarras et la même inquiétude, afin de détourner l'attention et de déjouer la poursuite. »

Dans ses lettres sur les animaux, Leroy avait, depuis plus d'un siècle, mis en lumière la sagacité merveilleuse de la pie.

« Dans les pays, dit-il, où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc avec soin les nids de ces oiseaux destructeurs; et pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères, il en est d'inquiètes, qui désertent leur nid dès qu'on approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est le nid, et un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse. Mais il attend en vain, surtout si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur.

» Pour tromper cet oiseau si justement inquiet, on a imaginé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un passait pendant que l'autre se glissait lestement dans la cachette. Mais la pie compte, et elle se tient toujours éloignée. Le lendemain, trois hommes se ren-

dent à l'arbre; la pie calcule encore que deux seulement se retirent et que le troisième l'attend pour la foudroyer.

» On a voulu continuer cette expérience, et on a acquis la conviction que le jugement de la pie n'est mis en défaut que lorsque cinq ou six hommes, au moins, passent au pied de l'arbre pendant qu'un de leurs compagnons se cache.

» La pauvre pie, cette fois, est trompée; elle croit que cette collection d'hommes n'a rien à démêler avec elle. Elle revient au nid et tombe victime de son amour pour sa couvée. »

C'est ainsi que les besoins incessants de l'estomac d'un pauvre oiseau suscitent contre lui des haines que sa mort seule peut satisfaire.

« Il n'est peut-être pas, dit Gerbe, d'oiseau plus défiant que la pie. Un rien la tient en émoi et la fait éloigner au plus vite. L'approche de l'homme surtout la fait fuir au loin. Au contraire, le chien, le renard, les grands et les petits oiseaux de proie ne lui inspirent aucune frayeur. Elle les aborde, les assaille, voltige autour d'eux, en poussant des cris qui ameulent tous les individus des environs, les poursuit avec acharnement, les frappe à coups de bec, et ne les abandonne que lorsqu'ils sont à une grande distance des lieux qu'elle fréquente habituellement. Nonobstant cette méfiance extrême, aucun oiseau ne s'apprivoise aussi facilement. Elle se laisse toucher et prendre dans les mains, ce que les autres oiseaux, même les plus dociles, ne souffrent pas. »

Bechstein parle d'une pie qui, comme un chat, venait se frotter contre la personne qui l'avait élevée, jusqu'à ce qu'elle la caressât. Elle suivait partout son maître jusqu'à plus d'une lieue de distance hors du logis, et s'attachait tellement à ses pas, qu'il était obligé de l'enfermer quand il ne voulait pas avoir sa compagnie. L'indépendance de ses semblables vivant en liberté ne la tentait pas trop, car assez souvent elle se mêlait à elles et les accompagnait assez loin, mais ne manquait jamais de revenir au logis.

« Comme les sansonnets, les geais, les corbeaux et autres oiseaux, la pie peut retenir et répéter quelques mots qu'elle a l'habitude d'entendre souvent. *Margot* est celui qu'elle prononce le plus aisément; ce nom sert même à la désigner dans le vulgaire. »

De même que le corbeau, la pie a un instinct de prévoyance très remarquable; elle cache les restes de sa nourriture, et fait quelquefois des provisions considérables de noix, d'amandes et de fruits secs. C'est cette habitude qui la fait accuser de vol. En captivité, elle recueille avec empressement et se hâte de cacher les différents objets qu'elle trouve, enlevant surtout ceux qui brillent. Si on lui jette une pièce de monnaie, elle l'examine, tourne autour, la frappe de son bec; et, si elle parvient à la saisir, elle se retire à l'écart et essaie de l'entamer. Ses efforts étant inutiles, elle fait de la pièce de monnaie comme des provisions qui lui sont pour le moment inutiles; elle la cache. Il ne faut rien voir de plus dans l'acte qu'elle accomplit.

Cependant cette tendance, son bavardage continuel,

ses efforts pour contrefaire la voix de l'homme, les cris des animaux, le chant des oiseaux ne pouvaient manquer de provoquer des explications bizarres.

La mythologie avait voulu expliquer le point de départ de la conduite de cet oiseau et elle l'avait trouvé dans la fable suivante :

Piérus, roi de Macédoine, avait été gratifié par les dieux de neuf filles fort belles, mais tellement prétentieuses qu'elles osèrent provoquer les neuf muses à un concours musical. Vaincues, ce qui ne pouvait faire de doute, les dieux punirent leur témérité et leur orgueil en les métamorphosant en pies. Depuis ce moment, elles font entendre un bavardage fatigant pour tout le monde, mais au milieu duquel elles semblent se complaire.

Ceux qui ont entendu de grands rassemblements de pies, surtout le matin et le soir, savent que rien ne peut être comparé à leur vacarme assourdissant, et que le vieux dicton, « bavard comme une pie » est parfaitement justifié.



XXII

LE GEAI

Qui ne connaît le *geai d'Europe* ou *geai glandivore*, ce bel oiseau d'un gris vineux, à penne et à moustaches noires, remarquable par la grande tache d'un bleu éclatant qui décore une partie des couvertures des ailes, et par l'espèce de huppe formée d'un bouquet de plumes bleues, noires et blanches, qui orne son front.

Les habitudes du geai se rapprochent beaucoup de celles de la pie : Même pétulance, même action brusque dans les mouvements, même antipathie pour le repos, même disposition à caqueter. Mais, avec la même vivacité, le geai est moins défiant et se précipite plus inconsidérément dans le piège. De même que la pie, la vue des quadrupèdes carnassiers et des

oiseaux de nuit l'inquiète et l'agite ; il pousse un cri aigu aussitôt qu'il les aperçoit, et ce cri est un signal qui rassemble tous les geais des environs ; ils continuent de crier avec un bruit assourdissant, comme si leur nombre et leur tapage diminuait le danger qu'ils semblent craindre. Cette habitude leur est souvent funeste et cause la perte d'un grand nombre de ces oiseaux. Leur cri ordinaire est rauque, fort et désagréable.

La moindre contrariété irrite le geai et le plonge dans une fureur extrême. Lorsqu'il est renfermé dans une cage, il éprouve, quand sa volonté est combattue, des espèces de convulsions qui ont contribué à faire croire qu'il tombe du mal caduc.

Le geai commun a au plus haut degré le talent d'imitation ; il s'approprie tous les bruits qu'il entend, reproduit le bruit de la scie, imite le hennissement du cheval, répète le cri du coq ou le gloussement de la poule.

« Un jour d'automne, fatigué de la chasse, raconte Rosenheyn, je m'assis au pied d'un haut bouleau et m'abandonnai au cours de mes pensées. Ma rêverie fut agréablement troublée par le babil d'un oiseau. Dans cette saison avancée, pouvait-il y avoir encore des chants d'oiseaux ? Mais, qui donc chantait ainsi ? J'examinai tous les arbres, l'artiste était invisible et son chant s'élevait toujours plus fort. Il ressemblait tout à fait à celui de la grive : c'est une grive, me disais-je ; mais, tout à coup, des sons moins mélodieux et entrecoupés venaient frapper mon oreille ;

tout un cercle musical semblait s'être formé à deux pas de moi. Je reconnaissais les cris du pic et ceux de la pie; puis, c'étaient ceux de la pie-grièche, de la grive, de l'étourneau, du rolhier. Enfin, sur une branche des plus élevées, j'aperçus..... un geai. C'était lui qui avait imité et reproduit tous ces chants. »

Jusque-là, nous voyons dans le geai un joyeux compagnon, ennemi de l'esclavage, et dont rien ne justifie la présence parmi les tyrans de l'air. Malheureusement, cet oiseau présente d'autres particularités qui sont loin de lui concilier les faveurs de l'homme : C'est le pillard de nids le plus cruel et le plus effronté que renferment nos bois.

Omnivore dans toute l'acception du mot, gourmand à l'excès, tous les moyens lui sont bons pour assouvir sa faim insatiable. Depuis la souris jusqu'à l'oiseau, jusqu'au plus petit insecte, aucun animal n'est à l'abri de ses attaques. Il mange aussi des fruits, des œufs, visite les lacets avant l'arrivée du chasseur, dissèque les cadavres des animaux en putréfaction, prépare pour l'hiver des greniers d'abondance, dépose dans les vieux nids de pie ou d'écureuil des noix, des pommes, des noisettes, des châtaignes, etc... Il fait des amas considérables de glands, et c'est à sa prédilection marquée pour ce fruit, qu'il doit l'épithète de *glandivore*. Il avale ces fruits en entier, les ramollit dans son jabot, les régurgite ensuite et les fend; il ouvre également les noisettes en les frappant à grands coups de bec.

Suivant un naturaliste allemand, le geai est l'enne-

mi le plus acharné des vipères ; il s'empare des jeunes reptiles, les frappe sur la tête à grands coups de bec, les étourdit, les tue et les dévore avec volupté. Voilà, certes, une circonstance qui plaiderait favorablement pour notre héros, si ce même bec ouvrait moins de crânes de petits oiseaux, auxiliaires si utiles de l'homme.

« Pour échapper au chasseur et pour faire des victimes, dit M. Vincelot, le geai a recours à un stratagème bien curieux. Il contrefait la voix, le chant des hommes et des animaux ; il aboie comme le chien, miaule comme le chat, bêle comme la brebis, rit comme l'homme. C'est cette facilité d'imiter les oiseaux, les animaux et l'homme que La Fontaine a voulu retracer dans sa fable du *geai paré des plumes du paon*. Le géai est susceptible d'apprendre la musique ; il compose lui-même des morceaux, en réunissant le chant de plusieurs espèces d'oiseaux. Cette disposition si prononcée à copier tous les autres lui sert, comme je l'ai dit, à attirer dans ses pièges les petits oiseaux, dont il contrefait les cris ou le chant, et qui, au lieu de retrouver leurs parents, tombent en présence d'un bourreau inexorable. Par elle aussi il se dérobe au danger. Ainsi, un jour que je revenais, avec quelques élèves, de visiter la Fosse de Sorges, nous rencontrâmes un geai que l'un de mes jeunes Nemrods voulut tuer. Nous le poursuivîmes pendant quelque temps sans résultat. Déjà nous avions renoncé à notre premier dessein, quand tout à coup nous entendîmes le miaulement d'un chat, l'aboïement d'un chien se

succédant tour à tour avec une volubilité incroyable. Comme ces cris me semblaient venir de la tête d'une vieille souche, nous ne comprenions rien à un pareil concert; nous approchâmes avec précaution pour savoir quels étaient les exécutants d'une si étonnante harmonie, quand aussitôt le geai s'envola en faisant entendre un ricanement satanique dont le souvenir ne s'est pas encore effacé de ma mémoire, même après de longues années. »

Tous ceux qui ont observé le geai l'accusent avec vigueur et déclarent que rien n'est en sûreté devant lui : L'un l'a vu dévorer des grives, l'autre poursuivre et tuer de jeunes perdreaux, un troisième a assisté au spectacle d'un geai frappant avec fureur et tuant sans pitié un autre geai, peut-être son père ou son frère, qui s'était approché de la cachette où il mettait en réserve des provisions.

« Que fait ce chevalier errant, dit un naturaliste, ce rusé compagnon, pendant toute la saison des nids? Il va d'arbre en arbre, de buisson en buisson; il ravage les nids, boit les œufs, dévore les petits, déchire les jeunes qui l'ont imprudemment laissé approcher. L'épervier, les pies-grièches sont, eux aussi, de cruels assassins, mais aucun ne cause autant de mal au peuple chantant de la forêt que le geai.

» Ce qui a échappé à la serre de l'oiseau de proie, à la dent de la marte, ou de la belette, succombe sous ses coups. Où il se montre, les couvées sont détruites. Et qu'on ne me taxe pas d'exagération : j'ai les preuves de ce que j'avance.

Tjrans de l'air.

11

» Depuis plusieurs années, presque tous les matins, dans la saison des nids, un geai arrivait dans mon jardin, fouillait les bosquets, les buissons et détruisait les nids. Depuis longtemps une paire de pinsons s'était établie sur un arbre, et des fauvettes dans un buisson de groseillers. Aucune ne put élever ses petits, et elles finirent par s'en aller. Enfin, le brigand fit son chef-d'œuvre: Il poursuivit de jeunes rouges-queue, les enleva l'un après l'autre, de telle façon qu'ils finirent par disparaître tous en peu de temps. Un autre jour, il enleva d'une crevasse d'un mur, un jeune moineau, presque complètement développé, et le dévora tranquillement aux yeux des parents et de leurs semblables, qui poussaient des cris déchirants, et faisaient même mine d'attaquer l'assassin. Cela lui semblait fort indifférent, et il soupa tout à son aise de quelques cerises, avant de regagner les bois.

» Le forestier qui tient à voir les petits oiseaux détruire les chenilles et la vermine contre lesquels, seul, il serait impuissant, doit activement surveiller l'ennemi de ces êtres si utiles, le geai, et mettre un terme à ses déprédations. »

Le geai fait son nid au mois de mars. Placé sur un arbre plus ou moins haut, tantôt près du tronc, tantôt à l'extrémité d'une branche horizontale, quelquefois dans une charmille, ce nid n'est pas très élevé au-dessus du sol, et il est construit avec assez de négligence.

Il a la forme d'une coupe aplatie dont l'extérieur est formé de quelques branches minces et sèches sur les-

quelles reposent des bruyères et quelques fines racines. La femelle dépose sur cette couche peu moelleuse, de quatre à six œufs d'un vert pâle, ou d'un blanc jaunâtre, marqués de points bruns formant vers le gros bout une sorte de couronne.

La durée de l'incubation est de seize jours; les petits sont nourris d'abord avec des chenilles, des vers, des larves d'insectes; plus tard, avec de jeunes oiseaux.

On peut reconnaître les jeunes mâles aux quelques plumes noires semées sur leur tête.

L'épervier et le milan sont les ennemis les plus terribles de cet oiseau; le milan le dompte facilement, mais l'épervier ne peut s'en rendre maître qu'après un long combat. Souvent on a pris des geais et des éperviers qui s'étaient blessés à coups d'ongles et de bec et qui étaient tombés à terre sans vouloir se lâcher.

Lorsqu'il lui arrive de s'aventurer dans la plaine, le geai devient quelquefois la proie du faucon; et, pendant la nuit, il est exposé aux attaques du chat-huant.

C'est ainsi que les tyrans trouvent, à leur tour, des persécuteurs qui ne leur ménagent pas les représailles, et que l'existence de tous les êtres n'est qu'un long combat.

XXIII

LES PIES-GRIÈCHES

Les *pies-grièches*, malgré leur petite taille, sont, peut-être, les plus cruels de tous les tyrans de l'air. Armées de doigts peu redoutables en apparence, elles luttent cependant contre tous les rapaces ; et cela, non-seulement pour se défendre, mais encore pour chasser ces ennemis, quand elles jugent qu'ils ne se tiennent pas assez éloignés de l'endroit où elles ont fixé leur séjour.

Ces oiseaux habitent les petits bois entourés de champs et de prairies ; ils recherchent les haies et les buissons, les arbres isolés au milieu des champs, les vergers et les jardins. Chaque couple, à l'imitation des aigles, se choisit un territoire de chasse sur lequel il a la prétention de vivre en véritable despote.

Les Italiens appellent la pie-grièche grise *falconello* (petit faucon) et ce nom est parfaitement justifié par les habitudes sanguinaires de cet oiseau.

Les pies-grièches chassent surtout les insectes ; mais rarement elles se contentent d'une aussi mince proie ; et presque toutes les espèces attaquent de plus grands animaux.

Elles mettent en fuite les corneilles et les crécerelles, ne craignent pas de soutenir le combat contre les buses, poursuivent les petits oiseaux et les jeunes levrauts dont elles ouvrent le crâne à coup de bec, quand elles ne les étrangent pas avec leurs ongles.

Leur audace est telle que, dans le Midi, elles s'élancent au milieu des filets pour tuer et dévorer les appeaux, même lorsque ces derniers sont des chevêches dont les ongles et le bec sont pourtant redoutables.

Si elles rendent de véritables services en détruisant des myriades de capricornes, si nuisibles aux arbres et particulièrement aux peupliers, elles causent des dégâts non moins grands en détruisant une multitude de petits oiseaux.

Elles sont d'autant plus dangereuses pour ces êtres inoffensifs que ceux-ci leur témoignent une confiance dont ils ont trop souvent à se repentir. Une pie-grièche va rester assez longtemps au milieu des petits oiseaux sans que rien puisse faire supposer ses cruels projets ; elle chante pour les rassurer et pour endormir la défiance qu'ils pourraient avoir ; puis brusquement, sans provocation, elle s'élanche sur le plus voisin et l'égorge.

« Le mot latin *lanius*, dit un naturaliste, qui s'ap-

plique d'une façon générale à toutes les espèces de pies-grièches (laniidés) signifie « bourreau, boucher. » Il peint d'une manière très expressive les mœurs des pies-grièches. Comme les bourreaux, elles font un grand nombre de victimes, et insultent en outre au malheur de celles-ci par leurs cris stridents et railleurs ; elles semblent vouloir couvrir leur voix et étouffer leurs plaintes. Non seulement ces dentirostres tuent les oiseaux et les insectes, en quantité suffisante pour assouvir leur appétit vorace, mais ils pourvoient encore à l'avenir, en faisant des réserves abondantes. Les pies-grièches enfilent alors une série de gros coléoptères et d'oiseaux dans les épines des buissons élevés et touffus, et semblent imiter ainsi les bouchers, en faisant en quelque sorte l'étalage des victimes qu'elles ont immolées.

» Cependant ces oiseaux, qui sont perpétuellement en querelle avec tous ceux qui les entourent, prennent un soin affectueux de leurs petits, qu'ils nourrissent et défendent avec une tendresse et un courage extraordinaires. Lorsque ceux-ci sont sortis du nid, ils restent avec leur père et leur mère, et forment une espèce de société, dont les membres ne se séparent qu'à l'approche du printemps suivant. Pendant les premières semaines qui suivent leur sortie du nid, les jeunes pies-grièches rousses et écorcheurs se tiennent à l'extrémité des branches des haies situées sur le bord des routes. Elles regardent d'un air très niais les voyageurs, et semblent ne pas comprendre le danger auquel elles s'exposent. »

La *pie-grièche grise*, ou *grande pie-grièche*, est le type du genre : elle a jusqu'à vingt-huit centimètres de longueur et trente-huit centimètres d'envergure.

Elle a la partie supérieure du corps d'un gris cendré et le ventre blanc ; une large bande noire passe à hauteur de l'œil et couvre l'orifice des oreilles ; les ailes noires sont marquées de deux taches blanches.

Pendant l'été, le mâle et la femelle se tiennent à la lisière des bois ou sur les arbres isolés au milieu des plaines ; en hiver, ces oiseaux se rapprochent des lieux habités.

L'épithète *excubitor* (sentinelle) convient parfaitement à cet oiseau, qui se tient ordinairement perché sur la plus haute branche des arbres d'où il explore un vaste horizon. Il se tient là immobile et promène sans cesse ses regards tout autour de son observatoire.

Dès qu'il aperçoit une proie, il fond sur elle, s'en empare, et revient prendre son poste. De temps en temps, il pousse une espèce de *qui vive* qui effraye les gros insectes et les petits oiseaux, et les fait sortir de leur retraite.

Quelque maladroite que paraisse la pie-grièche, on la voit poursuivre des mulots à la course et s'en emparer.

Lorsqu'un grand oiseau, surtout un rapace, apparaît à l'horizon, la pie-grièche jette un cri perçant, et bravement se précipite ; elle fond courageusement sur le bandit, moins cruel qu'elle, sans doute, le poursuit, le harcèle. Le signal qu'elle vient de faire entendre in-

dique à tous les autres oiseaux l'approche d'un danger; et on l'a surnommée avec raison *l'avertisseur*.

C'est en hiver que ses instincts perfides, ses allures traîtresses se manifestent dans tout leur développement. Souvent on la voit se chauffant paresseusement au soleil, au milieu d'une bande de moineaux bien tranquilles, bien confiants en présence de l'attitude pacifique de leur compagne. Puis, tout à coup, elle se précipite, en saisit un, le tue à coups de bec ou l'étrangle au moyen de ses griffes.

Elle emporte ensuite sa victime, car elle veut être bien en sûreté pour prendre son repas; et, si la faim ne l'aiguillonne pas trop, elle pique sa proie à une longue épine pour la dévorer ensuite tout à son aise après l'avoir dépecée. On a vu des pies-grièches s'attaquer à des oiseaux plus grands qu'elles, à des merles, à des grives, à des perdrix dont elles triomphaient. Si la grande pie-grièche était aussi agile qu'elle est hardie et courageuse, elle serait, pour les autres oiseaux, le rapace le plus à craindre.

Souvent pendant les belles journées d'hiver et à l'approche du printemps, le mâle et la femelle font entendre un chant qui varie suivant les individus et qui est la reproduction du chant ou des cris des divers oiseaux du voisinage.

La pie-grièche grise construit son nid au mois d'avril; elle le place sur une branche fourchue d'un arbre élevé, le compose de mousse desséchée, entourée d'herbes sèches, et tapisse l'intérieur de poils et de laine. Les œufs, au nombre de quatre à six, sont, le

plus souvent, d'un gris verdâtre, parsemés de taches brunes ; ils varient fréquemment de formes. Les petits éclosent au commencement de mai ; les parents leur apportent des insectes et plus tard des petits oiseaux et des rongeurs. Ils sont pleins de sollicitude pour leur couvée et la défendent avec énergie, même au péril de leur vie. Plus d'un enfant qui voulait s'emparer d'un nid de pies-grièches a battu en retraite devant l'attitude résolue de ces intrépides oiseaux.

« Je poursuivais dans un bois, raconte Brehm, une famille de pies-grièches, pour en tuer quelques-unes. Je n'y réussis point ; chaque fois que je m'approchais, les parents avertissaient leurs petits en poussant des cris perçants. Je parvins enfin à arriver tout près d'un des jeunes, mais, au moment où je le visais, la femelle jeta un grand cri, et, comme le petit ne fuyait pas assez vite, elle le poussa violemment, le fit tomber de la branche, avant que j'eusse eu le temps de tirer. »

La *pie-grièche méridionale* est presque de la dimension de la grande pie-grièche, qu'elle remplace dans le midi de l'Europe, et dont les mœurs sont à peu près les mêmes.

« C'est dans les bois, dit Crespon (*Ornithologie du Gard*), sur le penchant des collines, les endroits pierreux et arides que se plaît d'habitude cette espèce. Je ne l'ai point observée dans les plaines cultivées, et je ne pense pas qu'elle y séjourne longtemps, si elle s'y montre.

» Le vol de la pie-grièche méridionale est ordinairement

rement bas. Elle semble raser la terre, et ne prend de l'élévation qu'au moment où elle veut se percher à l'extrémité des petites branches des arbres, surtout celles qui sont dépouillées... Indépendamment de son cri ordinaire, elle contrefait parfaitement le ramage de plusieurs oiseaux.

» Audacieuse et cruelle à l'excès, cette espèce fait une grande destruction de petits oiseaux. Je l'ai vue en emporter un qu'elle tenait à son bec. Nos chasseurs au filet ne sauraient être trop attentifs ; car souvent il arrive qu'elle leur tue les appelants ; ce qui leur a valu de ces derniers l'épithète de *sagataire*, que l'on peut traduire par *assassin*.

» Elle niche dans les gros buissons des pays montueux, et construit un nid très épais, formé de brins d'immortelles sauvages et de graminées à l'extérieur, et garni intérieurement avec de la laine et du crin. »

La *pie-grièche d'Italie*, ou *pie-grièche à poitrine rose*, tire cette double dénomination de la couleur des plumes de sa poitrine, et de l'habitude qu'elle a de se tenir sur les peupliers d'Italie auxquels elle confie ordinairement son nid.

Plus petite que les précédentes, elle n'a pas plus de vingt-deux centimètres de longueur, et trente-cinq centimètres d'envergure.

La *pie-grièche d'Italie* est, de toutes, la plus agréable et la plus inoffensive. Elle n'attaque jamais les oiseaux, et elle se borne à faire la chasse aux insectes dont elle détruit des quantités énormes. Perchée sur un buisson, elle guette les papillons, les coléoptères,

les sauterelles sur lesquels elle s'élançe avec beaucoup d'adresse dès qu'elle les aperçoit ; elle les saisit, les tue et s'envole sur un arbre pour les dévorer à son aise, mais il est rare qu'elle les embroche dans une épine avant de les manger.

« Quelque allure qu'elle prenne, dit Naumann, qu'elle soit posée ou qu'elle vole, son port, son plumage contribuent également à sa beauté. Sa voix, qu'elle ne cesse de faire entendre, attire sur elle l'attention et ne contribue pas peu à animer le paysage. Son vol est léger et facile ; elle fend les airs sans mouvoir les ailes, comme les rapaces. Quand elle a à franchir un grand espace, elle se pose souvent, et décrit des lignes longuement ondulées...

« On dit qu'elle est douée à un degré surprenant de la faculté d'apprendre et de répéter sans faute le chant des autres oiseaux : jamais je n'ai pu m'en convaincre complètement. Souvent, je l'ai entendue imiter le cri d'appel du verdier, du moineau, de l'hirondelle, du chardonneret, répéter quelques phrases de leur chant ; mais toujours elle confondait ces divers airs, en y mêlant son cri d'appel : du tout, il résultait un chant assez agréable.

« Jamais je ne l'ai entendue redire toute la chanson d'un autre oiseau. Elle en commençait une, mais la terminait par une autre ; souvent, je l'ai entendue répéter le chant de l'alouette et de la caille. Elle imite tout son qui vient frapper son oreille, et cependant je ne me suis jamais aperçu qu'elle imitât le chant du rossignol, bien qu'il y en eût bon nombre aux envi-

rons de ma maison, qu'habitaient aussi plusieurs pies-grièches à front noir. »

Son nid, composé de racines entrelacées, de brindilles, de foin, de paille, est intérieurement tapissé de mousse, de laine, de poils et de plantes odoriférantes. La femelle y dépose cinq ou six œufs d'un blanc verdâtre, semés de points et de taches brunes. Les petits éclosent au bout de quinze jours ; et c'est alors que les parents font une destruction extraordinaire d'insectes.

« Quand une corneille, une pie ou quelque rapace se montre aux environs du nid, continue Naumann, le mâle et la femelle le poursuivent avec acharnement, le tourmentent, le harcèlent, jusqu'à ce qu'il vide la place. Si un homme s'approche, ils s'agitent et poussent des cris d'angoisse. Souvent ils se précipitent sur lui, et s'avancent jusqu'à lui frôler le visage.

» Les petits croissent rapidement, mais les parents les nourrissent encore longtemps après qu'ils ont pris leur essor. Ils se perchent sur une branche, l'un à côté de l'autre, et crient jusqu'à ce qu'ils aient reçu à manger. Comme ils dévorent énormément, les parents ont à peine le temps de chasser et de leur apporter leur nourriture. Lorsqu'il fait mauvais, qu'il pleut, que peu d'insectes se montrent, les parents recherchent alors d'autres proies qu'ils apportent à leurs petits. »

La *pie-grièche rousse* est plus petite que la *pie-grièche d'Italie*. Cet oiseau a le dos noir, le ventre d'un blanc jaunâtre, l'occiput et la nuque d'un brun

rouge, les épaules et le croupion blancs. Il s'établit partout, dans les forêts, au voisinage des habitations, dans les petits bois, les parcs et les jardins.

« La pie-grièche rousse, dit M. Vincelot, imite et contrefait, comme toutes ses congénères, le cri ou le chant des oiseaux dans le voisinage desquels elle vit. Elle a même souvent recours à une ruse plus perfide encore : elle fait entendre le cri du père ou de la mère, afin de surprendre plus facilement les petits qui se réunissent et s'approchent, croyant qu'on leur apporte la becquée. Cette faculté lui fournit les moyens de tendre des pièges, d'attirer, de tromper et de multiplier ses victimes. Elle justifie aussi le nom énergique qui a été donné à tous ces dentirostres. »

Le nid de cette pie-grièche est fait avec plus de soin que celui des autres ; elle le compose extérieurement de branches sèches, de feuilles vertes, de racines, de mousses, de lichens, et le tapisse intérieurement de plumes, de poils et de laine. Les œufs, dont le nombre varie de quatre à six, sont d'un vert très pâle parsemé de taches brunes. La femelle met à couver une telle persévérance que souvent elle se laisse prendre plutôt que d'abandonner son nid.

Il nous reste à parler de la *pie-grièche écorcheur*, la plus petite, mais aussi la plus redoutable de toutes ; elle est également la plus répandue. On la reconnaît à sa tête d'un gris cendré clair, à son dos et à ses ailes d'un brun roux ; deux lignes noirs encadrent l'œil.

Cet oiseau brise la tête de ses victimes et les dépouille de leur peau ; il ne faudrait cependant pas voir dans

cette habitude un acte de cruauté inutile ; c'est une nécessité basée sur la conformation des pics-grièches, qui n'ont pas, comme les oiseaux de nuit, par exemple, la faculté de rejeter sous forme de pelotes les parties de leurs aliments qui ne peuvent être digérées.

L'écorcheur niche dans les buissons épais et touffus, et ces buissons semblent nécessaires à son existence ; partout où on les détruit, on éloigne en même temps cet oiseau.

Pleine d'activité, de hardiesse, de courage et de témérité, cette pie-grièche est toujours en mouvement. Elle se place en observation sur des branches élevées et parcourt du regard l'étendue de son domaine. De temps en temps elle lance son cri d'appel, et quelquefois un véritable chant qui ne manque pas d'agrément, car elle possède au plus haut point l'art d'imiter les autres oiseaux.

« J'entendis un jour, dit Brehm, un écorcheur mâle qui chantait, perché au sommet d'un buisson. Il répétait des phrases entières du chant de l'alouette et de la fauvette, les mêlant les uns aux autres de la façon la plus agréable. »

» Si un oiseau mérite l'épithète de moqueur, dit le comte Gouray, c'est certes l'écorcheur. A part quelques notes rauques, il ne possède pas de chant qui lui soit particulier ; aussi lorsqu'il ne vit pas au milieu d'autres oiseaux bons chanteurs, sa voix reste désagréable. Ceux que l'on prend s'apprivoisent rarement, mais s'ils ont eu pour voisins des oiseaux chanteurs, ils n'en deviennent pas moins des compagnons

d'appartement très agréables : ils répètent, en effet, avec une ardeur toujours nouvelle, les chants qui les ont frappés. Malheureusement, ils y mêlent de temps à autre quelques sons peu harmonieux. Je possède un individu qui imite à la perfection le chant du rossignol, de l'alouette, de l'hirondelle, de la fauvette, du loriot, le cri d'appel du merle, de la perdrix et aboie comme un chien. Souvent il chante encore au mois de septembre, et recommence à se faire entendre dès le seize novembre. »

L'écorcheur serait, en effet, un charmant compagnon, si ses terribles habitudes gastronomiques ne le faisaient détester de tous ceux qui s'intéressent à la conservation et à la multiplication des petits oiseaux. S'il mange des insectes et des mulots, il s'attaque surtout aux petits échenilleurs de nos récoltes, et partout où s'établit une paire de ces pies-grièches, disparaissent rapidement les rossignols, les fauvettes et les autres petits oiseaux.

Plus encore que ses congénères, l'écorcheur a l'épouvantable habitude d'embrocher sa proie aux longues épines des buissons.

« Lorsqu'il est rassasié, dit Naumann, il amasse ainsi des provisions qu'il mange dès que la faim se fait sentir. Lorsque le temps est beau, on trouve piqués de la sorte des insectes coléoptères, de petites grenouilles; lorsqu'il fait froid, qu'il pleut, qu'il vente, de jeunes oiseaux. J'ai vu des fauvettes et des hirondelles qui avaient déjà pris leur essor, embrochées de cette façon. L'écorcheur paraît être très friand de la cervelle des

oiseaux. Presque tous ceux que j'ai trouvés dans cet état avaient la cervelle enlevée. Lorsqu'on le trouble dans son repas, il abandonne la proie et la laisse pourrir. Il mange aussi de petits rongeurs et des lézards. »

Lenz, l'intelligent et judicieux observateur, a fait des expériences qui ne laissent aucun doute sur l'influence désastreuse des écorcheurs :

« 1° Dans un grand jardin, dit-il, entouré d'une haute haie d'épines, je tuai tous les écorcheurs dès qu'ils se montraient. Les petits oiseaux purent ainsi y nicher tranquillement ; ils détruisirent la vermine, et je récoltai une quantité considérable de très bons fruits.

2° Dans un autre jardin semblable au précédent, je laissai les écorcheurs s'établir ; bientôt tous les petits oiseaux en disparurent ; les arbres furent dévastés par les chenilles ; toutes leurs feuilles furent mangées, et je ne récoltai aucun fruit.

3° Dans un grand jardin, je laissai les écorcheurs dans un coin de buisson épais. Partout ailleurs, je détruisis leurs nids ; or, bientôt, tout autour du coin qu'ils habitaient, les arbres furent dégarnis de feuilles, tandis que dans le reste du jardin, ils prospéraient admirablement. »

L'écorcheur supporte la captivité, si on lui donne une nourriture convenable ; mais il faut bien se garder de le mettre en cage avec d'autres oiseaux qu'il aurait bientôt exterminés pour se repaître de leur chair.

Un naturaliste avait mis plusieurs écorcheurs dans

Tyrans de l'air.

15

une grande volière où il avait installé des morceaux de bois munis de pointes. Puis, il introduisit dans la même volière des moineaux et autres oiseaux vivants. Ce fut bientôt une véritable boucherie : les écorcheurs exterminèrent leurs compagnons jusqu'au dernier ; et, avant de les mettre en pièce, ils les embrochèrent dans les pointes. Au bout de quelques jours, le morceau de bois était entièrement couvert des squelettes de tous les compagnons des écorcheurs.



XXIV

LES MÉSANGES

En plaçant les mésanges parmi les tyrans de l'air, nous n'avons nullement l'intention d'amoindrir l'estime que doivent professer les agriculteurs pour ces utiles oiseaux qui, du matin au soir, chassent les insectes, et les exterminent encore quand ils sont repus. Nous voulons seulement mettre en relief un des traits les plus saillants du caractère de ces précieux auxiliaires du cultivateur.

Les mésanges sont de jolis oiseaux que la nature a parés des plus belles et des plus vives couleurs : Le gris, le jaune, le vert, le bleu, la soie et le velours s'harmonisent pour enrichir leur plumage. Leur physionomie, très caractéristique, ne manque pas d'originalité.

On les rencontre à la ville et à la campagne, visitant les écorces rugueuses des troncs d'arbres, ou les sinuosités des toits, descendant la tête en bas en décrivant des spirales autour des branches, ou fouillant dans les interstices des tuiles et des ardoises. Rien n'arrête l'ardeur infatigable de ces intrépides chasseuses : Quand les feuilles, desséchées par les vents d'automne couvrent la terre, elles les tournent et les retournent pour découvrir les insectes qui se sont blottis sous cet abri impuissant à les protéger; quand la neige ou le givre enveloppent les arbres de leur froid linceul, elles brisent la croûte glacée pour découvrir les victimes que leur audace suit partout.

Les mésanges habitent communément les grands bois, les taillis, les vergers, les saules qui bordent les ruisseaux. Elles se familiarisent très promptement avec l'homme, même à l'état de liberté; il ne faut qu'un peu de patience et quelques friandises pour les habituer à venir prendre la nourriture dans la main. (1)

Cependant ces oiseaux, si faciles à apprivoiser, sont entre eux le type de la malice la plus cruelle. Semblables à des bandits, ils sauront se réunir pour se livrer plus facilement à leurs déprédations, pour se défendre ou pour attaquer; mais, par un sentiment de défiance réciproque, ils se tiendront toujours suffisamment éloignés les uns des autres. C'est surtout entre les mésanges charbonnières et les mésanges grises qu'il existe une antipathie que rien ne saurait faire

(1) Voir les *Hôtes du Jardin*.

disparaître. Les charbonnières tuent souvent, sans pitié, les mésanges grises ; aussi, quand celles-ci les aperçoivent, elles poussent un cri particulier et s'enfuient en toute hâte. Lorsqu'une mésange, affaiblie par une cause quelconque, et forcée de suspendre ou simplement de ralentir sa course, ses compagnes se précipitent sur elle, l'immolent précipitamment, arrachent ses membres qu'elles se partagent, et se disputent surtout la cervelle avec acharnement.

Il n'est pas surprenant que des oiseaux qui se livrent entre eux à de telles violences, soient pour beaucoup d'autres espèces des ennemis impitoyables.

Les mésanges attaquent, sans hésiter, des oiseaux plus grands qu'elles ; elles poursuivent les chouettes, s'attachent à elles, cherchent à leur crever les yeux, pour assurer leur triomphe. Quand elles parviennent à renverser un adversaire sur le dos, elles lui enfoncent les ongles dans le ventre ou dans la poitrine ; et à coups de bec, lui ouvrent le crâne, pour lui dévorer la cervelle. Aussi, les Espagnols ont-ils donné à la mésange le nom significatif de *guerrero* (le guerrier).

C'est surtout en captivité que la cruauté des mésanges se développe extraordinairement ; il est presque impossible de les mettre dans une volière avec d'autres oiseaux, et même de les y réunir entre elles.

Leur querelle y est perpétuelle ; elles s'y battent avec acharnement. La première domiciliée se regarde comme la maîtresse de l'habitation ; elle harcèle, sans distinction, tous ses compagnons de captivité ; fond sur les nouveaux venus qu'elle remplit de terreur ;

tout ce qui faiblit sous son attaque impétueuse est impitoyablement sacrifié.

Mais que dire des efforts, hélas ! bien impuissants des mésanges, pour se défendre contre l'homme ? Prises, liées, garrottées, elles piquent à coups de bec leur persécuteur ; elles mordent avec une telle opiniâtreté qu'il est souvent difficile de leur faire lâcher prise. Si elles sont par terre, elles se couchent sur le dos à la manière des rapaces, et se servent, dans cette position, du bec et des ongles avec une intrépidité remarquable.

Non-seulement, les mésanges se livrent à des investigations incessantes pour chercher la nourriture qui doit calmer leur faim toujours inassouvie, mais elles chassent aussi dans le but de réunir des provisions pour les mauvais jours ; à cet effet, elles entassent des graines dans les trous des arbres, et elles puisent dans ce garde-manger en temps de disette.

Malheur à l'oiseau téméraire qui ose venir butiner dans ce grenier d'abondance : Les mésanges défendent leur propriété avec un courage qui tient de la fureur : Les plumes de la tête s'enflent ; elles se hérissent en forme de huppe ; leurs cris, leurs attitudes trahissent l'indignation qui les anime et qui semble décupler leurs forces. Elles se précipitent sur le voleur, se cramponnent à son corps, frappent partout avec une colère insensée qui souvent leur assure la victoire. On en a vu qui avaient de la peine à se débarrasser de leur victime, tant les ongles avaient profondément pénétré dans les chairs.

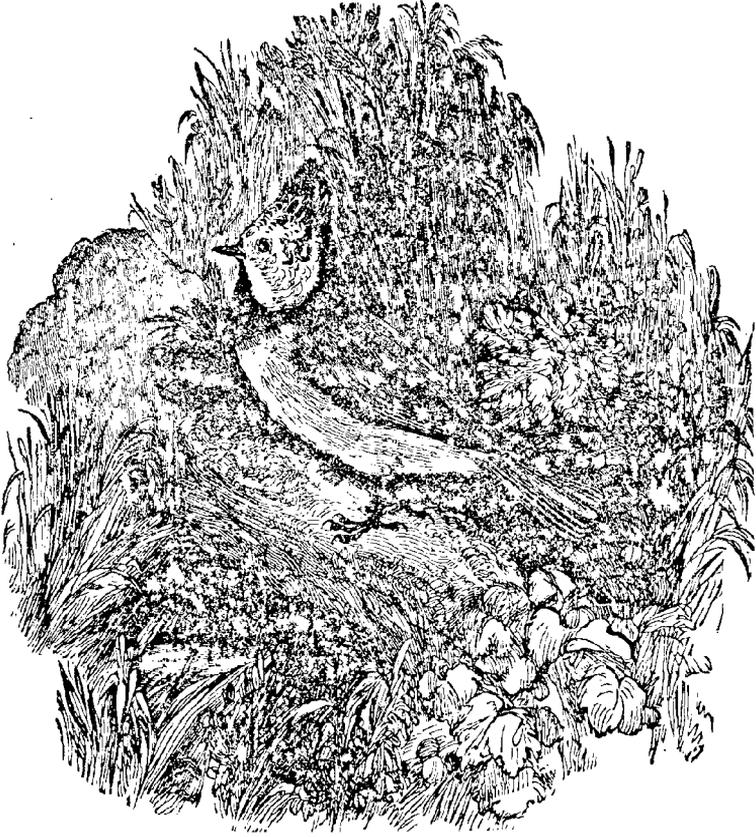
La *grande mésange* ou *charbonnière*, très commune en France, a mérité cette dernière appellation, soit par l'habitude qu'elle a contractée de placer son nid dans les crevasses qui généralement ne manquent pas aux huttes que les charbonniers se construisent dans les bois et dans les forêts ; soit, peut-être, par la couleur de son plumage. C'est la plus grande espèce de la famille.

Elle a le dos vert olive ; le ventre jaune pâle ; le sommet de la tête et la gorge sont noirs ; il existe, sur le milieu du ventre, une bande de la même couleur, qui diminue de largeur en allant d'avant en arrière, et une autre bande circulaire allant de la gorge à l'occiput. Les plumes des ailes et celles de la queue sont d'un gris bleuâtre ; les côtés de la tête et une ligne placée au-dessus de l'œil sont blancs ; l'œil est brun foncé, le bec noir, les pattes gris de plomb.

Belon l'a appelée *mésange nonnette* ; elle est très connue sous les noms de *cendrille*, *arderelle*, *pingonnière*, *croque-abeille*, *mésange brûlée*, etc... Le chant ordinaire du mâle, celui qu'il fait entendre dans toutes les saisons de l'année, et surtout la veille des jours de pluie, imite à peu près le bruit produit par le frottement d'une lime contre un morceau de fer. Cette particularité l'a fait appeler *serrurier*.

Cet oiseau aime les bois, mais on le rencontre aussi dans les montagnes, dans les plaines, dans les marais, dans les vergers, sur les buissons ; il n'y a guère de grands jardins où il n'exerce son industrie d'échenilleur.

La mésange charbonnière réunit à elle seule toutes les qualités et tous les défauts des oiseaux de la même famille. Elle monte et descend à la manière du grim-



Mésange bleue

pereau et du pic; elle est vive et gaie, curieuse, active, courageuse et vindicative.

« C'est chose rare, dit Naumann, que de la voir pendant quelques minutes immobile où de mauvaise

humeur. Toujours gaie et joyeuse, elle saute et grimpe au milieu des branches, des buissons, des haies; elle se montre à la cime d'un arbre; un instant après, elle se balance, la tête en bas, à l'extrémité de quelque petit rameau; elle fouille un tronc d'arbre creux; elle se glisse dans chaque trou, dans chaque crevasse, et elle exécute tous ces mouvements avec une rapidité, une vivacité qui tiennent parfois du comique. Une curiosité extraordinaire la possède; elle examine, elle flaire et tâte, si l'on peut ainsi dire, tout ce qui attire son attention; mais elle ne le fait pas inconsidérément; elle montre, au contraire, dans toutes ses actions, la plus grande prudence.

» Elle sait parfaitement fuir le chasseur, éviter l'endroit où il y a eu péril pour elle, et cependant elle n'est pas craintive. Il suffit de la voir pour reconnaître qu'elle est judicieuse et hardie, et que son regard a une expression de ruse qu'on n'est pas habitué à rencontrer chez un oiseau. »

En hiver, lorsque les autres insectes lui font défaut, la mésange charbonnière sait s'emparer des abeilles, et c'est de cette habitude que dans certaines campagnes elle a été appelée croque-abeille.

« Elle s'approche, dit Lenz, de l'ouverture de la ruche, et frappe contre les parois. Un tumulte s'élève dans l'intérieur, et bientôt sortent quelques abeilles pour chasser la perturbatrice. Mais celle-ci saisit la première qui se montre, s'envole avec elle sur une branche, la prend entre ses pattes, lui ouvre le corps, mange la chair, abandonne les téguments et retourne

chercher une nouvelle victime. Pendant ce temps, le froid a fait rentrer les abeilles ; la mésange frappe de nouveau contre la ruche et saisit encore la première qui se hasarde au dehors ; et cela dure quelquefois jusqu'au soir. »

Un fait assez curieux, qui vient corroborer les observations de Lenz et de plusieurs autres naturalistes, a été signalé il y a quelques années. Des mésanges, pour se trouver constamment à portée d'une proie abondante et facile, s'étaient établies, non pas seulement à la proximité d'un rucher, mais dans la ruche même.

« M. Judlin, brigadier forestier au Niederwald, près Colmar, est propriétaire d'un rucher considérable. Dans le courant du printemps, il s'aperçut que d'assez nombreuses mésanges de la grosse espèce circulaient aux alentours et même que quelques-unes, plus audacieuses que les autres, entraient en sa présence dans un panier inhabité, dont l'ouverture supérieure n'avait pas été fermée. Ne connaissant pas la voracité avec laquelle les mésanges s'attaquent aux abeilles, et scrupuleux défenseur des arrêtés préfectoraux, le brigadier n'attacha pas d'autre attention aux allures de ces oiseaux, fort communs d'ailleurs dans la forêt. Mais leurs allées et venues n'avaient pas échappé aux yeux de ses enfants qui le prièrent un jour de constater ce qui pouvait attirer continuellement les mésanges dans ce même panier.

« Il alla donc l'enlever du rucher avec la planchette qui le supportait, et quelle ne fut pas sa sur-

prise, lorsqu'en le soulevant, il vit que toute la superficie du plancher était couverte de nids, serrés les uns à côté des autres. Il se hâta de les recouvrir et de les remettre en place, ne sachant pas qu'il donnait ainsi l'hospitalité aux plus grands ennemis de sa propriété. Le nombre des nids n'a pas été constaté, mais M. Judlin évalue à une quarantaine le chiffre des jeunes mésanges qui s'échappèrent quelques jours plus tard du panier. »

La mésange charbonnière établit son nid dans les trous d'arbres, dans les crevasses des murailles, sous les toits des maisons isolées, dans les nids abandonnés de pie ou de corneille; elle le construit avec de la bourre, de la mousse, de l'herbe desséchée, de la laine, en un mot, avec des substances douces et moelleuses.

Dans certaines contrées, on prépare, pour cet utile oiseau, des nids artificiels : Ce sont des morceaux de bois troués, quelquefois de vieux sabots que l'on suspend dans les arbres, et que l'on place à une bonne exposition. Les mésanges s'y établissent, et leur présence suffit souvent pour assurer une bonne récolte.

La *mésange à longue queue* n'est guère plus grosse que le roitelet; mais les longues plumes effilées dont elle est couverte en grande quantité la font paraître beaucoup plus grosse qu'elle ne l'est en réalité, et lui donnent un air fort singulier. Les paysans du Dauphiné, qui l'appellent *meunière*, la regardent comme un monstre.

Cette mésange se reconnaît facilement à sa paupière supérieure d'un beau jaune très apparent; le sommet

de la tête est blanc; elle a, aux tempes, une tache noire qui entoure la tête; les parties inférieures sont blanches; le plumage du dos est d'un châtain clair, bigarré de pourpre et de noir; les ailes et la queue sont blancs et brun foncé.

La queue est singulièrement étagée : Les deux plumes du milieu ne sont pas aussi longues que les deux qui suivent de chaque côté et qui sont les plus longues de toutes. Les jambes et les ongles sont noirs.

La mésange à longue queue, qui souvent habite les bois, fréquente, particulièrement en hiver, les jardins et les vergers. Elle fait son nid à un ou deux mètres du sol, l'attache aux branches, dans leur enfourchement, et le construit de telle manière que le petit édifice ressemble à un œuf placé sur une de ses pointes.

Il y a une, et quelquefois deux ouvertures latérales opposées l'une à l'autre, pour sortir et rentrer.

L'intérieur du nid est tapissé de duvet; le dehors est construit de mousse, de lichens, de laine et de toiles d'araignées, le tout entrelacé avec beaucoup d'art.

C'est, de tous les oiseaux, l'espèce qui, à chaque couvée, pond le plus grand nombre d'œufs; ils sont de la grosseur d'une petite noisette, entourés d'une zone rougeâtre sur un fond gris.

Il arrive fréquemment que cette mésange laisse sa longue queue entre les mains de l'oiseleur; aussi Belon l'a-t-il nommée « *perd sa queue* ».

Au printemps, on la voit souvent suspendue par les pieds à l'extrémité des branches; pendant l'hiver,

elle ne perd rien de son activité, et vole sans cesse, en butinant, d'arbre en arbre, de buisson en buisson.

La *mésange bleue* est de toutes la plus répandue. Elle a douze centimètres environ de longueur et vingt centimètres d'envergure; elle est à peu près de la grosseur d'une fauvette

Le dessus de sa tête est orné de plumes longues, effilées, d'une belle couleur bleue, azurée et luisante, que l'oiseau hérisse ou relève à volonté, ce qui arrive fort souvent; la queue offre les mêmes teintes. Le dessus du corps et le cou sont d'un vert blanchâtre; la partie inférieure de l'abdomen, la poitrine, le bas de la gorge sont jaunes avec une tache d'un bleu ou violet obscur à la naissance du cou; la tête est entourée d'une raie blanche qui part du front et se dirige vers l'occiput; la ligne comprise entre le bec et l'œil est d'un bleu noir; les joues sont blanches, le bec est noirâtre; les pieds et les ongles sont d'un gris bleuâtre.

Les teintes du plumage sont beaucoup plus vives chez les mâles que chez les femelles; les jeunes ont des couleurs ternes.

Douée d'un appétit vorace, la *mésange bleue* a un goût prononcé pour la chair; lorsqu'elle rencontre quelques cadavres abandonnés de petits mammifères, elle s'acharne sur ces débris avec une incroyable férocité. Hardie, curieuse, méchante, d'humeur batailleuse, elle serait dangereuse pour maint oiseau, si elle avait la force en partage. En colère, elle donne de vigoureux coups de bec, hérisse ses plumes et prend un aspect farouche.

Très commune dans nos campagnes, elle fréquente les bois, les pépinières, les jardins et les vergers ; elle se réfugie, pendant l'hiver, dans les troncs d'arbres creux ou dans les crevasses des murailles pour y passer la nuit ; et c'est là qu'au printemps elle fait son nid. Quelques plumes et des poils sont les matériaux qu'elle emploie et qu'elle dispose sans art ; elle pond de douze à quinze œufs, petits, blancs, semés de points couleur de rouille. Le père et la mère couvent alternativement et s'occupent l'un et l'autre de l'éducation des jeunes.

Il est curieux, au printemps, de voir le mâle cherchant à charmer sa compagne, par ses mouvements gracieux et son gazouillement.

« Sautillant à travers les branches, se balançant à l'extrémité des rameaux, dit Naumann, il babille avec sa compagne ; il s'élançe de la cime d'un arbre à un autre, éloigné souvent d'une quarantaine de pas, en planant, les ailes immobiles, le plumage hérissé, ce qui le fait paraître bien plus grand et bien plus gros qu'il ne l'est réellement. Mais ses ailes sont trop faibles pour qu'il puisse se diriger horizontalement ; il fend l'air en décrivant une ligne fortement oblique de haut en bas. C'est là une allure que l'on n'observe pas chez les autres mésanges. »

En automne, on rencontre ces oiseaux par bandes nombreuses qui entreprennent des voyages plus ou moins longs ; en général, ils suivent la lisière des bois.

« Elles n'aiment pas, dit l'observateur déjà cité, à franchir un espace découvert. Y sont-elles contrain-

tes, elles sautent en criant dans les branches de l'arbre le plus extrême du bois qui les a protégés jusqu'à ce moment. Quelques-unes s'élèvent dans les airs, mais les autres ne les suivent point, elles reviennent sur leurs pas; d'autres se lancent à leur tour, jusqu'à ce qu'enfin toute la bande s'envole à tire-d'ailes. Si, à ce moment, l'on imite avec la bouche un fort bruissement, si l'on jette un chapeau en l'air, on voit toutes ces mésanges se laisser tomber sur l'arbre ou le buisson le plus voisin. Cette allure est causée par la peur terrible qu'elles ont des rapaces. Un pigeon, un gros oiseau quelconque ne les effraient pas moins; elles ont conscience, dirait-on, que dans des lieux découverts, elles volent trop mal pour pouvoir échapper à une poursuite. »

Il existe beaucoup d'autres variétés de mésanges; toutes sont des tyrans; mais, des tyrans dont la voracité nous est utile. Essentiellement carnivores, toujours en chasse, jamais repues, elles amoncellent les victimes dans leur estomac toujours prêt à en recevoir de nouvelles. C'est par quantités innombrables qu'il faut évaluer les larves, les chenilles, les vers, les insectes gros et petits que les mésanges engloutissent; sans compter les millions d'œufs qu'elles vont chercher sous les écorces, dans les moindres fissures, et qui, malgré leur ténuité, n'échappent pas à leurs investigations.

